LQ-594
K-14
Kalidasa... 15368

LES JOYAUX DE L'ORIENT

TOME VI

KĀLIDĀSA

LE RAGHUVAMÇA

(LA LIGNÉE DES FILS DU SOLEIL)

POÈME EN XIX CHANTS

TRADUIT DU SANSCRIT

PAR

LOUIS RENOU

LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, Rue Jacob, PARIS (VI^e^)
1928

LES JOYAUX DE L'ORIENT

VI

KĀLIDĀSA, LE RAGHUVAMÇA

K 14

LES JOYAUX DE L'ORIENT

TOME VI

—

KĀLIDĀSA

—

LE RAGHUVAMÇA

(LA LIGNÉE DES FILS DU SOLEIL)

POÈME EN XIX CHANTS

TRADUIT DU SANSCRIT

PAR

LOUIS RENOU

ГОСУДАРСТВЕННАЯ БИБЛИОТЕКА ИНОСТРАННОЙ ЛИТЕРАТУРЫ

ГОСУДАРСТВЕН. БИБЛИОТЕКА ИНОСТРАННОЙ
Инв. № 15368
Шифр
ЛИТЕРАТУРЫ.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, PARIS (VI^e)
1928

* U100693978 *

A SYLVAIN LÉVI

AVANT-PROPOS

La « Lignée des Fils du Soleil », en sanscrit le *Raghuvaṃça* (« Descendance de Raghu »), est, en dix-neuf chants et quatorze cents strophes environ, un poème épique dû à Kâlidâsa, et qui se situe par conséquent vers le v^e^ siècle de notre ère.

L'ouvrage jouit dans l'Inde d'une fortune singulière : il a eu l'honneur d'une quarantaine de commentaires littéraux, il sert de base dans toutes les écoles aux explications de sanscrit, un grand nombre de ses stances sont citées dans les traités de rhétorique, enfin il est compté comme le premier des six *mahâkâvya*, les six « grands poèmes » que les canons donnent pour modèle immuable de toute composition littéraire.

Le sujet est tiré de ces récits d'histoire mythique où l'Inde s'est complu, faute d'histoire véritable, et parce que ce genre satisfaisait pareillement son orgueil national, son imagination, sans doute quelque besoin de flatterie à l'adresse de tel prince vivant. Le poète décrit les hauts faits des Fils du Soleil, les Ikshvâku, dont le roi Raghu inaugura la puissance et dont Râma fut le représentant le plus illustre.

Les neuf premiers chants, après un prologue lyrique, sont consacrés aux quatre ascendants les plus proches de Râma : Dilîpa, Raghu, Aja, Daçaratha. Les chants X à XV retracent la vie de Râma et forment comme un abrégé rapide, mais

fidèle, du Râmâyaṇa, la grande épopée qui détermine le développement postérieur de la poésie savante dans l'Inde, tant pour le vocabulaire et le style que pour l'appareil mythique et les procédés même de composition. Fort habilement, Kâlidâsa mêlera la gloire de Vâlmîki à celle des princes qu'il chante. Ces livres X à XV sont le centre du poème, soutenu par la haute figure de Râma, en qui toutes les vertus de la race se sont jointes et incarnées. Enfin, les quatre derniers chants racontent avec une singulière irrégularité, tantôt succinctement, tantôt par de longues descriptions, l'histoire des descendants de Râma jusqu'à Agnivarna, et le poème se termine brusquement — interrompu sans doute — avec la mort d'Agnivarna, la régence de sa veuve et la naissance annoncée d'un fils posthume.

Si précis que soit ce cadre, le poème s'y meut librement sans revêtir jamais l'aspect de la narration d'histoire : car Kâlidâsa choisit seulement, en fait, un nombre limité d'épisodes, non point pour leur importance propre, mais parce qu'ils prêtent à des variations littéraires où, dans un décor conventionnel, le poète peut donner libre cours à l'expression de ces *rasa*, ces « sentiments » que préconise et définit avec tant de soin la rhétorique hindoue. De là vient que, souvent, des points importants du récit sont traités avec une déconcertante concision, voire au détriment de la clarté.

Et l'unité elle-même de l'épisode est sans cesse subordonnée à l'unité de la stance, laquelle possède en propre ses fins esthétiques et se soumet aux nécessités internes de son bref développement. En principe, chaque stance, quoique adroitement insérée dans la trame du récit, forme un tout indépendant et complet, un poème en miniature, avec son imprévu, ses jeux,

son sommet d'expression et l'image inévitable qui l'accompagne : encore cette image — métaphore ou comparaison qui, sitôt déclanchée, se résout en métaphore — au lieu d'être, comme dans l'art classique, une analogie plus ou moins précise, plus ou moins nécessaire aussi, avec la chose qu'elle décore, et qui chemine selon ses voies propres, suit ici pas à pas la pensée dans un parallélisme incessant poussé jusqu'à la plus minutieuse fidélité : et là même où l'idée ne peut suffire à étayer l'image, le poète y supplée par toutes les ressources verbales d'un art raffiné : allitérations, assonances, jeux de mots et, le procédé le plus typique de tous, assemblage de deux sens différents dans une seule locution ; en sorte qu'une même strophe peut comporter parfois deux orientations différentes suivant la perspective sous laquelle on l'envisage.

Cependant, cette poésie qui, par certains côtés, semble le comble de l'artifice, atteint sans peine à la véritable grandeur : c'est par ce privilège de l'Orient où la préciosité de la forme ne trahit que l'excès de l'imagination, où la recherche ne prend jamais visage de procédé, où l'image est l'aspect normal de l'idée et l'artifice même une seconde nature, laquelle s'allie fort bien avec une évidente naïveté : qu'on lise, par exemple, au chant VIII, les plaintes d'Aja sur Indumatî morte, ou bien, au chant XIV, la répudiation de Sîtâ, où le poète a raccourci avec un lyrisme contenu les longues mollesses du Râmâyana. Kâlidâsa nous ménage en somme avec la réalité des relations moins directes, plus subtiles, que celles où nous a habitués l'art occidental, et sa manière pourrait s'apparenter de ce fait à quelques tentatives de l'esprit contemporain.

De tant de prestiges, une part infime a seule pu être rendue dans la présente traduction : si chargée que celle-ci puisse

sembler par endroits, elle est encore dépouillée et décolorée au regard d'un texte où une si légère et fine netteté résulte d'une confluence d'éléments si nombreux, non point juxtaposés, étalés, comme dans nos styles, mais superposés, s'évoquant l'un l'autre par de minimes résonances.

On s'est astreint désespérément à la littéralité, notamment dans l'ordre des mots. Ce n'est pas qu'on ignore l'échec fatal de cette tentative, qui rend d'ordinaire pénible et contourné ce qui était dans l'original (et pouvait être aisément maintenu dans la version) libre et de belle ' enue. Mais, dans une œuvre dont on ne peut rendre entièrement ni l'émotion ni l'intelligence (nous sommes là engagés dans un monde de représentations, dans une technique, dans un appareil savant si différents des nôtres qu'il faudrait, à vrai dire, un commentaire suivant le texte pas à pas), ce qu'il convient de sauver du moins pour des oreilles françaises, c'est le rythme de la strophe : les quatre membres nettement délimités ; le mouvement tantôt pressé et soutenu dans les courts mètres épiques, tantôt ralenti et voluptueux dans les longs mètres lyriques ; la marche concertée vers la finale où vient souvent se fixer à dessein le mot décisif qui éclaire tout l'ensemble et le fait rebondir vers des possibilités nouvelles[1].

1. On a pris pour base le texte édité par G. R. Nandargikar (3e édition, Bombay, 1897). — On s'est servi largement de la version anglaise que cet érudit a jointe à son édition, ainsi que du commentaire sanscrit de Mallinâtha.

LA LIGNÉE DES FILS DU SOLEIL

CHANT I

Dilîpa arrive a l'ermitage de Vaçishtha

1. Comme le Verbe et le Sens, vous êtes tout mêlés l'un à l'autre ; ainsi je vous salue, moi qui veux m'arroger et le Verbe et le Sens, ô Parents du monde, Parvatî, Maître Suprême.

2. Quelle commune mesure entre la race, fille du soleil, et mon esprit, étroit domaine? C'est folie que je songe sur un esquif à franchir une infranchissable mer.

3. Insensé ! J'aspire à la gloire du poète, et c'est le rire vers quoi je vais : nain cupide qui lève le bras au fruit qu'un géant seul peut atteindre.

4. Cependant, à travers cette race que les chantres antiques ont clôturée du Verbe, je passerai — comme à travers le diamant qu'une pointe a percé, passe le fil.

5. Je chanterai ces hommes : leur vertu ne s'arrête qu'avec leur vie, leurs entreprises avec le succès, leur souveraineté avec l'Océan, avec la voûte céleste la voie de leurs chars.

6. Ils adorent Agni suivant le rite, honorent le suppliant

suivant son vœu, châtient suivant l'offense et veillent suivant l'heure.

7. C'est pour la charité qu'ils amassent des biens, pour la vérité qu'ils mesurent leurs mots, pour la gloire qu'ils veulent les conquêtes, pour la descendance qu'ils fondent des foyers.

8. Enfants, ils s'attachent à l'étude ; jeunes gens, recherchent les plaisirs ; vieillards, pratiquent l'ascèse ; et c'est dans le yôga qu'ils achèvent leur existence.

9. Je dirai la lignée des Raghu — ma voix a beau être débile — leurs mérites ont atteint mes oreilles — un égarement me remue.

10. Que les justes daignent m'entendre, ceux qui discernent le bien et le mal : ainsi se manifeste au feu ce qui dans l'or est pur ou de mauvais aloi.

11. Le fils de Vivasvat, Manu, que les sages vénèrent, fut le premier des maîtres de la terre, comme la syllabe *om* est la première des hymnes.

12. De cette lignée pure naquit, plus pur lui-même, Dilîpa, lune des rois : ainsi de la mer de lait naît la lune.

13. Large est sa poitrine, ses épaules de taureau, sa taille d'arbre çâla, énormes sont ses bras : il semble que dans ce corps, digne de ses exploits, toute la vertu des kshatriya a trouvé son asile.

14. Il excelle toute vigueur, surmonte toute splendeur, domine tout lorsque, debout, il couvre la large terre, pareil au mont Mêru.

15. Sa stature n'a d'égale que son intelligence, son intelli-

gence que son savoir, son savoir que ses entreprises, ses entreprises que ses succès.

16. Les vertus de ce roi engendrent la crainte et l'amour : ses sujets n'osent l'aborder et pourtant le recherchent ; ainsi fait-on de la mer : la mer engendre les monstres et les perles.

17. Hors de la voie qu'a frayée Manu, son peuple ne s'écarte pas d'un fil, non plus que la jante des roues hors de la voie qu'elle trace.

18. S'il perçoit le tribut sur ses sujets, c'est pour leur bien : c'est pour les reverser mille fois que le soleil attire à lui les vapeurs.

19. Son armée lui est de parure ; double, la voie de son succès : un esprit affiné dans la lecture, sur l'arc une corde tendue.

20. Son plan est mystérieux, impénétrables son allure et son geste : au terme on juge l'entreprise, comme à la vie les impressions du passé.

21. Il veille sur sa personne, non par peur ; pratique la loi, non par faiblesse ; accueille la richesse, non par cupidité ; jouit du plaisir, non par attachement.

22. Silencieux dans le savoir, clément dans la puissance, dans la charité exempt d'amour-propre : vertus contraires qu'associées en lui on eût dit de source commune.

23. Les voluptés sont sans prise sur lui ; il a vu l'au-delà des sciences ; sa joie est dans le devoir ; sa vieillesse sans déclin.

24. Il enseigne, sauvegarde, entretient ses sujets : leur vrai père, c'est lui ; à leurs pères ils ne doivent que la naissance.

25. S'il châtie les coupables, c'est pour l'ordre ; s'il prend

femme, c'est pour la descendance ; s'enrichir, convoiter se tournent en vertus chez ce sage.

26. Il a trait la terre pour le sacrifice ; pour la moisson, le Libéral a trait le ciel ; ils ont ainsi, sur l'échange de leur domination, fondé le double ordre des choses.

27. Gardien du peuple, nul roi n'approche sa gloire ; la gent pillarde se détourne du bien d'autrui et n'existe plus que dans le souvenir.

28. Il apprécie le juste, fût-il un ennemi, comme le malade apprécie le remède ; fût-il un ami, il retranche de lui le pervers, comme on fait un doigt mordu par le cobra.

29. Le Créateur l'a façonné de l'agrégat des grands êtres ; toutes vertus sont siennes ; mais le bien d'autrui en est l'unique fruit.

30. Il gouverne la terre — nul autre que lui ne la gouverne — ainsi qu'une seule place forte : l'enceinte, ce sont les plages ; les fossés sont les océans.

31. Sa femme est de la race de Magadha ; son nom provient de dâkshinya ; elle s'appelle Sudakshinâ, comme l'épouse du Sacrifice.

32. Ses femmes emplissent le grand gynécée, mais, aux regards de ce souverain, cette noble princesse partage avec Lakshmî seule le titre d'épouse du roi.

33. Or, il désirait un fils d'elle — car elle était digne de lui — et son temps passait en désirs qui tardaient à se réaliser.

34. Il voulut alors pratiquer les rites qui assurent une postérité : il déposa de ses bras le joug pesant du monde et le remit à ses disciples.

35. Puis les époux honorèrent Brahma, dans leur désir d'avoir un fils, et, s'étant purifiés, ils partirent pour l'ermitage de Vaçishtha.

36. Moelleux, profond, sans bruit était le char où ils prirent place, tels qu'on voit, sur le nuage automnal, s'avancer la foudre et l'éléphant divin.

37. « Il ne faut pas troubler l'ermitage ! » pensaient-ils, et une faible escorte les précédait, tandis que leur majesté singulière semblait les ceindre d'une armée.

38. Ils étaient courtisés par les brises, au doux contact, tout odorantes des vapeurs du çâla, ces brises qui dispersent le pollen des fleurs et font frissonner les longues files d'arbres.

39. Ils entendaient — un charme pour le cœur ! — les paons qui, au bruit des roues du char, levaient leur crête — leur cri brisé en deux s'harmonise avec l'air du shañja.

40. Ils croyaient l'un et l'autre reconnaître mutuellement leurs yeux dans ceux des gazelles en couples, qui, s'écartant à peine de la route, attachaient leurs regards sur le cortège.

41. Groupés en rangs, les courlis semblaient déployer la guirlande d'un fronton suspendu dans les airs ; ils bruissaient avec mélodie ; vers eux les princes levaient la tête.

42. Une brise favorable comblait leurs désirs ; la poussière soulevée par leurs coursiers n'effleurait ni les cheveux ni les turbans.

43. Ils humaient dans les étangs le parfum des lotus que l'onde en frissonnant a rafraîchi : c'était l'image de leur haleine.

44. Les villages qu'ils avaient fondés se laissaient reconnaître

à leurs piliers sacrés ; ils y reçurent des sacrifiants l'offrande due aux hôtes et des vœux qui ne trompent point.

45. De vieux vachers portant du beurre frais vinrent le leur offrir : ils s'informèrent du nom des arbres sauvages sur la route.

46. Ils marchaient — je ne sais quel prestige était le leur — vêtus de blanc ; c'est ainsi que l'on voit, dégagés du frimas, se joindre l'étoile Citrâ et l'astre des nuits.

47. Le roi faisait voir chaque chose à sa femme — et lui-même était plaisant à voir ; — il n'avait pas conscience du chemin parcouru, lui, l'égal du grand Conscient.

48. Sa gloire ne pouvait être atteinte, mais lui-même atteignit au soir — ses chevaux étaient las — l'ermitage du grand ascète, servant de la règle — ce roi, servant de la reine.

49. Et voici que déjà revenaient du fond de la forêt, chargés de bois, d'herbes, de fruits, les ermites peuplant la retraite : des feux invisibles les accueillaient.

50. Les enfants de leurs femmes emplissaient l'ermitage, massés aux portes des cabanes, rassasiés de riz, leur pâture ordinaire : c'étaient les gazelles...

51. C'est là qu'on voit les filles des ascètes délaisser les arbres sitôt arrosés, afin de donner confiance aux oiseaux qui boivent l'eau dans les bassins ;

52. C'est là que, la chaleur passée, on dispose en tas les grains de riz et qu'allongées devant les huttes les gazelles ruminent sur le sol de la cour ;

53. C'est là que les fumées, indice du feu qui monte, puri-

fient les hôtes proches d'entrer, fumées que la brise soulève et que les offrandes embaument.

54. Alors le roi ordonna au cocher de mettre au repos l'attelage ; il aida la reine à descendre et mit pied à terre lui-même.

55. Les ascètes courtois, gardiens de leurs sens, accueillirent avec respect ce roi respectable, gardien de ses peuples, œil avisé, compagnon de la reine.

56. Le rite du soir achevé, le roi vit l'ermite, trésor d'ascétisme, s'asseoir auprès d'Arundhatî comme auprès de Svâhâ s'asseoit le dieu jouisseur d'offrandes.

57. Le roi et la reine, la Mâgadhî, touchèrent les pieds des ascètes, et à leur tour le maître et l'épouse du maître leur adressèrent un salut affectueux.

58. Quand les actes d'hospitalité eurent délassé le roi lassé par les secousses du char, l'ascète demanda des nouvelles du royaume au roi, ascète d'un royal ermitage.

59. Alors, à ce sage, dépositaire de l'Atharva, le conquérant des cités ennemies s'adressa en mots riches de sens, car il était riche de biens et orateur excellent :

60. « En vérité, la prospérité régnera dans les sept membres de mon empire, tant que tu seras là pour refouler les périls qui viennent des dieux et des hommes.

61. « Tu composes des formules sacrées ; or, les formules tuent l'ennemi à distance et laissent loin en arrière mes flèches qui ne percent que les cibles qu'elles voient.

62. « L'oblation, ô sacrifiant, que tu répands sur le feu, selon le rite, c'est de la pluie pour les moissons que la sécheresse consume.

63. « Si mes sujets vivent le plein âge d'homme, libres d'angoisse, libres de mal, c'est toi qui en es la cause, l'éclat de ta science sacrée.

64. « Quand tu veilles, ô maître, né du sein de Brahma, comment ne serais-je pas sans trêve pourvu de bien, exempt de mal?

65. « Cependant, quand je vois cette femme tienne privée d'enfant digne de nous, je n'ai plus de confort en la terre, porteuse d'îles, génératrice de trésors.

66. « Il me semble que mes aïeux prévoient le terme des offrandes : ils cessent alors, dans les rites funèbres, de jouir des choses à leur saoul, ils s'inquiètent d'amasser des vivres ;

67. « Il me semble qu'ils se disent « lui mort, nous n'en au-« rons plus », et qu'alors ils boivent l'eau par moi versée avec des soupirs qui la rendent tiède.

68. « Mon âme resplendit de sacrifices, mais ma descendance perdue m'enténèbre : me voici visible, invisible à la fois, pareil à la montagne qui sépare les deux mondes.

69. « Les mérites de l'ascétisme et de la charité, c'est du bonheur pour l'autre monde ; mais une postérité de sang pur, c'est un recours ici-bas et là-haut.

70. « J'en suis privé, ô toi qui disposes : tu le vois et tu n'es pas affligé ; c'est comme si l'arbuste de ton ermitage, avec amour arrosé de tes mains, pourtant demeurait stérile !

71. « C'est un intolérable tourment, ô Bienheureux, sache-le, que cette dette suprême ; la chaîne meurtrit l'éléphant qui fut capturé sans blessures.

72. « Que j'en sois quitte ! Veuille, ô père, en disposer ainsi : là où ne peut atteindre la race des Ikshvâku, c'est sur toi que le succès repose. »

73. Sollicité par le roi en ces termes, le sage ferma les yeux pour méditer et demeura un instant, pareil à un étang où dorment les poissons.

74. Au moyen de l'extase, il vit alors ce qui entravait la descendance du roi : l'âme inspirée, il le révéla au maître de la terre :

75. « Jadis, vous rendîtes visite à Indra et revîntes ensuite sur la terre : à l'ombre d'un arbre divin, Surabhi se trouvait, sur votre route.

76. « Dans la crainte d'enfreindre la loi et te souvenant que la reine s'était baignée lors des époques — pourtant Surabhi méritait l'honneur du pradakshina ! — tu n'as pas agi comme il sied.

77. « Tu m'as manqué : tu seras sans enfant, jusqu'au jour où « devant mon enfant tu auras fait expiation », en ces termes elle te maudit.

78. « Cette malédiction, ô roi, ni toi ni ton cocher ne l'entendirent ; le cours du Gange céleste retentissait alors sous les furies de l'éléphant divin.

79. « C'est ton outrage, sache-le, qui met obstacle à ton vœu : le salut est barré pour qui néglige l'hommage à ceux qui méritent l'hommage.

80. « La vache s'en va maintenant offrir l'oblation à Pracêtas qu'occupe un long sacrifice ; elle se tient aux régions inférieures, des serpents en barrent la porte.

81. « Mais la fille de Surabhi peut te tenir lieu de la mère ; purifie-toi, rends-lui hommage en compagnie de la reine ; lorsqu'elle sera satisfaite, tes désirs seront comblés. »

82. Le sacrifiant avait à peine parlé que Nandinî, instrument des oblations, vache sans reproche, revint de la forêt.

83. Sur le front elle portait, légèrement incurvé, un signe de poils blancs ; sa robe était rouge pâle comme les tendres bourgeons ; ainsi le crépuscule lors de la lune nouvelle.

84. Enflant le pis, elle fit pleuvoir à terre un flot plus sacré que l'ablution, du lait brûlant qui s'écoula, lorsqu'elle aperçut son veau.

85. Les grains de poussière que soulevaient ses sabots vinrent tout près frôler le corps du roi : c'est ainsi que la pureté, fille du bain sacré, fut conférée au maître de la terre.

86. Quand l'ermite eut vu cette vache de sainte apparence, lui qui sait les présages et recèle en lui l'ascétisme, il répondit au prince adorable dont l'espoir n'était pas vain :

87. « Le succès n'est point éloigné, ô roi, tu peux y compter : car cette vache sainte s'est offerte à la seule mention de son nom.

88. « Tu devras vivre dans la forêt et par un constant ministère te concilier la vache comme on fait la science par une constante application.

89. « Marche lorsqu'elle marche ; arrête-toi lorsqu'elle s'arrête ; repose-toi lorsqu'elle repose ; bois de l'eau quand elle aura bu de l'eau.

90. « Que ta pieuse épouse l'honore, la suivant au matin jus-

qu'au bois de pénitence, et que, soumise, elle aille le soir à sa rencontre !

91. « Jusqu'à ce qu'elle s'apaise, donne-lui ton hommage avec zèle ; libre d'obstacles, enfin, puisses-tu devenir père, à la tête des mortels gratifiés d'un fils ! »

92. « Qu'il en soit ainsi ! » s'écria Dilîpa qui reçut avec joie, ainsi que la reine, les ordres du maître instruit des temps et des lieux — en disciple, le corps incliné.

93. Le soir venu, le fils du Créateur, instruit du péché, agréable en ses propos, prit congé du maître des hommes à l'éminente fortune.

94. L'ermite aux parfaites austérités, tenant compte de la règle — lui qui sait disposer selon les rites — disposa pour le roi un plan de vie dans la forêt.

95. Le maître du clan lui assigna une cabane en feuilles et en herbes ; c'est là qu'avec sa femme soumise, couché sur un lit de verdure, il passait les nuits : les lectures saintes des disciples en marquaient le terme.

CHANT II

Nandinî accorde une faveur a Dilîpa

1. Le matin, la reine présentait à la vache du sage des parfums et des guirlandes ; le souverain riche en gloire, après avoir abreuvé et attaché le veau, la mettait ensuite en liberté pour le bois.

2. Ses sabots purifiaient la poussière où ils venaient s'imprimer ; vénérable modèle des femmes sans tache, l'épouse légitime du monarque, la reine, la suivait à la trace : ainsi la tradition suit l'esprit du texte révélé.

3. Enfin, pris de pitié, ce roi que sa gloire parfume rappelant sa bien-aimée gouverna lui-même la fille de Surabhi, comme si c'eût été la terre muée en vache, les quatre océans devenant des mamelles.

4. Comme son vœu l'obligeait à servir d'escorte à la vache, il congédia l'escorte qu'il avait encore ; il ne possédait point d'ailleurs de garde du corps ; c'est leur seule vigueur qui protège les fils de Manu.

5. Il lui offrait de savoureuses bouchées d'herbes, la frottait, écartait les taons, la laissait libre dans les voies de son caprice : tel fut le zèle que mit le monarque à expier.

6. S'arrêtait-elle, il s'arrêtait ; marchait-elle, il se levait ; si elle reposait, il s'astreignait à rester assis ; cherchant l'eau après qu'elle s'était abreuvée : le maître de la terre la suivait comme une ombre.

7. Il avait rejeté ses insignes, mais la Fortune royale se décelait à son éminent éclat : l'éléphant-roi porte en lui, sans signes extérieurs, sans brisure aux tempes, l'instance de son ivresse.

8. Sa chevelure nouée par les vrilles des lianes, l'arc tendu à la main, il marchait dans le fourré : sous couleur de garder la vache sacrée de l'ermite, on eût dit qu'il voulait dompter les bêtes féroces de la forêt.

9. Ceux qui se tenaient à ses flancs, il les avait congédiés ; et maintenant, aux flancs de ce roi pareil à Varuna se tenaient les arbres, prononçant un murmure de louange avec les cris des oiseaux enivrés.

10. Au passage du roi vénérable, pareil à l'ami des Marut, les brises secouaient les tendres lianes qui déversaient alors sur lui leurs fleurs comme les filles de sa cité déversent à son passage les grains d'orge traditionnels.

11. Bien qu'il fût armé de l'arc, la pitié amollissait son âme ; le cœur intrépide, les gazelles regardaient son corps et recevaient de cette vue un bénéfice ample à souhait.

12. Dans les bambous dont le vent emplissait les fissures — faisant ainsi l'office de flûtes — soufflaient les divinités sylvestres qu'il entendait dans les bocages chanter sa gloire à haute voix.

13. Mêlé au frimas des cascades dans la montagne, parfumé des fleurs que sur les arbres il agitait, le vent soufflait : alors, accablé de chaleur, sans ombrelle, mais purifié par les saintes observances, le roi recevait ses hommages.

14. Sans pluie, le feu de la forêt s'éteignait ; les fleurs et les fruits avaient une croissance singulière ; parmi les bêtes, le fort

n'opprimait point le faible, quand le roi protecteur s'enfonçait dans le bois.

15. Les régions célestes à la chute du jour étaient purifiées par le double trajet du soleil éclatant et de la vache sainte, prêts l'un et l'autre à rentrer au bercail et rouges de la rougeur des frais bourgeons.

16. Cette vache si profitable dans le culte des dieux, des pères et des hôtes, le maître du monde médian lui faisait escorte : compagne de ce roi que les justes honorent, on l'eût prise pour la Foi incarnée marchant avec le Rite.

17. Les troupeaux de sangliers se précipitaient hors des marécages, les paons dressaient la tête vers les arbres, leur demeure, les gazelles s'allongeaient dans les grasses prairies, le roi marchait, regardant la forêt s'assombrir.

18. La jeune vache aux lourdes mamelles — elle peinait à les porter — le prince des hommes aux formes majestueuses, l'un et l'autre ornaient de leur harmonieuse démarche la route qui ramène du bois de pénitence.

19. Et tandis que, suivant la vache de Vaçishtha, il revenait du bois, l'amante le buvait de regards altérés ; la ligne de ses cils se mouvait avec indolence.

20. Sur la route, le roi marchait derrière Nandinî ; l'épouse du roi allait à sa rencontre : ainsi, entre l'un et l'autre, la vache était comme le crépuscule entre le jour et la nuit.

21. La donneuse de lait recevait l'hommage circulaire de Sudakshinâ : celle-ci tenait en mains un plat d'orge, s'inclinait, adorant son vaste front, porte du désir réalisé.

22. « Elle brûle de voir son veau, et pourtant elle a reçu

mon hommage sans broncher ! » pensa-t-elle ; alors ils se réjouirent, car les marques de faveur, quand de tels êtres les donnent aux pieux, portent leurs fruits avec elles.

23. Dilîpa serrait les pieds de ses hôtes et achevait le rite du soir : une fois traite, la vache s'allongeait, servie par celui dont le bras a fendu tant d'ennemis.

24. Il s'asseyait auprès d'elle, mettant à son côté les offrandes et la lampe — ce roi pasteur des peuples, compagnon de la reine — tour à tour sommeillant lorsqu'elle s'était endormie, se levant au matin lorsqu'elle s'était levée du sommeil.

25. C'est ainsi qu'il observait son vœu, avec la reine, afin d'obtenir un fils, ce roi au renom vénérable ; il passa ainsi trois fois sept jours, ce roi prompt à secourir la détresse.

26. Le jour suivant, voulant éprouver le cœur de son serviteur, la vache sainte entra dans une caverne du maître de Gaurî ; là, l'herbe tendre avait grandi auprès d'une cascade du Gange.

27. « Les lions n'oseraient l'assaillir, même en pensée », se disait-il, les yeux attachés sur la splendeur des monts. Mais un lion qu'il n'avait point vu fonça soudain sur elle, semblant la déchirer.

28. Un mugissement se fit entendre, prolongé par l'écho qui siège dans les abîmes ; tirant comme par une rêne le prince compatissant, il dériva son regard attaché sur le roi des monts.

29. L'archer royal vit sur la vache rose se fixer l'animal à crinière ; tel on voit, sur le plateau d'un mont fertile en mines, l'arbre lôdhra avec son plein branchage.

30. Alors ce roi secourable et qui sentait sa honte voulut —

son courage n'a-t-il pas brisé l'ennemi? — tirer une flèche du carquois, frapper de mort le lion digne de mort — ce roi au port de lion.

31. Mais la main droite du tireur — l'ongle étincelant illuminait l'empennure de héron — resta figée, les doigts cloués sur la racine de la flèche, comme s'ils étaient tracés sur une peinture.

32. L'entrave de son bras aviva sa colère ; impuissant à toucher le méchant, pourtant si proche, un feu le consuma comme un reptile dont les formules et les plantes auraient enchaîné le pouvoir.

33. Maîtrisant la vache, le lion interpella le roi ami des nobles, drapeau de la race de Manu, fort comme un lion lui-même : et sa voix humaine étonna ce prince qu'étonnait déjà sa propre impuissance.

34. « C'est assez te fatiguer, ô maître de la terre ; ce dard, même décoché, ne servirait de rien ; la force du vent qui peut déraciner un arbre s'effrite contre une montagne.

35. « C'est sur mon dos — cette faveur l'a rendu saint — que Çiva posa le pied lorsqu'il voulut monter sur son taureau pareil au mont Kailâsa ; sache donc que je sers le Dieu aux huit formes, mon nom est Kumbhôdara, j'ai Nikumbha pour ami.

36. « Tu vois devant toi cet arbre divin : il fut adopté par le Dieu à l'étendard de taureau ; des jarres d'or de ses mamelles, la mère de Skanda répand un lait dont il connaît la saveur.

37. « Un jour, un éléphant sauvage, en y frottant ses tempes, arracha l'écorce de cet arbre ; la fille du mont en gémit, comme si les flèches des démons avaient dévoré le chef de l'armée divine.

38. « Depuis lors, il me faut effrayer les éléphants sauvages au sein de cette montagne : le Dieu porte-trident m'en a donné la charge et m'a changé en un lion qui se repaît des bêtes tombant sous ses crocs.

39. « Affamé que je suis, ce repas va me rassasier, que pour mon aise m'a procuré le Maître suprême, ordonnateur du temps — ce sera un sanglant terme à mon jeûne ! Ainsi le nectar de la lune rassasie l'ennemi des dieux.

40. « Toi, reviens sur tes pas, bannis toute honte, tu as montré à ton maître la dévotion d'un disciple ; lorsqu'on est hors d'état de défendre ce qu'on doit défendre par les armes, le renom de guerrier n'en subit point d'atteinte. »

41. Le souverain des hommes entendit les mots arrogants du souverain des animaux — ainsi, sa flèche avait été entravée par la puissance du Dieu qui habite les monts ! — alors il donna relâche à son remords ;

42. Et répondit au lion (il avait pour décocher sa flèche — qui fit là l'apprentissage de l'obstacle — produit un vain effort ; ainsi le Dieu aux trois yeux paralysait de son regard Indra prêt à décharger la foudre que portent ses mains) :

43. « Mes mouvements sont enchaînés, ô roi des animaux, et ce que j'ai à vous dire prêtera volontiers à la risée, mais vous savez tout ce qui se passe au cœur des êtres vivants, aussi je parlerai :

44. « Certes, je dois mon hommage à ce dieu de qui relèvent pour toutes choses, mobiles et immobiles, création, maintien, ruine. Mais cette vache est le trésor de mon maître, qui dispose le feu : je ne puis supporter qu'elle périsse à ma vue.

ГОСУДАРСТВЕННАЯ БИБЛИОТЕКА

45. « Quant à vous, qu'il vous plaise au prix de ma chair de satisfaire au soin de votre corps ; son jeune veau est avide de la voir quand le jour tombe ; laissez aller la vache du grand ermite. »

46. Alors, des flammes de ses dents lacérant les ténèbres des cavernes, dans les montagnes, le serviteur du Maître des créatures se mit à rire et répartit au Maître des biens :

47. « Ton ombrelle, qui régit le monde sans partage, la jeunesse de ton âge, ton corps fait pour l'amour : tant de biens que tu veux immoler pour si peu ! Ta décision me paraît insensée.

48. « Est-ce pitié pour les créatures? Mais ta perte ne sauve que cette vache ; si tu vis, protecteur du peuple, tu gardes le peuple de troubles, sans cesse, à la façon d'un père.

49. « Ton maître n'a qu'une vache : crains-tu de lui faire une offense cruelle — à lui, image du feu? — Mais tu pourras apaiser son courroux en lui faisant palper des myriades de vaches aux mamelles d'outres.

50. « Préserve donc ton corps, jouisseur de chances successives, ton corps valeureux ; ton royaume fortuné vaut le domaine d'Indra : seul le contact de la terre l'en distingue. »

51. A ces mots, le roi des animaux cessa de parler et, par les échos qui arrivaient des abîmes, la masse rocheuse sembla se faire joie de répéter à voix haute pareil discours au roi.

52. Une fois entendue la voix du servant des dieux, le dieu d'entre les hommes reprit la parole : la vache, l'œil tremblant sous l'emprise, le regardait et avivait sa compassion :

53. « Le *ksatra* c'est ce qui sauve de la mort ; ce noble mot

est bien connu parmi les mondes ; que sert-il de régner pour qui enfreint cette loi, que sert-il de vivre pour qui se souille par l'opprobre?

54. « Comment pourrais-je fléchir le courroux du grand sage par le don d'autres vaches laitières? Sachez que celle-ci est l'égale de Surabhi : si vous avez pu l'attaquer, c'est grâce à la force de Rudra.

55. « Il est donc juste que je la délivre de vous en offrant mon corps en rançon ; il ne faut pas que votre repas soit perdu, ni que sombre la pensée pieuse de l'ermite.

56. « Vous le comprenez, vous qui êtes soumis à un maître ; n'avez-vous pas grandement peiné sur l'arbre divin? On ne peut sans dommage se présenter devant le maître lorsqu'on a perdu ce qu'on avait mission de garder.

57. « Ou si vous croyez qu'il faille m'épargner, ayez pitié du moins de mon corps, fait de gloire : les chairs ne sont que poussière, amas de glèbe que mes pareils méprisent !

58. « Les paroles qu'on échangent, dit-on, créent les liens : nous voici donc amis, nous étant rencontrés dans le bois ; veuillez, ô vous qui servez le Maître des créatures, ne pas écarter la requête d'un homme qui s'est lié avec vous. »

59. « Qu'il en soit ainsi ! » dit le lion à la vache, et sur-le-champ le bras de Dilîpa fut libéré de l'entrave. Alors, déposant son arme, il offrit son corps au lion comme une proie.

60. Le protecteur du peuple attendait le bond fougueux du lion, baissant la tête : mais une pluie de fleurs tomba, lancées par la main des nymphes célestes.

61. « Lève-toi, mon fils ! » s'écria une voix d'ambroisie ; le

roi, l'entendant, se leva et vit la vache devant lui, donnant son lait, comme une mère — mais plus de lion !

62. Étonné, il entendit la vache qui disait : « O juste, c'est moi-même qui suscitai cette illusion pour t'éprouver. Grâce à la puissance du sage, le Dieu de la mort lui-même ne saurait me frapper, à plus forte raison les bêtes de proie.

63. « Ta pitié envers ton maître, envers moi, ta compassion me plaisent, ô mon fils, choisis une faveur : je ne produis pas seulement le lait, sache-le ; je trais aussi les désirs quand on m'a satisfaite. »

64. Alors le roi, joignant les mains — il honore les suppliants et conquiert à la force du bras le titre de héros — demanda pour fonder sa race d'avoir de Sudakshinâ un fils à la gloire immortelle.

65. « Qu'il en soit ainsi ! » dit la vache laitière, et le roi, désireux de postérité, reçut d'elle la promesse d'être satisfait ; « trais mon lait dans une coupe de feuilles, ô mon fils, et puis bois-le », prescrivit-elle.

66. « Le veau, d'abord, aura sa part, puis je ferai la libation rituelle ; quand le sage me l'aura permis, ô ma mère, alors seulement je souhaiterai boire le reste à votre mamelle, comme la sixième part de la terre que je protège. »

67. Sollicitée en ces termes par le maître de la terre, la vache de Vaçishtha sentit croître son contentement ; suivie par lui, elle revint de la vallée de l'Himavat vers l'ermitage, sans nulle fatigue.

68. Le maître des rois, au visage de lune sereine, apprit à son maître la faveur qu'il avait reçue d'elle — on la devinait

aux signes de son allégresse — puis il l'annonça à sa bien-aimée dans les mêmes termes.

69. Ame sans reproche, aux bons pitoyable, il but du lait de Nandinî ce qu'en avaient laissé le veau et l'offrande — car Vaçishtha le lui a permis ; — il était fort altéré, comme s'il eût bu sa blanche gloire, rendue sensible aux yeux.

70. Le matin, à la conclusion du vœu, la bénédiction du départ fut donnée aux princes par Vaçishtha, maître de ses sens, qui les laissa ensuite partir pour la ville royale.

71. Le roi fit l'hommage circulaire au feu repu d'oblations, puis au maître, puis à Arundhatî, enfin à la vache et au veau ; alors il se mit en marche : des rites propices rehaussaient sa majesté.

72. Avec sa femme légitime, le roi patient fit route dans un char dont le son charme l'oreille, où nulle secousse n'importune ; il semblait marcher ainsi dans son désir exaucé.

73. Son absence avait rendu le peuple avide de lui ; son corps s'était amaigri, car il avait jeûné pour obtenir un fils ; on le buvait de regards insatiables, tel le maître des plantes à son jeune lever.

74. Ce roi à l'éclat d'Indra entra donc dans sa ville : bannières hautes, les habitants lui firent bienvenue ; sur son bras, il fixa de nouveau le joug de la terre — son bras vigoureux comme le maître des serpents.

75. Le ciel reçoit l'éclat issu des yeux d'Atri ; la rivière des dieux reçoit la splendeur d'Içа déposée par le feu ; la reine reçut ainsi pour le bien de la race royale l'embryon imprégné des lourdes essences des célestes souverains.

CHANT III

Raghu reçoit l'onction royale

1. Enfin, les désirs du roi vont être comblés ; aux regards des amies, la pleine lune commence à paraître ; la race des Ikshvâku a fixé sa durée : Sudakshinâ montrait les signes de la grossesse.

2. La faiblesse de son corps l'obligeait à restreindre ses parures ; son visage était pâle comme la fleur du lôdhra, elle ressemblait à une nuit d'automne où la lune est ténue, les étoiles rares, et qui va se fondre en l'aurore.

3. Son visage avait le parfum de l'argile ; le maître de la terre furtivement le humait sans pouvoir s'en rassasier ; ainsi, au terme des chaleurs, l'éléphant hume l'étang avec ses rangées d'arbres que les gouttes des nuages arrosent.

4. « Le Maître des Marut gouverne le ciel, mon fils gouvernera la terre ; son char ne s'arrêtera qu'aux limites de l'espace », tel fut le désir où s'attacha son âme, bannissant toute autre pensée.

5. « C'est par pudeur qu'elle ne me dit rien de ce qu'elle désire ; de quoi a-t-elle envie, la Mâgadhî? » Ainsi, à chaque instant, le maître de l'Uttarakôçala interrogeait avec délicatesse les compagnes de la bien-aimée.

6. Lorsque se firent sentir les souffrances de la grossesse,

tout ce qu'elle désirait, elle se le voyait offert ; nul objet de ses vœux, fût-il au troisième ciel, n'était inaccessible à ce souverain de la terre qui tient son arc tendu.

7. Peu à peu elle franchit la période tourmentée de la grossesse, ses membres gonflèrent et resplendirent : les vieilles feuilles une fois tombées, la liane revêt aussitôt un feuillage enchanteur.

8. Les jours s'avançaient : ses deux seins si amples à la pointe bleuâtre effaçaient de leur éclat la cachette même des abeilles, les gracieuses corolles du lotus.

9. « C'est la terre, grosse de richesses, vêtue d'océans, c'est l'arbre çamî qui recèle en son sein le feu purifiant, c'est la rivière Sarasvatî aux eaux souterraines », ainsi pensait le roi de la reine enceinte.

10. Sa passion pour l'amante, l'élévation de son âme, sa prospérité acquise à la force des bras, du fond de l'horizon, la joie même qu'il éprouvait : toutes ces vertus trouvèrent leur digne expression dans les diverses cérémonies qu'en bon ordre le sage roi célébra.

11. L'embryon, tout chargé de parcelles divines, était si lourd que la princesse avait de la peine à se lever quand son époux venait chez elle ; ses mains s'épuisaient à se joindre pour l'hommage, ses yeux se troublaient : le roi était dans l'allégresse.

12. D'habiles médecins experts aux soins des nouveau-nés s'occupaient à nourrir l'enfant : l'époux, heureux, voyait l'amante près d'être délivrée, le temps venu — avec joie, comme on voit se couvrir le ciel.

13. Cinq planètes atteignirent alors le zénith sans se joindre au soleil : elles attestaient la prospérité de sa fortune : à ce moment, semblable à Çacî, la reine mit au monde un fils, comme le pouvoir à la triple forme met au monde un bien impérissable.

14. Les horizons étaient sereins, la brise soufflait, favorable, le feu recevait l'offrande avec la flamme tournée à droite ; tout, en cet instant, annonçait le bonheur ; c'est pour le bien du monde que surgissent de tels êtres.

15. Autour du lit de l'accouchée se propageait la splendeur propre à l'illustre enfant ; les lampes de la nuit, perdant soudain leur éclat, se figeaient comme en une peinture.

16. Quand le servant du gynécée lui apprit : « Un fils vous est né », parole qui vaut l'ambroisie, trois choses seules furent exclues des dons que le roi pensa lui faire : l'ombrelle à l'éclat de lune et les deux aigrettes.

17. L'œil figé comme un lotus sans brise, le roi buvait le visage adoré de son fils, et comme les flots de l'Océan quand ils aperçoivent la lune, l'allégresse l'emplissait sans le dominer.

18. Les rites de la naissance furent accomplis sans reste par l'ascète revenu du bois de pénitence — officiant de la maison ; — alors, le fils de Dilîpa, joyau né d'une mine et que le travail a poli, brilla d'un éclat supérieur.

19. Les accents d'une musique de fête — un charme pour l'oreille ! — avec les danses allègres des courtisanes éclatèrent dans la demeure du maître de la Mâgadhî et jusque sur la route des habitants des cieux.

20. Il ne trouvait pas de prisonniers à libérer, ce maître,

tant il avait joie qu'un fils lui fût né ; mais lui-même était affranchi de cette dette qu'est le lien des ancêtres.

21. « Que cet enfant aille au terme de la science sacrée, et, dans la bataille, au massacre des adversaires ! » Ce disant, le roi considéra le sens de la racine « aller » — car il était instruit des sens — et donna le nom de Raghu à son fils.

22. Par les soins de son père à l'intégrale prospérité, de jour en jour les membres brillants de son corps virent fleurir leur croissance : ainsi par la venue graduelle des rayons du Soleil, le dieu aux chevaux bais, s'accroît la jeune lune.

23. Les dieux marqués du taureau ont leur plaisir en Kumâra, né dans les rets : Çacî et le Briseur de cités l'ont en Jayanta ; ainsi le roi et la Mâgadhî l'eurent en ce fils semblable à ces fils divins — eux-mêmes, à ces dieux pareils.

24. Tels les liens amoureux de ces deux oiseaux qui tirent leur nom d'un membre du char, leur affection l'un pour l'autre avait beau être partagée sur un fils, elle ne laissait pas de grandir.

25. Il disait les mots que sa nourrice avait prononcés d'abord ; il marchait, se soutenant au doigt de cette femme ; il se tenait penché pour s'essayer aux révérences ; la joie du père était exaltée par l'enfant.

26. Installé sur son sein — tels sont les plaisirs nés des corps qui se joignent ! — l'enfant épandait une ambroisie sur la peau de son père, le forçant à clore la bordure de ses yeux ; ainsi, après un long temps, le roi connut la volupté du contact d'un fils !

27. Il considérait — lui qui maintient ce qui est ferme —

que ce fils à la haute naissance affermirait sa race ; ainsi le Maître des créatures considère que ses avatars chargés des vertus essentielles affermissent sa création.

28. Après la tonsure, Raghu, suivi des fils des ministres, aux boucles flottantes, ses égaux d'âge, pénétra dans la science par l'apprentissage de l'écriture, comme on pénètre dans la mer par la bouche du fleuve.

29. Une fois initié selon les rites, de savants précepteurs l'enseignèrent, il se fit aimer d'eux ; leur effort n'était pas vain : l'acte réussit qui repose sur un fonds solide.

30. Grâce aux vertus parfaites de son esprit, Raghu, au noble esprit, traversa tour à tour les quatre sciences, pareilles aux quatre mers, comme le Maître des chevaux bais traverse l'espace grâce à ses coursiers plus vifs que le vent.

31. Revêtu de la peau de daim sacrée, il apprit de son père la flèche magique, car le maître n'était pas seulement l'unique souverain sur terre, il était encore l'unique archer.

32. Comme le veau jeune encore, sur le point de devenir taureau, comme le faon qui passe à l'état d'éléphant royal, Raghu, dont la jeunesse brisait l'enfance, fleurissait dans des formes d'une profonde séduction.

33. Dès que fut achevé le rite du gôdâna, le maître célébra la cérémonie du mariage ; les filles du roi des hommes qui obtinrent ce juste prince pour mari furent pareilles aux filles de Daksha lorsqu'elles obtiennent l'astre refouleur des ténèbres.

34. Le jeune homme avait les bras étendus comme un joug, les épaules larges, la poitrine ainsi qu'une porte, le cou bien attaché ; par l'excellence de ses formes, Raghu surpassait son

père même, tandis que son humilité le faisait paraître plus bas.

35. Alors le roi qui, depuis longtemps, portait le joug de ses sujets voulut s'en alléger la charge si pesante ; voyant le prince sage par nature et par éducation, il lui conféra le titre d'héritier.

36. On vit la Fortune quitter la résidence originaire du roi ; une portion d'elle-même se rendit au séjour du prince royal — car elle est avide de vertus — ainsi qu'on se rend d'un lotus vers un bourgeon nouvellement éclos.

37. Le feu est invincible, lorsqu'il a le vent pour cocher, le soleil lorsque les nuages se dissipent ; de même le roi, lorsqu'il eut un fils — ou bien encore l'éléphant quand sa tempe s'est rompue.

38. Or, il confia la garde du coursier sacré au jeune prince armé de l'arc et suivi des fils du roi ; pareil au Dieu qui sacrifia cent fois, il avait jusque-là célébré sans obstacles cent sacrifices moins un.

39. En vue de la cérémonie, ce cheval avait été laissé en liberté, sans barrières, par les sacrificateurs : il fut enlevé sous les yeux des archers, ses gardiens, par Çakra qui avait dissimulé sa vraie forme.

40. Abattue, stupéfaite, l'armée perdit toute décision et resta soudain sur place ; à ce moment, la vache de Vaçishtha se présenta, Nandinî, au pouvoir fameux.

41. Avec l'eau sainte qui coulait des membres de la vache, le prince, modèle des justes, aspergea ses yeux ; il eut ainsi le don de voir les objets hors de la portée des sens, ce fils de Dilîpa.

42. Il aperçut alors à l'orient — ce fils du dieu d'entre les hommes — le Dieu qui tond les ailes des montagnes ; il le vit entraîner le cheval dont le cocher sans cesse refrénait l'indocilité et que des rênes attachaient au char.

43. Il reconnut Indra à ses cent yeux immobiles, à ses chevaux bais ; d'une voix qui allait jusqu'au firmament, Raghu l'interpella et parut lui faire tourner bride :

44. « Tu es le premier de ceux qui ont part au culte ; c'est là le titre que sans cesse les sages te donnent, ô roi des dieux. Mon père est engagé dans des cérémonies sans fin ; pourquoi t'emploies-tu à mettre obstacle à ses œuvres ?

45. « Tu protèges les trois mondes, c'est toi, ton œil divin, qui as mission de refréner sans cesse les ennemis du culte ; si tu te mets en travers des actes du juste, c'en est fait de la religion.

46. « Ce cheval, ô Libéral, est une part essentielle du grand sacrifice : tu dois le délivrer. Les maîtres qui montrent à autrui les voies de la révélation ne suivent point la route bourbeuse. »

47. Le souverain des habitants du ciel entendit de Raghu la parole audacieuse ; étonné, il arrêta son char et se mit en devoir de lui répondre :

48. « Tu dis vrai, ô prince royal, mais ceux qui sont riches en gloire ont à garder leur gloire de l'ennemi. La mienne éclate de par le monde : mais ton père s'efforce par son sacrifice de l'éclipser tout entière.

49. « Être suprême » est un nom qui n'appartient qu'à Hari ; « Grand Seigneur » désigne le Dieu aux trois yeux et nul autre ;

moi, les sages me savent « le Dieu aux cent sacrifices », et ce titre ne va pas à un second.

50. « C'est pourquoi j'ai suivi l'exemple de Kapila, j'ai ravi ce cheval à ton père ; trêve d'efforts ; ne pose pas ton pied sur le passage des fils de Sagara. »

51. Alors, se mettant à rire, le gardien du coursier répliqua sans peur au Briseur de cités : « Prends ton arme si c'est ton caprice, car il te faudra vaincre Raghu avant d'arriver à ton but. »

52. Il dit au Libéral et, la face levée, munissant de flèches son arc, il se tint debout : la posture de l'archer donnait un éclat singulier à sa taille éminente : il était ainsi l'image même du Maître.

53. Blessé au cœur par la flèche d'intrépidité de Raghu, le Briseur de monts prit avec colère son arc, emblème éphémère sur le front des nuages nouveaux, et ficha sur lui une flèche infaillible,

54. Qui pénétra avec violence dans la poitrine du fils de Dilîpa : habituée au sang des redoutables démons, elle but ce qu'elle n'avait point goûté encore, la flèche avide : le sang de l'homme.

55. Le prince, pareil en vigueur à Kumâra, visant alors le bras d'Indra — les doigts du dieu s'étaient endurcis à frapper l'éléphant divin ; Çacî l'avait marqué de feuilles peintes — y enfonça un dard signé de son nom.

56. Et d'un autre trait à l'empennure de paon, il arracha la bannière foudrée du dieu puissant ; ce dernier en fut rempli de courroux, comme s'il avait vu la Fortune des dieux traînée aux cheveux par violence.

57. L'armée, les Siddha étaient proches ; les flèches avaient un aspect terrible de dragons ailés ; un combat tumultueux s'éleva entre les deux guerriers avides de vaincre, les traits volaient, pointes en haut, pointes en bas.

58. Par ces pluies de dards lancés sans arrêt, le Vâsava ne put anéantir ce foyer d'invincible énergie ; le nuage ne peut éteindre avec ses eaux le feu qui tombe de son sein.

59. Alors sur le poing du dieu, marqué de santal jaune — la corde mugissait terriblement comme l'Océan baratté — Raghu brisa d'une flèche en demi-lune la corde de l'arc divin.

60. Le dieu déposa son arc, sa rage s'exaspéra pour la mort de son valeureux adversaire, il saisit une flèche habituée à trancher les ailes des montagnes — un éclat tremblant l'encerclait.

61. Raghu, violemment frappé à la poitrine par le coup, tomba à terre : et, avec lui, les larmes de l'armée ; mais en un clin d'œil, secouant sa douleur, il se leva : et, avec lui, les cris de joie de l'armée.

62. Dans le combat que ces armes rendaient terrible, le prince résista longtemps ; sa valeur éminente plut au meurtrier deVrtra ; il y a place partout pour les vertus.

63. « Mon arme, que les montagnes même n'arrêtent pas, nul autre avant toi n'a résisté à elle, tant elle est puissante ; sache donc que je suis satisfait. A part ce cheval, que désires-tu? » dit le Vâsava tout droit.

64. Là-dessus, le fils du souverain, repoussant la flèche qui n'était pas sortie tout à fait du carquois et dont l'empennure

d'or ornait d'éclat ses doigts, répondit au Maître des dieux à l'agréable parole :

65. « Si tu considères que le cheval ne peut être relâché, ô souverain, alors, quand le sacrifice sera achevé, selon le rite, fais que mon maître, engagé dans des cérémonies sans fin, reçoive le fruit intégral de son œuvre ;

66. « Et qu'aux oreilles du roi siégeant à l'assemblée — il est inabordable parce qu'il participe du Dieu aux trois yeux — cette nouvelle parvienne par un messager de toi : Maître des mondes, ordonnes-en ainsi. »

67. « Soit ! » dit le Dieu dont Mâtali est le cocher, et, condescendant au désir de Raghu, il partit comme il était venu ; le fils de Sudakshinâ, lui aussi, mais sans trop de contentement, revint vers la salle du conseil royal.

68. Le maître du peuple le félicita — car le messager de Hari l'avait déjà instruit — et d'une main que la joie paralysait il toucha son corps marqué des blessures de la foudre.

69. C'est ainsi que le maître de la terre au gouvernement vénéré étendit quatre-vingt-dix-neuf grands sacrifices — car il désirait monter au ciel au terme de sa vie — comme on étend les gradins d'un escalier.

70. L'esprit détourné des plaisirs, il donna à son fils, selon le rite, l'insigne royal, le parasol blanc ; à l'ombre du bois des ascètes, il prit refuge avec la reine : tel est chez les Ikshvâku, quand passe la fleur de leur âge, le vœu traditionnel.

CHANT IV

Raghu conquiert l'univers

1. Il reçut le royaume des mains de son père et son éclat s'accrut comme, à la fin du jour, quand le soleil a mis en lui son lustre, s'accroît le feu, mangeur d'offrandes.

2. Succédant à Dilîpa, il s'établit sur le trône ; à cette nouvelle, les rois, de la fumée qui couvait en leur cœur laissèrent jaillir la flamme.

3. On aime à voir se dresser l'étendard du Dieu tant invoqué ; les cils levés pour regarder l'avènement du prince, sujets et fils de sujets étaient emplis d'allégresse.

4. Il s'assura en même temps deux conquêtes, ce roi au port d'éléphant : le trône de son père et le domaine entier de ses ennemis.

5. On discernait au nimbe lumineux — car elle-même était invisible — l'ombrelle de lotus dont lui fit hommage la Déesse des lotus, lorsqu'il fut sacré souverain.

6. Parmi les bardes, de temps en temps, la déesse Sarasvatî avait fixé sa présence, et par de dignes louanges elle courtisait le louable prince.

7. Certes, depuis Manu, des rois estimables avaient possédé la terre ; mais, quand elle fut à lui, on eût dit qu'elle n'avait point eu d'autre maître, la porteuse de richesses.

8. Par d'équitables répressions, il conquit l'âme du peuple tout entier : ainsi le vent du sud, qui n'est ni trop froid ni brûlant.

9. Les regrets que le peuple portait au père furent tempérés par les mérites singuliers du fils, comme par le fruit du manguier les regrets de sa floraison.

10. Les politiques avisés, devant le nouveau roi enseignaient le bien et le mal ; mais lui n'adoptait que le bien ; le mal, il le rejetait.

11. Les cinq éléments virent leurs propriétés surgir et prospérer ; sous ce nouveau monarque tout sembla redevenir nouveau.

12. Si la lune s'appelle lune, c'est qu'elle provoque l'allégresse ; le soleil, c'est qu'il brûle avec splendeur ; lui aussi était roi au vrai sens : « celui qui charme ses sujets. »

13. Sans doute il avait de grands yeux qui allaient jusqu'au bord des oreilles ; mais il voyait clair par les livres, indicateurs de directions subtiles.

14. Sûr dans ses conquêtes, il vivait à l'aise : cependant, telle une seconde Fortune royale, l'automne s'avançait, à l'emblème de lotus.

15. Vides de pluie, rendus légers, les nuages désertaient à la fois la route du roi et celle du soleil ; l'éclat de ces deux astres devenait impossible à soutenir, quand à la fois il se propageait de par l'espace.

16. Indra déposa l'arc des pluies ; Raghu prit en mains l'arc des victoires ; ainsi, servant tous deux le bien populaire, ils tenaient tour à tour leurs armes dressées.

17. Avec son ombrelle de blanc lotus, ses aigrettes d'herbes fleuries, la nature imitait la beauté de Raghu sans parvenir à l'égaler.

18. Ce roi au beau visage serein, cette lune aux limpides clartés, tous les mortels qui ont des yeux les aiment l'un et l'autre d'une égale ferveur.

19. Autour des cygnes qui vont par files, des constellations, des eaux riches en lotus, les bienfaits de sa gloire semblent se propager.

20. Les gardiennes de la récolte sont assises à l'ombre des cannes à sucre : la gloire de ce gardien du peuple — gloire née de ses vertus — est chantée par elles en un récit qui remonte à son enfance.

21. L'onde fut sereine au lever du Sage resplendissant, né de la jarre ; au lever de Raghu, pressentant leur défaite, l'esprit des ennemis se confond.

22. Des bêtes à grandes bosses, rendues furieuses par l'ivresse, déchirent la rive des fleuves : ce sont de hauts buffles, ils imitent la vigueur de ses jeux ardents.

23. La floraison des arbres à sept feuilles que le mada parfume frappe les éléphants d'une sorte de jalousie ; et ceux-ci à leur tour déchargent leur liqueur par sept orifices.

24. Les rivières sont devenues guéables, sur les chemins la boue est desséchée : plus encore que sa propre énergie, c'est l'automne qui l'incite à partir en campagne.

25. Donc, lorsqu'il eut adoré le feu, comme il sied, dans la cérémonie purificatoire des chevaux, la flamme se tourna vers la droite — elle semblait une main lui désignant la victoire.

26. Il partit alors, son territoire et ses marches gardés, ses derrières assurés ; la Fortune le guidait ; une armée de six corps marchait à sa suite ; il brûlait de conquérir le monde.

27. Les femmes âgées dans la cité versèrent sur lui des grains d'orge ; ainsi sur Acyuta les vagues laiteuses versent les gouttes soulevées par le Mandara.

28. Il marcha d'abord vers l'Orient — n'est-il pas l'égal du Dieu dont l'autel regarde l'Orient? — il semblait menacer les ennemis avec ses étendards déferlés dans l'espace.

29. Ses voitures soulevaient la poussière dans l'azur et ses éléphants étaient comme des nuages sur le sol : il semblait transformer ainsi la terre en ciel et le ciel en terre à nouveau.

30. A la tête venait la valeur, puis le bruit, ensuite la poussière, à l'arrière les chars et le reste ; en quatre corps marchait cette colonne.

31. Les espaces déserts se comblaient d'eau, les rivières navigables se laissaient franchir à gué, les forêts s'éclaircissaient, tant son pouvoir transformait toutes choses.

32. Il traînait une vaste armée qui s'avançait vers la mer orientale : tel Bhagîratha traînant le Gange tombé des nattes de Hara.

33. Dépouillés, extirpés du sol, rompus de toutes parts, les rois jonchaient sa route, tels des arbres par où l'éléphant a passé.

34. Comme il traversait ainsi les régions orientales, le conquérant, dans les ténèbres d'un bois de palmiers, atteignit enfin la côte du Grand Océan.

35. Il arracha qui ne s'inclinait point ; les Suhma se gardèrent de lui comme ils font d'un fleuve qui déborde ; ils se muèrent en roseaux.

36. Il extirpa par la force les Vanga, peuple entraîné au maniement des navires ; ce chef planta les piliers de la victoire dans les terres que ceignent les bras du Gange.

37. Prosternés à ses pieds de lotus, les vaincus vinrent honorer Raghu des fruits de leur empire : ainsi des tiges de riz, déracinées, puis replantées, tendent encore leurs fruits.

38. Il franchit la Kapiçâ avec ses troupes sur un pont fait d'éléphants ; les gens d'Utkala lui montrèrent la route ; il se dirigea vers le Kalinga.

39. Au front du Mahêndra il enfonça sa vigueur acérée ; le cornac enfonce ainsi le croc au front d'un éléphant rétif.

40. Le roi du Kalinga — des éléphants composaient son armée — le reçut à coups de flèches. Quand Indra se dispose à trancher les ailes de la montagne, il est reçu par elle à coups de pierres.

41. Le Kâkutstha subit l'averse des flèches ennemies ; ce fut pour lui comme une ablution de bon augure : car il obtint la Fortune de la victoire.

42. Dans des coupes en feuilles de bétel, sous les buvettes par eux construites, ses soldats burent le suc des cocotiers avec la gloire de leurs ennemis.

43. Le maître du Mahêndra fut capturé, puis remis en liberté ; juste conquérant, le prince lui enleva sa richesse, mais en lui laissant son domaine.

44. De là, par les pentes du rivage qu'enguirlandent les cactus chargés de fruits, il marcha sur la région que parcourt Agastya, sans avoir jamais à désirer la victoire.

45. Ses soldats firent de joyeuses baignades dans la rivière Kâvêrî et la parfumèrent du mada qui les imprégnait, à ce point que le maître des rivières soupçonna la vertu de sa femme.

46. Avides de conquêtes, ses forces au bout d'un long temps campèrent dans les régions où, sur les poivriers, voltigent les pigeons verts, au pied du mont Malaya.

47. Les cardamomes étaient foulées aux pieds par ses chevaux et l'on voyait s'attacher aux tempes des éléphants furieux, ayant même odeur que ces fleurs, le pollen projeté dans l'azur.

48. Le collier des éléphants ne glissait pas à terre, étant coincé dans les rainures que forment sur le santal les replis des serpents : pourtant ces bêtes ne brisent-elles point jusqu'aux chaînes qui rivent leurs pieds?

49. Dans les régions du Sud, on voit le soleil lui-même atténuer son éclat ; et pourtant c'est là que les Pândya durent céder à la contrainte de Raghu.

50. A l'endroit où la Tâmraparnî rencontre le Grand Océan, ils avaient accumulé les perles les plus merveilleuses ; tombant à ses pieds, ils les lui offrirent ; on eût dit qu'ils offraient là leur propre gloire.

51. Il jouit à son aise des deux montagnes dont le santal habite les pentes — tels les deux seins de cette terre — le Malaya et le Durdura.

52. Sa valeur était irrésistible ; ce mont Sahya que l'onde a délaissé au loin — croupe de la terre dépouillée de sa vêture — il le franchit.

53. Ses troupes débordantes s'apprêtaient à conquérir déjà les bords occidentaux : elles semblaient prolonger jusqu'au mont Sahya les flots de cette mer que pourtant les flèches de Râma avaient jadis forcée à reculer.

54. Rejetant de frayeur leurs parures, les femmes de Kêrala voyaient dans leurs tresses la poussière de l'armée prendre la place du santal.

55. Et lorsque les vents marins avaient secoué les fleurs des pandanes, sur l'armure des guerriers le pollen avec aisance jouait le rôle d'une poudre odorante.

56. Le tintement des cuirasses sur le corps des chevaux en marche dominait le murmure du bois de Râjatâlî que la brise agitait.

57. Les éléphants étaient attachés au tronc des kharjûra ; sur leurs tempes, odorantes de mada éjecté, venaient s'abattre du haut des fleurs les abeilles à la bouche subtile.

58. A Râma, l'Océan avait livré l'espace, sur sa requête ; à Raghu, il livra en tribut les rois du bord occidental.

59. Ses éléphants furieux avaient de leurs défenses — signe éclatant de sa valeur — déchiré le Trikûta : il en fit un haut pilier de sa victoire.

60. Puis il se mit en marche pour vaincre les Perses, par la route de terre ; ainsi, pour vaincre ses ennemis, les sens, par la connaissance du réel, l'ascète se met en marche.

61. Des femmes des Yavana le visage, pareil au lotus, était rouge d'ivresse : cette vue lui fut insupportable ; ainsi le jeune soleil des nénuphars est insupportable aux nuages qui s'amoncellent hors de saison.

62. Une mêlée tumultueuse s'engagea entre lui et les Occidentaux, avec leur armée de chevaux ; seul le sifflement des arcs permettait aux guerriers de se reconnaître dans la poussière.

63. De ses dards acérés il déchirait leurs têtes barbues, et la terre en était jonchée, tels des rayons de miel entassés qu'auraient envahis les mouches.

64. Jetant leurs casques, les survivants cherchaient sa protection : c'est en courbant la tête qu'on apaise le courroux des magnanimes.

65. Les guerriers chassèrent par le vin les fatigues de la victoire ; ils étendirent sur le sol leurs riches peaux de daim, sous les berceaux de vignobles.

66. Ensuite Raghu partit pour le pays de Kubêra ; il voulait exterminer par ses flèches les gens du Nord comme l'astre lumineux aspire les vapeurs par ses rayons.

67. Ses chevaux trompaient la fatigue du trajet en gambadant sur les rives de l'Indus ; ils secouaient leurs épaules où des fils de safran s'agrippaient.

68. Dans le gynécée des Huns — sur les maris déjà sa puissance avait éclaté — les exploits de Raghu enseignèrent la pâleur au visage des femmes.

69. Les Kâmbôja, incapables de soutenir son assaut dans la

mêlée, firent comme les alanges quand les chaînes de ses éléphants les accablent ; comme eux ils se courbèrent.

70. Leurs richesses en chevaux excellents, leurs monceaux d'or et de trésors pénétraient sans trêve, à titre de dons, chez le roi du Kôçala ; et pourtant ils ne pouvaient le rassasier.

71. Alors il escalada le mont de la Gaurî avec son armée de chevaux : on eût dit qu'il voulait surélever ses cimes en projetant en l'air les poussières de ses métaux.

72. Les lions, ses égaux en vigueur, étaient couchés dans les cavernes ; en dépit de la rumeur des armées, ils restaient intrépides, comme semblaient l'attester leurs regards circulaires.

73. Dans les bouleaux, inspirateurs du murmure des joncs, frissonnaient des brises ; ces brises étaient chargées de la bruine du Gange et sur sa route elles le courtisaient.

74. Les soldats reposaient à l'ombre des namêru, ou demeuraient assis sur des rochers — le musc des gazelles accroupies en avait parfumé la surface.

75. Sur les colliers des éléphants enchaînés aux sapins tremblotait l'éclat des herbes proches, lampes nocturnes qui, sans huile, éclairaient le chef de l'armée.

76. Dans les haltes abandonnées, les arbres divins avaient l'écorce usée par les licols : attestant ainsi aux yeux des Kirâta la haute taille de ses éléphants.

77. Alors une lutte féroce s'engagea entre Raghu et les tribus montagnardes : des flèches de fer, des frondes, des pierres entre-choquées jaillissait le feu.

78. A coups de flèches, il obligea les Utsavasankêta de ces-

ser leurs festivités, les Kinnara d'entonner le chant de la victoire, œuvre de son bras.

79. Ils vinrent vers lui chargés de présents : le roi et l'Himavat purent alors se connaître, le roi apprit la force de l'Himavat, l'Himavat la force du roi.

80. C'est là que Raghu entassa l'inébranlable monument de sa gloire ; puis il redescendit la montagne qu'avait soulevée le Paulastya — elle en fut couverte de honte.

81. Il traversa la Lauhityâ et fit trembler le maître des Prâgjyôtisha et avec lui les aloès noirs qu'il avait réduits à servir de piquets pour ses éléphants.

82. Il ne pouvait tolérer que sur sa route les chars de ce roi soulevassent une poussière qui barrait la voie du soleil et sans pluie rendait le jour ténébreux ; comment eût-il toléré de son ennemi l'armée garnie d'oriflammes?

83. C'est à Raghu, ce roi plus vigoureux même qu'Indra, que le maître des Kâmarûpa fit hommage de ses éléphants à la tempe fendue — qui pourtant lui avaient servi à maîtriser tant d'autres rois.

84. Le maître des Kâmarûpa adora la divinité qui préside sur un escabeau d'or et lui offrit des joyaux et des fleurs : l'Ombre des pieds de Raghu.

85. Quand il eut vaincu l'univers, le vainqueur retourna chez lui, et la poussière que ses chars soulevaient il la fit retomber sur les diadèmes des rois dépouillés par lui de l'ombrelle.

86. Il entreprit alors le sacrifice de Viçvajit, celui qu'on paye au prix de tout son avoir ; les justes sont comme les nuages : ils n'accumulent que pour répandre.

87. A la fin de la cérémonie, le Kâkutstha, cher à ses ministres, apaisa par de grands honneurs le chagrin des princes et les autorisa — car leur longue absence avait mis l'anxiété dans les gynécées — à retourner dans leur capitale.

88. Étendards, foudres, ombrelles dessinaient leurs lignes sur les pieds du monarque — ces pieds que toucher est une faveur. — Les princes courbés pour le départ en jaunirent les orteils avec le miel et le pollen qui tombait des guirlandes de leurs nattes.

CHANT V

Aja se rend au svayamvara d'Indumatî

1. Dans le sacrifice de Viçvajit, le Maître de la terre avait distribué tous ses biens : alors il vit venir vers lui, pour solliciter l'argent qu'à la fin de ses études il devait à son maître, Kautsa, disciple de Varatantu.

2. C'est dans un vase d'argile — à défaut de vase d'or — que le roi à l'inestimable caractère, à l'éclatant renom, plaça l'offrande ; son hôte resplendissait de science sacrée : il vint à sa rencontre, car il traitait les hôtes comme il sied.

3. Instruit des rites, modèle des hommes dont l'honneur est la richesse, maître des clans, le roi honora selon les rites ce sage dont l'ascétisme est la richesse : il joignit les mains, lui qui sait les pratiques et, s'asseyant à son côté, l'interpella :

4. « Ton maître, premier des sages qui firent les hymnes, est-il en bonne santé, ô disciple à l'esprit pénétrant? C'est de lui que tu tiens tout ce que tu sais, comme le monde tient sa conscience de l'astre aux ardents rayons.

5. « Tout ce que sans trêve il amassa en son corps, en son verbe, en son âme, tout ce qui troubla la sécurité du Vâsava, j'espère que nulle traverse n'en a provoqué la perte — : les triples austérités de ce grand sage?

6. « Et ceux que vous avez soignés en construisant autour

d'eux des bassins avec tant de labeurs, ceux que vous traitez à l'égal de vos fils, j'espère que le vent ni quelque autre fléau ne les ont assaillis — : ces arbres de l'ermitage, qui dissipent la fatigue?

7. « Et ceux que par tendresse les ascètes laissent à leur guise manger l'herbe kuça — qui pourtant est l'instrument des sacrifices —; ceux qui dorment sur le sein de leurs mères où retombe le lien de leur nombril, j'espère qu'ils sont exempts de mal — : les petits des gazelles?

8. « Et celles qui servent aux ablutions rituelles, celles que les mains en coupe on offre aux mânes, celles qui coulent sur les rives sablonneuses désignées pour la sixième part des récoltes — les eaux de vos lieux saints, j'espère qu'elles vous sont propices?

9. « Et encore ces grains de riz, ces fruits, j'espère que nul n'y touche, nul animal repu de paille? Une portion doit en être réservée pour les bêtes qui arrivent en temps voulu : c'est par ces aliments sauvages que vous soutenez votre vie.

10. « Satisfait de te voir parfaitement instruit, le grand sage ne t'a-t-il pas permis de fonder un foyer? Voici le temps pour toi d'entrer dans le second stage, celui qui permet toutes les assistances.

11. « Tout méritant que tu es, ta venue ne satisfait pas pleinement mon âme, qui brûle encore d'exécuter tes ordres. Est-ce sur l'injonction du maître, ou spontanément, que tu es venu m'honorer du fond de la forêt? »

12. Le vase d'offrandes attestait la détresse de Raghu ; lorsqu'il eut entendu la parole si noble du roi, le disciple de Vara-

tantu n'eut plus d'espoir d'obtenir ce qu'il voulait, et il répondit :

13. « Tout va bien pour nous, sache-le, ô roi ; lorsqu'il t'a pour protecteur, de quoi ton peuple aurait-il à souffrir? Lorsque le soleil brille, comment le regard des hommes pourrait-il être fermé par les ténèbres?

14. « Tu es dévoué envers qui mérite tes égards ; c'est une tradition de ta race ; en cela tu surpasses même tes aïeux, ô bienheureux : mais je suis venu trop tard t'implorer, c'est là ma peine.

15. « Tu n'as plus, Indra des hommes, que ton corps pour te supporter, ce me semble ; quant à tes biens, tu les as distribués à des gens dignes de les recevoir ; quand l'homme des bois s'est emparé du fruit du nîvâra, la plante demeure avec sa tige seule.

16. « C'est à bon droit, ô souverain unique des êtres, que tu te fais parure de ton indigence, car elle est née du sacrifice ; lorsqu'on voit peu à peu, absorbés par les dieux, se mourir les doigts de l'astre froid, cette mort même leur est plus glorieuse qu'une croissance.

17. « Je chercherai ailleurs : je n'aurai de cesse que je n'aie trouvé de quoi rétribuer mon maître ; salut à toi ! Quand l'eau qu'il recèle est tombée, le nuage d'automne ne reçoit plus la prière du coucou. »

18. Là-dessus le disciple du grand sage voulut s'en retourner ; le maître des hommes l'arrêtant : « O savant, que dois-tu à ton maître et combien »? demanda-t-il.

19. Alors à ce roi qui célèbre le sacrifice selon les rites — ce roi

libre de l'emprise de l'orgueil, maître des castes et des stages —, l'ascète avisé expliqua sa requête :

20. « Quand j'eus achevé mes études, je sollicitai du grand sage qu'il m'indiquât le prix de son enseignement. Mais lui déclara compter mon long et fidèle service comme la première des récompenses.

21. « Mon insistance provoqua la colère du maître, qui, sans égard pour l'exiguïté de mes ressources, me dit : « D'après « l'ensemble de tes études, tu dois m'apporter cent quarante « millions de pièces d'or. »

22. « Or, le vase qui contient votre hommage rituel me laisse croire que le titre de souverain est la seule fortune qui vous reste : je n'ose donc vous presser maintenant, tant le prix de mes études est loin d'être modique ! »

23. C'est en ces termes que le brâhmane, le meilleur des connaisseurs du Vêda, informa le roi, aimable comme la lune et dont les sens étaient détournés du mal ; le protecteur unique du monde répartit :

24. « Ainsi l'on dira qu'un homme est venu solliciter de l'argent pour son maître, un savant dans les sciences révélées, qu'il n'a pas obtenu satisfaction de Raghu et s'en est allé chez un autre donateur. Puisse ce reproche inouï ne pas tomber sur moi !

25. « Veuille habiter, tel un quatrième Agni, mon sanctuaire d'Agni, célèbre et vénéré, et attendre là deux ou trois jours, ô adorable ; je vais tâcher d'exécuter ta requête. »

26. « Qu'il en soit ainsi ! » dit l'ascète à la haute naissance, qui reçut avec joie l'infaillible promesse. Raghu vit que la

terre était dépouillée de ressources, et il songea à soutirer l'argent de Kubêra.

27. Les incantations, le sacre de Vaçishtha lui avaient conféré une telle puissance que ni mer, ni ciel, ni montagnes — ainsi d'un nuage secondé par les vents — n'entravèrent la marche de son char.

28. Après s'être purifié, Raghu reposa le soir sur un char plein d'armes en bon ordre ; ferme en ses desseins, il voulut vaincre par la force le maître des Kailâsa, qu'il regardait comme son vassal.

29. Quand le matin il se fut disposé à partir, les officiers de la trésorerie lui annoncèrent avec stupeur : « Au milieu de la trésorerie une pluie d'or est tombée du ciel. »

30. Le souverain, qui s'apprêtait à marcher sur Kubêra, s'empara du tas d'or flamboyant et le fit remettre tout entier à Kautsa : on eût dit le séjour du Sumêru frappé par la foudre.

31. Le peuple habitant Sakêta célébra leur conduite à tous deux : le solliciteur parce qu'il s'était refusé à prendre plus qu'il ne devait donner à son maître, le roi parce qu'il avait donné plus que le solliciteur ne souhaitait.

32. Cent chameaux et juments charrièrent ces richesses ; l'âme satisfaite, le grand sage toucha de sa main le maître des peuples ; courbant le buste, au moment du départ, Kautsa lui dit ces mots :

33. « Quoi d'étonnant si la terre réalise les désirs d'un souverain du peuple qui se conduit de telle sorte ! Inconcevable,

certes, est ta puissance : n'est-ce point par elle que ton désir a trait le ciel?

34. « Tout autre souhait serait pour toi une vaine redite ; tu es parvenu à toutes les félicités : aie donc un fils digne de tes vertus, comme ton père eut en toi un fils adorable. »

35. Ayant ainsi rendu hommage au roi, le noble brâhmane s'en retourna auprès de son maître. Grâce à lui, peu de temps après, le roi eut un fils : le monde des vivants a la lumière grâce au soleil.

36. Quand vint le temps de Brahma, la reine mit au monde un prince qui ressemblait à Kumâra : le père, d'après le nom de Brahma lui-même, nomma Aja ce fils qui lui était né.

37. De part et d'autre, mêmes formes majestueuses, même énergie, même grandeur naturelle ; le prince ne différait pas plus de l'auteur de ses jours que du foyer où elle naît ne diffère la lumière.

38. Il reçut selon les rites l'instruction de ses maîtres ; sa jeunesse fraîche éclose lui donnait un charme singulier, et la Fortune royale, si éprise qu'elle fût de lui, attendait le consentement du maître comme une jeune fille sage attend celui du père.

39. Or, le maître des Krathakaiçika, Bhôja, voulant marier sa sœur Indumatî, désira fort attirer à lui le prince ; il envoya un habile messager à Raghu.

40. Raghu, estimant l'alliance souhaitable et son fils en âge de prendre femme, fit partir Aja avec une armée vers la florissante capitale du souverain des Vidarbha.

41. Les tentes du prince pourvues de toute aisance n'avaient rien de rustique, tant les villageois y avaient apporté de présents : sur sa route les haltes ressemblaient à des promenades dans un parc.

42. Sur les rives de la Narmadâ, où les brises toutes moites de vapeurs font danser les naktamâla, il fit camper au bout d'un long chemin son armée épuisée ; les bannières étaient grises de poussière.

43. Les abeilles, en voltigeant à la surface des eaux, attestaient qu'un éléphant sauvage avait plongé là ; voici que déjà — sur sa large joue le mada était délavé — il émergeait de la rivière.

44. Ses défenses étaient nettes de poussières minérales : mais on reconnaissait qu'elles avaient fouillé les flancs du Rkshavat aux lignes bleuâtres qui sillonnaient sur sa longueur l'ivoire émoussé par les pierres.

45. Il contractait et déployait sa trompe d'un mouvement rapide ; tourné vers la rive, il brisait avec bruit les ondes puissantes comme il se fût employé à rompre les barrières de son enclos.

46. Pareil à un rocher, son poitrail entraînait à sa suite les réseaux de mousse ; devant lui la masse des eaux se disjoignait, le fleuve précipitait ses flots sur la rive.

47. Lorsque cet éléphant solitaire avait plongé dans l'eau, le suintement de ses tempes s'était arrêté un moment ; mais quand il vit les éléphants apprivoisés, la rosée de mada brilla de nouveau en toute sa splendeur.

48. A l'odeur de cet insupportable suc, flot aigre comme le

lait du saptacchada, les grands éléphants de l'armée défièrent l'effort puissant des cornacs et détournèrent la tête.

49. On vit alors les chevaux attelés briser leurs rênes et fuir, les tentes se vider, les essieux rompre, les chars se renverser, les soldats impuissants à sauver leurs femmes : en un instant tout le camp de l'armée fut confondu.

50. Mais, au moment où il fonçait, le prince, qui savait par les traités qu'un roi ne doit pas tuer l'éléphant sauvage, s'efforça de le tourner et d'une flèche le frappa au front — il tirait sans tendre son arc à l'excès.

51. L'animal, à peine transpercé, dépouilla l'aspect de l'éléphant aux regards des soldats stupéfaits : au centre d'une auréole à l'éclat vacillant, il revêtit un corps gracieux qui se mouvait dans l'espace.

52. Par l'effet de la magie il attira vers lui des fleurs nées sur l'arbre céleste et les déversa sur le prince ; puis il parla avec éloquence : l'éclat de ses dents rehaussait la guirlande de perles sur sa poitrine.

53. « C'est la malédiction de Matanga — je l'encourus par mon orgueil — qui m'a réduit à l'état d'éléphant ; je m'appelle, sache-le, Priyamvada, je suis fils de Priyadarçana, roi des Gandharva.

54. « Quand il me vit prostré, le grand sage s'apaisa et revint à la mansuétude : l'eau ne brûle que si elle est soumise au feu ou à la chaleur ; sa nature est le froid.

55. « Quand le descendant de la race des Ikshvâku, Aja, aura « fendu ton front d'une flèche à pointe de fer, alors ton corps

« et ta majesté seront l'un à l'autre réunis. » Ainsi parla le sage en qui repose l'ascétisme.

56. « Ta valeur m'a libéré de la malédiction ; longtemps j'implorai ta venue. Mais si en retour je ne te rendais pas un service, c'est en vain que j'aurais recouvré ma condition.

57. « Voici ma flèche, ami, on la nomme « celle qui égare » ; diverses incantations la font partir et revenir en arrière ; elle appartient à un Gandharva, prends-la ; qui s'en sert n'a point de mal à attendre de l'ennemi et la victoire est en ses mains.

58. « N'aie pas de honte : tu fus compatissant à mon égard, alors même que tu me frappas un instant ; au moment où je veux me concilier ta faveur, n'use pas envers moi d'un refus rigoureux. »

59. « Qu'il en soit ainsi ! » répondit, en effleurant l'eau sainte de la rivière née de la lune, le prince, lune des hommes, la face tournée vers le nord ; instruit des armes, il reçut l'arme enchantée des mains de l'être qu'il avait sauvé de la malédiction.

60. Et tandis que sur la route ils se liaient d'une soudaine amitié, si singulièrement survenue, ils partirent l'un vers les régions de Citraratha, l'autre vers les Vidarbha, dont un bon roi fait les délices.

61. Lorsqu'il campa aux alentours de la ville, le roi des Krathakaiçika, joyeux de sa venue, vint à sa rencontre comme vient à celle de la lune l'Océan avec ses vagues grossies, qui lui font une guirlande.

62. Il le fit entrer dans la ville, guidant la marche, humble, mettant à le servir l'orgueil de sa fortune, si bien que le peuple

assemblé croyait que le roi des Vidarbha c'était l'étranger, et Aja le maître du palais.

63. Les officiers s'inclinant lui indiquèrent sa demeure : sur l'autel du porche on avait disposé des aiguières pleines ; ravissant était le palais qu'habitait ce prince, image de Raghu — comme l'Amour habite l'âge qui succède à l'enfance.

64. Là, le mariage avait réuni tout un monde de rois : Aja désira l'aimable vierge, honneur des vierges, et, tel un amant qui perçoit confusément les mouvements de l'âme, le sommeil après un long temps se dirigea vers ses yeux.

65. Ses boucles d'oreilles s'imprimèrent sur sa large épaule, les couvertures de son lit essuyèrent le fard subtil de son corps : à l'aurore enfin, les fils des hérauts, ses égaux d'âge, éveillant ce prince à l'éveil illustre, à la noble parole, lui parlèrent :

66. « La nuit s'en est allée, ô toi qui excelles par l'intelligence, quitte ta couche ; le Créateur n'a-t-il pas divisé en deux la charge du monde? Une partie, c'est ton père qui la porte sans dormir, sur toi repose l'autre moitié du joug.

67. « Tandis que le sommeil te possède, la Fortune — telle une femme jalouse, durant la nuit — dédaigne l'amour qu'elle te porte et se console avec l'astre des nuits qui déjà glisse vers les bords de l'horizon et perd son éclat pareil à ton visage.

68. « Laisse donc s'ouvrir en même temps, gracieuses l'une et l'autre, et devenir d'emblée l'une à l'autre pareilles, ces deux choses, la prunelle de tes yeux avec son frémissement sans rudesse, le lotus, avec l'abeille qui y voltige.

69. « A voir la brise matinale arracher de sa tige les lâches

fleurs des arbres et s'unir au lotus que font éclore les rayons du soleil levant, on dirait qu'elle veut s'arroger par la vertu de substances étrangères le parfum que possède par nature l'haleine de ta bouche.

70. « Au sein rose des bourgeons sont tombées, blanches comme les perles brillantes d'un collier, des gouttes de rosée ; on dirait — quand sur ta lèvre inférieure il repose, splendide — le jeu de ton sourire illuminé par tes dents.

71. « Avant que le soleil, foyer de toute splendeur, ne s'avance pour le jour, c'est l'aurore qui met en fuite les ténèbres ; mais, ô héros, puisque tu t'es mis toi-même à la tête des guerriers, qu'a besoin ton père de pourfendre l'ennemi de sa main?

72. « Tes éléphants quittent leur couche, secouant le sommeil sur leurs deux flancs, tirant les chaînes qui grincent ; leurs défenses, semblables à des bourgeons, se sont mêlées à la rougeur du jeune soleil : ne dirait-on pas qu'elles ont brisé les veines fauves sur le flanc des montagnes?

73. « Et ces chevaux du pays de Vanâyu, dans les longues tentes qui les enferment, ont cessé de dormir, prince aux yeux de lotus ; les voici qui, de la vapeur de leurs naseaux, souillent les blocs de sel qu'on place devant eux pour qu'ils les lèchent.

74. « L'oblation est déjà d'une trame plus lâche, les fleurs se fanent, le nimbe lumineux a déserté les lampes ; voici que ton perroquet répète nos paroles pour t'éveiller, de sa voix délicieuse, dans la cage où il est enfermé. »

75. Composant ainsi leurs discours, les fils des bardes chassèrent le sommeil du prince, et il quitta sa couche aussitôt ;

ainsi, quand les cris des cygnes royaux le réveillent, perçants d'allégresse, l'éléphant des dieux Supratîka quitte les sables du Gange.

76. Alors il acheva le rite qui, dans les livres, est prévu pour le début du jour ; le prince aux cils charmants revêtit un habit convenable fait par d'adroits ouvriers et se rendit à l'assemblée des princes qui se tenait pour le mariage.

CHANT VI

Description du svayamvara

1. Sous des dais richement décorés, en costumes ravissants, assis sur des trônes avec la grâce des Marut que portent les chars divins, se tenaient les maîtres du monde terrestre : Aja les vit.

2. Le Kâkutstha ressemblait à l'Amour quand le Maître, fléchi par les supplications de la Volupté, eut restitué son corps à ce dieu : les rois le regardèrent et désespérèrent en leur âme d'obtenir Indumatî.

3. Le roi des Vidarbha avait désigné pour lui un dais où l'on accède par de solides gradins ; il le gravit ; ainsi, par les anfractuosités de la roche, le faon du roi des animaux gravit la cime élevée d'une montagne.

4. Il s'assit sur un siège de joyaux fourni de tapis aux couleurs splendides ; il avait ainsi même grâce que Guha porté sur le dos d'un paon.

5. Parmi ces rangées de rois — le regard soutenait mal l'incomparable éclat qu'il répandait — sa beauté semblait multiplier son moi en mille parts, comme l'éclair multiplie ses feux parmi les files des nuages.

6. Au milieu de ces princes assis sur des trônes précieux et portant de nobles parures, le fils de Raghu, seul, resplendissait dans la majesté : tel, au milieu des arbres célestes, le Pârijâta.

7. Les yeux d'un peuple immense, délaissant tous les princes, se concentraient sur lui seul : ainsi, lorsque le rut enivre l'éléphant sauvage, les abeilles délaissent les arbres fleuris pour se hâter vers l'odeur qui les attire.

8. Les bardes instruits des généalogies louèrent alors l'assemblée des princes des hommes, issus de la lune et du soleil ; la fumée de l'aloès au bois excellent s'insinuait de toutes parts, s'élevant par-dessus les bannières.

9. Aux alentours de la ville, dans les parcs, les paons, hôtes de ces lieux, dansaient avec fureur au bruit des conques, bruit qui, tout à la ronde et jusqu'aux bornes de l'horizon, se grossissait du son des trompettes — présage favorable.

10. Dans un palanquin carré attelé d'hommes était assise la jeune fille, embellie par son escorte ; elle entra dans la route royale bordée de dais ; des habits de noce étaient sur elle — car elle devait se choisir un mari.

11. Alors on vit vers ce chef-d'œuvre de la création du Créateur, vers cette vierge, but unique de cent regards, s'élancer les cœurs des rois : leurs corps seuls demeuraient sur leurs sièges.

12. Les rois manifestèrent leurs désirs par les signes précurseurs de la passion — ainsi font les arbres par la grâce de leurs rameaux — par des gestes amoureux de toutes sortes.

13. L'un tenait enserré dans ses mains une tige de lotus : agitant ses pétales, il en frappait les abeilles ; le pollen à l'intérieur dessinait un cercle ; il s'amusait à faire tournoyer la plante.

14. Un autre, par coquetterie, voyant sa guirlande tomber de

l'épaule et s'accrocher au bout des bracelets sertis de joyaux, la soulevait en la tirant et la remettant en place, tournant de biais son joli visage.

15. Un autre encore, courbant un peu la pointe des orteils, inclinant légèrement ses yeux ravissants, grattait l'escabeau d'or avec son pied où les ongles déployaient leur éclat oblique.

16. L'un d'eux fixait son bras gauche sur une moitié du siège ; son épaule se trouvait ainsi levée plus haut que de coutume, et sa hanche en tournant avait rompu sa guirlande ; mais il ne laissait pas d'entretenir avec un ami une conversation animée.

17. La feuille blanchâtre du lotus, qui dans les ébats avec les coquettes sert de boucles d'oreilles, un autre roi la froissait du bout de ses ongles habitués à se poser sur les hanches de l'amante.

18. L'un, d'une main marquée des lignes d'un drapeau — la paume en était rose comme le nelumbo — s'amusait à jeter en l'air les dés que semblait enchâsser la splendeur des joyaux de ses doigts.

19. Un autre encore retenait d'une main sa couronne, comme si elle se fût dérangée en glissant — et pourtant elle était demeurée à sa place — les diamants illuminaient de rayons les interstices de ses doigts.

20. Alors la gardienne de la porte, instruite de l'histoire et de la famille des rois, hardie comme un homme, Sunandâ, conduisit tout d'abord la princesse auprès du maître du Magadha et lui dit :

21. « Voici le refuge de ceux qui cherchent refuge, un roi au

génie insondable ; il habite le Magadha : c'est par la faveur populaire qu'il a conquis son illustration ; son nom est Parantapa, « le bourreau des ennemis », et il mérite son nom.

22. « Il est d'autres rois, certes, et par milliers, mais lui seul exerce sur terre un bon empire ; constellations, étoiles, planètes ont beau emplir la nuit, c'est la lune seule qui la rend lumineuse.

23. « C'est lui qui, au cours de sacrifices accomplis sans trêve, invoqua toujours le Dieu aux mille regards ; les boucles de Çacî qui pendaient sur les joues pâles de la déesse, c'est lui qui les frustra de leurs fleurs célestes.

24. « Si tu veux qu'il prenne ta main, ce roi si digne de ton choix, tu feras en entrant dans la ville, où déjà elles s'installent aux fenêtres des palais, le délice des femmes qui te regarderont dans Pushpapura. »

25. Elle dit et la svelte princesse, regardant le roi — sa guirlande de madhûka, semée de dûrva, s'était légèrement dérangée — l'écarta sans parler, par un simple salut droit.

26. La gardienne chargée de tenir le verrou mena la fille du roi vers un autre roi — ainsi la ligne des vagues, soulevée par le vent, mène de l'un à l'autre lotus le cygne royal du Mânava ; —

27. Et lui dit : « Voici le roi des Anga ; les femmes des dieux le recherchent pour l'éclat de sa jeunesse ; ses éléphants sont dressés par les maîtres de l'art ; il vit sur terre assurément, mais, en fait, il jouit de la situation d'Indra.

28. « C'est lui qui fit aux belles des ennemis verser sur leur

sein des larmes aussi grosses que des perles ; on eût dit qu'il leur restituait ainsi, dépourvus de leur trame, les colliers qu'il leur avait ravis.

29. « En son sein cohabitent deux déesses qui pourtant ont par nature des demeures différentes, Richesse et Savoir. Ta parole charmante, ton affabilité, ô belle, te rendent digne d'être en tiers avec elles. »

30. Mais la princesse, écartant ses yeux du roi des Anga : « Viens ! » dit-elle à sa compagne ; non qu'il manquât de séduction ou qu'elle n'eût point des choses une vue convenable, mais chacun a des goûts qui lui sont propres.

31. Ce fut ensuite un prince invincible à l'ennemi que présenta à Indumatî la gardienne de la porte ; il était d'une singulière beauté, telle la lune qui vient de surgir.

32. « Voici le maître d'Avanti, au bras puissant, à la vaste poitrine, à la taille fine et arrondie ; on dirait, sur la roue tournante où il est situé, cet astre à l'éclat brûlant que Tvashtar polit avec tant de soin.

33. « Dans les expéditions de ce roi tout-puissant, l'avant-garde de sa cavalerie soulève tant de poussières que les joyaux au cimier des princes vassaux en perdent leurs traits lumineux.

34. « Il habite non loin du Dieu qui demeure au Mahâkâla, ce dieu au diadème de lune ; même dans les quinze nuits ténébreuses, il jouit des clairs de lune, en compagnie de ses bien-aimées.

35. « Avec ce jeune roi, princesse aux hanches arrondies, ton

cœur goûterait-il les plaisirs dans les parcs aux longues files d'arbres, ces arbres qu'agite la brise des eaux rapides de la Siprâ? »

36. Ce prince illuminait les lotus — ses amis — et desséchait les boues — ses ennemies — tant sa valeur était grande ; cependant la princesse à la grâce exquise n'attacha pas sa pensée sur lui ; non plus que le lotus lunaire sur le soleil.

37. Alors on mena la princesse en présence du roi des Anûpa ; brillante comme le cœur d'un lotus de jour, incomparable en vertus, création gracieuse du Dieu qui dispose, la princesse aux belles dents entendit à nouveau Sunandâ :

38. « On dit que, dans les batailles, il y avait un guerrier à mille bras qui, sur dix-huit îles, fixa les piliers sacrés ; il portait sans partage le titre de roi, c'était un ascète nommé Kârtavîrya.

39. « Ses sujets songeaient-ils à mal faire? Il se présentait devant eux, l'arc en main, et il repoussait les torts de leur conscience, car il était un redresseur de torts.

40. « C'est lui qui tint en prison — des cordes d'arc liaient et immobilisaient ses bras, ses rangées de bouches haletaient — le vainqueur de Vâsava, le maître de Lankâ, jusqu'au moment où il lui fit grâce.

41. « Et c'est dans sa lignée que naquit le souverain Pratîpa, bienfaiteur des hommes de science ; quand on considère les fautes des favoris de la Fortune, on dit : « C'est qu'elle est si « volage par nature ! » Lui la lava de cet opprobre.

42. « Dans la bataille, il s'acquit pour allié le Dieu du feu ; le tranchant effilé de la hache de Râma, nuit fatale pour les Ksha-

triya, il le compte pour aussi peu redoutable que la feuille d'un nymphéa.

43. « Sois donc une Lakshmî dans le sein de ce roi aux longs bras ; une rivière enserre les remparts de Mâhismatî, comme la ceinture enserre les hanches, c'est la Rêvâ, si charmante avec les méandres de ses eaux ; t'inspire-t-elle, du haut des fenêtres de ton palais, le désir de la contempler? »

44. Si agréable qu'il fût à voir, ce roi n'était pas tout à fait du goût de la princesse : même quand l'automne a balayé les nuages qui voilent le ciel, la lune au disque plein ne plaît pas à l'étang de lotus.

45. Alors le souverain des Çûrasêna, Sushêna, fut présenté à la princesse : on chante sa gloire dans l'autre monde, sa conduite fait de lui le flambeau de deux races pures. La gardienne du gynécée le célébra :

46. « Ce prince est de la lignée des Nîpa, il accomplit les sacrifices, les vertus trouvent refuge en lui, comme des bêtes qui approchent l'ermitage pacifique d'un saint : elles déposent leurs antipathies naturelles.

47. « Dans sa demeure, sa beauté, régal des yeux, est pareille à celle de l'astre aux froids rayons ; mais c'est dans les cités ennemies — où maintenant les touffes d'herbe ont submergé le toit des maisons — qu'a éclaté son invincible énergie.

48. « Sur le sein de ses femmes, les eaux où elles jouent ont lavé le santal ; on dirait alors que la fille de Kalinda, qui pourtant coule dans Mathurâ, a confondu ses eaux avec les flots du Gange.

49. « Effrayé par Târkshya, Kâliya, qui habite la Yamunâ,

donna à ce prince un bijou dont les feux s'étendent sur toute sa poitrine : il force ainsi Krshna à rougir de son joyau divin.

50. « Honore donc ce jeune prince du titre d'époux ; puisses-tu, sur la couche fleurie couverte de tendres bourgeons, dans le bois de Vrndâ qui ne le cède en rien à la forêt céleste, jouir, tout charmant, de ta gracieuse jeunesse.

51. « Assieds-toi sur la croupe des rochers qu'humecte la rosée et que les benjoins parfument, et tu verras la danse des paons, dans la saison des pluies, au fond des grottes délicieuses du Gôvardhana. »

52. La vierge au nombril beau comme un tourbillon passa devant ce roi, car elle devait en épouser un autre : ainsi devant le mont qu'un accident a mis sur sa route passe la rivière qui fuit vers l'Océan.

53. Vint le maître des Kalinga, Hêmângada, destructeur d'ennemis ; ses épaules étaient chargées de joyaux. Lorsque la servante passa auprès de lui, elle dit à la jeune fille au visage de pleine lune :

54. « Voici un roi dont la force égale celle du Mahêndra, c'est le maître du Mahêndra et du Grand Océan ; lorsqu'il fait campagne avec ses éléphants de guerre aux tempes ruisselantes, on dirait que le mont Mahêndra marche devant lui.

55. « Sur ses bras, ce roi aux beaux bras porte deux raies marquées par le frottement de la corde — car il est le premier des archers — on dirait les deux vestiges, tout humides de larmes et de fards, que traçaient les pas de la Fortune ennemie lorsqu'il l'emmena captive.

56. « Dans son palais, on entend, toute proche, la rumeur

des vagues plus profondes que le tambour du réveil ; de ses fenêtres on voit l'Océan, c'est l'Océan qui l'éveille quand il dort.

57. « Joue en sa compagnie sur les rivages de la mer où murmurent les bois de palmiers ; c'est là que les brises, parfumées des girofles des autres îles, chassent la moiteur qui perle. »

58. En ces termes, Sunandâ chercha à séduire la sœur cadette du roi des Vidarbha, elle-même si séduisante ; mais elle se détourna de ce roi ; ainsi la Fortune, accourue de loin au bruit de sa valeur, se détourne d'un homme dont le destin est contraire.

59. Alors la gardienne de la porte se rendit auprès du roi de Nâgapura, pareil à un dieu pour la forme : toi qui as des yeux de cakôra, regarde, dit-elle, s'adressant à la princesse de Bhôja :

60. « Voici le roi des Pându : il a fixé sur son épaule des guirlandes de perles qui retombent sur sa poitrine ointe de santal jaune : on croirait voir, avec sa cime que le soleil naissant rougit, avec les torrents qu'il profuse, le roi des montagnes en personne.

61. « Agastya arrêta le Vindhya, la grande montagne ; il avala, puis dégorgea l'Océan, maître des fleuves ; lorsque ce prince revint, humide encore des bains sacrés de l'Açvamêdha, c'est Agastya qui, par affection pour lui, l'instruisit des ablutions fécondes.

62. « Il avait obtenu de Çiva la flèche mal accessible ; jadis, quand le souverain de Lankâ voulut dans son arrogance conquérir le monde d'Indra, comme il craignait que Janasthâna ne fût détruite, c'est avec ce prince qu'il fit alliance avant de se mettre en route.

63. « Si ce roi de race illustre prend ta main selon le rite, tu seras comme la terre puissante, associée en mariage à ces régions du Sud qui ont pour ceinture l'Océan serti de joyaux.

64. « Là où le bétel s'enrobe d'un cercle d'arechs, où les lianes des cardamomes embrassent les santals, où les feuilles de tamâla jonchent le sol, dans les plateaux du Malaya puisses-tu te plaire toujours !

65. « Le corps de ce prince est sombre comme le lotus bleu ; toi, la tige de ton corps est claire comme le pigment blond : puisse dans votre union s'accroître l'un par l'autre votre mutuelle beauté, comme font la foudre et le nuage. »

66. La sœur du souverain des Vidarbha ne laissa pas cette pensée avoir accès en son âme : quand l'astre rayonnant a fermé son sein, la lune, reine des étoiles, n'a pas accès en le lotus du jour.

67. Elle marchait, pareille à la flamme d'une lampe qui avance la nuit sur la route royale, devant une tourelle : et chaque prince qu'elle dépassait, la vierge en quête d'un époux le laissait sans couleur.

68. Lorsque enfin elle fut proche du fils de Raghu, celui-ci pensa, anxieux : « Me choisira-t-elle ou non? » Le bras droit de la princesse frémit, soulevant les parures qu'il supportait, et mit fin à son doute.

69. Elle s'approcha d'Aja aux membres irréprochables et dès lors la princesse écarta d'elle l'idée d'aller vers un autre ; lorsqu'il a rencontré le manguier fleuri, l'essaim d'abeilles ne désire plus aucun arbre.

70. Sunandâ, observant qu'Indumatî fixait sur lui son âme,

la princesse à l'éclat de lune, se mit à lui parler — car elle connaît l'ordre des discours — en un récit détaillé :

71. « Il était un roi de la race des Ikshvâku, cime des rois ; son nom était Kakutstha ; il était marqué pour le bien ; c'est de lui qu'ont hérité le titre si enviable de Kâkutstha les rois d'Uttarakôçala aux nobles aspirations.

72. « C'est lui qui gravit le Mahêndra, transmué en bœuf puissant, et qui jouait dans la bataille avec l'arc de Çiva, c'est lui dont les flèches contraignirent les femmes des démons à effacer de leurs joues les traces de leurs fards odorants.

73. « C'est lui qui frotta son bracelet contre le bracelet d'Indra — les coups que le dieu dirigeait sur l'éléphant céleste en avaient relâché la trame — ; lors même que le Briseur de montagnes eut revêtu sa forme éminente, il eut part à la moitié de son siège divin.

74. « Dans cette race naquit, glorieux au loin, flambeau de sa race, le roi Dilîpa : il s'en tint au quatre-vingt-dix-neuvième sacrifice, afin de dissiper la jalousie du dieu puissant.

75. « Durant qu'il gouverna la terre, si de jeunes femmes à mi-chemin des parcs se laissaient aller au sommeil, le vent lui-même se gardait de déranger leur robe ; qui eût osé étendre la main pour les ravir?

76. « Son fils Raghu règne en son lieu, célébrateur du grand sacrifice Viçvajit ; toutes les richesses qu'il avait amassées par la conquête des quatre horizons, il en a fait tenir le reste dans un vase d'argile.

77. « Sa gloire gravit les monts, franchit les mers, pénètre au

royaume des serpents, atteint le zénith ; elle est permanente et nulle mesure ne la circonscrit.

78. « Voici le prince Aja, son fils — ainsi Jayanta est le fils du Maître des cieux — ; c'est lui qui porte avec son père le joug pesant du monde, tel le veau indompté avec le bœuf de trait.

79. « Naissance, beauté, jeunesse, toutes ses vertus, la modestie en tête, font de lui ton égal ; choisis-le ; laisse la perle se marier à l'or. »

80. Le discours de Sunandâ achevé, la fille du roi des hommes donna relâche à sa pudeur ; elle prit ce prince, avec ses yeux brillants de joie, comme on prend un époux avec la guirlande nuptiale.

81. Au jeune prince elle fut incapable de dire son amour, tant elle avait de pudeur ; mais cet amour perça enfin la tige de son corps et jaillit, sous forme d'un frisson, de la vierge aux longues boucles.

82. La voyant en cet état, sa compagne, la gardienne du verrou, lui dit en plaisantant : « Noble dame, allons vers un autre. » Mais la fiancée lui jeta un regard froncé d'indignation.

83. Alors, sur le cou, jauni de santal, du fils de Raghu, la princesse aux larges hanches pria la nourrice d'attacher à la place convenable la guirlande, son amour incarné.

84. Cette guirlande de fleurs propices retomba sur sa large poitrine ; le prince si digne d'un tel choix pensa qu'autour de son cou la sœur cadette du roi des Vidarbha avait lancé la liane de ses bras.

85. « C'est l'astre des nuits libéré des nuages, à qui s'allie la clarté lunaire, c'est la fille de Jahnu qui se précipite vers l'Océan digne d'elle » ; ainsi, tout joyeux de cette union entre deux égales vertus, les citadins unanimes donnèrent cours à des propos bien amers aux oreilles des rois.

86. Du côté du fiancé, l'allégresse ; dans le cercle des rois, la consternation ; l'assemblée royale ressemblait à un lac, quand, à l'aurore, fleurissent les lotus de jour et s'endorment les parterres des lotus de nuit.

CHANT VII

Aja épouse Indumatî

1. Ensuite sa sœur s'unit à un époux digne d'elle comme Devasênâ s'unit à Skanda devenu visible ; en compagnie d'elle, le roi des Vidarbha se dirigea vers l'entrée de la ville.

2. Les maîtres de la terre, eux aussi, se rendirent dans les camps de leurs armées ; leur éclat s'était amenuisé comme celui des étoiles du matin — n'avaient-ils pas en vain désiré la sœur de Bhôja ? — Ils s'indignaient dans leurs beautés et dans leurs parures.

3. C'est à la présence de Çacî, sans doute, qu'on dut, lors du mariage, l'absence de fauteurs de trouble ; si jaloux qu'ils fussent du Kâkutstha, la gent des rois demeurait tranquille.

4. Cependant, parmi les fraîches offrandes jonchant le sol et les arcs monumentaux flamboyant comme des arcs-en-ciel, le prince élu et sa fiancée arrivèrent dans la rue royale ; l'ombre des bannières tamisait la chaleur.

5. Les belles de la cité l'observèrent avec attention de leurs palais aux fenêtres dorées : et, délaissant tout autre soin, elles prirent les attitudes que voici :

6 L'une se hâtait soudain vers la fenêtre ; la guirlande de ses cheveux, dénouée, tombait à terre ; elle ne songeait même pas à rattacher la tresse que pourtant elle retenait d'une main.

7. Une autre retirait la pointe de son pied soutenu par la servante, avant même que la couleur s'en fût séchée ; puis, oubliant sa démarche frivole, elle étendait jusqu'à la fenêtre une traînée d'empreintes marquées de laque.

8. Une autre avait l'œil droit peint de fard, l'œil gauche en était encore privé ; mais déjà elle s'approchait de la fenêtre, emportant avec elle son pinceau.

9. Celle-là dirigeait ses regards sur la baie entr'ouverte ; elle négligeait de rattacher le nœud que sa marche avait défait, et demeurait là, tenant sa robe d'une main ; les parures de ses doigts plongeaient leurs feux jusqu'à son nombril.

10. D'une autre enfin la ceinture était encore à demi serrée — tant elle s'était levée avec hâte — ; à chacun de ses pas mal mesurés elle glissait et à la fin la corde ne tenait plus qu'à la naissance des orteils.

11. Devant tous ces visages parfumés d'essences qui emplissaient les ouvertures des maisons, devant ces femmes si vivement curieuses, aux yeux mobiles d'abeilles, on pensait voir les œils-de-bœuf s'orner de lotus aux mille feuilles.

12. Les nobles dames buvaient du regard le fils de Raghu et n'étaient plus sensibles à nulle perception, les fonctions de leurs autres sens étaient pour ainsi dire intégralement confondues dans la vue.

13. « Cette sœur de Bhôja, bien des rois absents l'auraient choisie ; elle a eu raison de choisir elle-même son mari ; sinon comment aurait-elle eu en partage un époux qui fût son égal, comme Lakshmî eut en partage Nârâyana?

14. « Si ces deux êtres de si enviable beauté n'avaient pas

été associés l'un à l'autre, les efforts que déploya le Maître des créatures pour créer la beauté en ce couple eussent été en vain.

15. « N'est-ce point la Volupté et l'Amour? Parmi ces milliers de rois, la vierge est allée vers celui qui répondait à sa propre image, car l'esprit connaît les associations qui se nouent dans les vies antérieures. »

16. Voilà, dans la bouche des femmes de la cité, les propos que le prince entendit et fut charmé d'entendre ; ensuite il gagna le palais de ses parents, tout orné d'un apparat de fête.

17. Puis il descendit rapidement de l'éléphant ; il donna la main au maître des Kâmarûpa et entra dans la cour carrée du palais que lui avait désigné le monarque du Vidarbha ; ainsi l'on entre dans la pensée des femmes.

18. Assis sur un riche trône, il reçut là l'offrande, les joyaux avec le miel et le lait, ainsi qu'une paire de fins habits que lui présenta Bhôja ; il reçut là aussi les œillades amoureuses des belles.

19. Dans un costume de fin linon, il fut conduit auprès de sa fiancée par d'humbles gardiens du gynécée ; l'Océan, avec sa ligne écumeuse qui se déploie aux regards, est conduit auprès de la côte par les rayons nouveaux de la lune.

20. Alors le chapelain honoré du maître des Bhôja offrit à gni son image, le beurre et les autres libations ; il le prit à témoin du mariage et unit l'épouse à celui qu'elle s'était choisi.

21. Lorsqu'il eut dans sa main saisi la main de la princesse, le fils du roi resplendit d'un éclat supérieur ; lorsqu'il a tout

contre lui tenu les pousses d'une liane d'açôka, le manguier resplendit avec son feuillage.

22. Du fiancé les poils du bras se hérissèrent ; de la princesse les doigts devinrent moites, si bien qu'en joignant leurs deux mains l'un à l'autre ils avaient chacun une part égale d'amour.

23. Leurs prunelles se déplaçaient vers les bords extérieurs, au contact des yeux les yeux se détournaient ; une charmante contrainte naissait de leur pudeur ; et pourtant ils brûlaient de se regarder l'un l'autre !

24. Quand ils tournèrent autour du feu flamboyant, le couple ressembla au Jour et à la Nuit qui, sur l'axe du Mêru, font leur révolution, l'un à l'autre attachés.

25. Sur l'instigation du maître, image du Créateur, l'épouse aux hanches puissantes — ses yeux ressemblaient à ceux du cakôra enivré, la pudeur était sa parure — fit à Agni une offrande de grains.

26. Tout odorante d'oblations, de feuilles d'acacia, de grains frits, la fumée sacrée s'éleva du feu : sa spirale qui s'insinuait entre les joues d'Indumatî prit un instant la forme d'un lotus posé sur ses oreilles.

27. L'onguent humide troubla les yeux de la princesse, les bourgeons — ses boucles d'oreilles — se fanèrent, le teint de ses joues pâlit : car le visage de l'épouse devait, selon les traditions, être exposé à la fumée.

28. Puis les chefs de famille, le roi avec ses parents, les dames lancèrent, selon l'ordre rituel, les grains humides sur le prince et sur la princesse, installés sur un siège d'or.

29. Le monarque, lumière de la race des Bhôja, acheva le mariage de sa sœur, puis donna des ordres aux officiers pour recevoir séparément les rois — ce roi à l'éminente fortune.

30. Sous les dehors de la joie, ceux-ci cachaient leur désappointement : ainsi des étangs sereins où se dissimulent les crocodiles. Ils prirent congé du roi des Vidarbha et partirent après avoir, sous forme de présents, payé de retour l'honneur qu'on leur avait fait.

31. Ce groupe de rois scellèrent entre eux une alliance pour assurer le succès de l'entreprise : ils méditaient de s'emparer de la jeune femme, appât facile à prendre en un pareil moment ; ils se tinrent en embuscade sur la route d'Aja.

32. Cependant, le maître des Krathakaiçika, une fois achevé le mariage de sa sœur puînée, offrit au fils de Raghu des richesses conformes à son rang et, lui donnant congé, lui fit escorte.

33. Au bout de trois étapes, il s'arrêta sur la route avec Aja, prince illustre dans les trois mondes : puis le maître de Kundina se sépara de lui, comme, au terme de la conjonction, la lune se sépare de l'astre aux chauds rayons.

34. Les rois, auparavant déjà, étaient courroucés contre le maître du Kôçala pour avoir été frustrés de leurs biens ; aussi ces princes assemblés ne pouvaient-ils endurer que le fils de Raghu eût obtenu cette perle d'entre les femmes.

35. Au moment où il emmenait la princesse de Bhôja, l'orgueilleuse troupe des rois lui barra la route ; ainsi, quand le Dieu à la triple enjambée eut reçu la richesse que Bali lui transmettait, l'ennemi d'Indra arrêta son pas.

36. Afin qu'on veillât sur elle, Aja confia d'innombrables guerriers à son ministre héréditaire ; puis le prince affronta l'armée des rois comme le Çôna avec ses vagues enflées affronte le cours de la Bhâgîrathî.

37. Fantassin contre fantassin, char contre char, cavalier et cavalier, cornac et cornac se heurtèrent : le combat eut lieu entre couples adverses d'armes égales.

38. Tandis que les tambours résonnaient, les archers ne pouvaient faire entendre leur voix pour proclamer les titres de leurs familles : c'est par des lettres de flèches qu'ils s'annonçaient l'un à l'autre leurs noms valeureux.

39. La poussière soulevée dans la mêlée par les chevaux, épaissie par les roues des chars innombrables, dispersée par les oreilles battantes des éléphants, couvrait le soleil comme un voile.

40. Les emblèmes figurés de poissons, avec les gueules ouvertes par la force du vent, recevaient les poussières de l'armée, sans cesse accrues : on eût dit des poissons vivants qui seraient venus boire des eaux nouvelles emplies de fange.

41. On reconnaissait le char au murmure de ses roues ; l'éléphant à la résonance de ses mobiles hennissements ; mais c'est seulement au nom des chefs, prononcé à voix haute, que dans cette épaisse poussière on reconnaissait les gens de son parti et ceux de l'ennemi.

42. La poussière barrait le chemin de la vue, c'était dans la bataille comme une ténèbre déhiscente ; et lorsqu'il découlait des blessures produites par les armes sur le corps des chevaux,

des éléphants, des hommes, le flot de sang était comme un soleil qui se lève.

43. Et cette poussière, tranchée à la racine par le sang, balayée par le vent autour d'elle, c'était comme la fumée issue naguère d'un feu dont maintenant il ne reste que des cendres.

44. Les guerriers sur leurs chars étaient parfois égarés par un coup : puis les sens leur revenaient, ils gourmandaient leurs cochers, faisaient tourner bride à leurs chevaux et, reconnaissant l'étendard des ennemis qui les avaient blessés, ils les tuaient dans l'impatience de leur rage.

45. Les traits ennemis avaient beau couper à mi-chemin les flèches des adroits archers, celles-ci, de leur moitié antérieure à tête ferrée, n'en atteignaient pas moins leur but, fidèles à leur élan.

46. Dans le choc des éléphants, les cornacs étaient décapités par des disques acérés, au tranchant de rasoir ; mais les faucons aux serres aiguës s'accrochaient à leur chevelure et les têtes tardaient à tomber.

47. On ne voyait point le cavalier frapper d'un nouveau coup l'ennemi déjà atteint et hors d'état de le frapper à son tour — son corps étant allongé sur l'épaule du cheval ; — il attendait qu'il revînt à la vie.

48. Avant de perdre le souffle, les hommes bardés de fer abattaient leurs épées nues sur les défenses formidables des éléphants ; il en jaillissait un feu que ces bêtes terrifiées cherchaient à éteindre avec l'eau lancée par leurs trompes.

49. Le champ de bataille regorgeait de fruits — c'étaient les

têtes des guerriers, tranchées par les flèches ; — il abondait en coupes — les casques tombés à terre ; — il était plein de liqueurs — le sang — : vraiment le cabaret de la mort.

50. On vit des vautours déchirer en morceaux le bras autour du tranchant qui s'y enfonçait : un chacal le leur ravit, mais, si avide qu'il fût de chair, son palais blessé par les pointes du bracelet, il le rejeta.

51. Un soldat eut la tête abattue par l'épée ennemie : il obtint aussitôt la faveur de gouverner un char céleste ; une nymphe était serrée contre lui, à son flanc gauche : il voyait son propre tronc danser dans la bataille.

52. Deux autres combattaient sur un char : ils tuèrent leurs cochers et devinrent cochers à leur tour ; puis, privés de leurs chevaux, ils luttèrent longtemps avec des massues ; enfin, ces armes mêmes se rompant, c'est avec leurs bras qu'ils achevèrent de se détruire.

53. Deux guerriers, en se frappant l'un l'autre, perdirent le souffle à la fois : mais, jusque dans la condition d'immortels, se poursuivit entre eux leur bataille pour une nymphe qu'ils convoitaient l'un et l'autre.

54. Les deux armées furent tour à tour défaites et victorieuses : c'était un mouvement instable comme celui de deux vagues du Grand Océan, quand viennent les grossir de front et par derrière deux vents soufflant tour à tour.

55. Bien que son armée eût été rompue par l'ennemi, le tout-puissant Aja fonça sur l'armée adverse : la fumée se laisse chasser par le vent ; le feu persiste là où l'herbe se trouve.

56. Assis sur son char, avec son carquois, sa cuirasse, son arc, le héros incomparable, sûr de lui, arrêta la troupe des rois comme le grand sanglier arrête les eaux de la mer soulevées au terme du temps.

57. Il manœuvrait sa main droite avec grâce autour de la bouche du carquois : on l'apercevait dans la bataille, tirant jusqu'à l'oreille la corde qui semblait enfanter les flèches par quoi il détruisait l'ennemi.

58. Les lèvres toutes rouges de morsures rageuses, les sourcils froncés de lignes verticales bien apparentes, il étendit à terre les têtes de ses ennemis, tranchées par ses flèches aiguës, et pleines encore de cris menaçants.

59. Alors, de toutes les forces de leur armée — les éléphants étaient en tête — de toutes leurs armes — elles percent même les cuirasses — de tout leur effort enfin, tous ces rois fondirent sur lui dans le combat.

60. Des flèches en nuée lancées par l'ennemi couvraient son char : on le reconnaissait seulement à la cime de son drapeau. Ainsi la portion antérieure du jour, plongée dans la brume, se reconnaît à l'éclat du soleil, faible encore.

61. Priyamvada remit à Aja, fils du roi suprême, une flèche gandharvique pour s'en servir contre les rois ; — n'était-il pas semblable pour le charme au Dieu dont la flèche est une fleur? — Cette flèche provoquait le sommeil : et lui-même a détourné du sommeil son désir.

62. Dès lors, les mains pour tirer l'arc s'engourdirent, les casques par milliers glissèrent sur l'épaule, les corps s'ap-

puyèrent sur la hampe des étendards, l'armée des rois demeura sous l'empire du sommeil.

63. Puis le prince à sa lèvre, dont la bien-aimée a goûté la saveur, porta une conque et souffla : ce héros incomparable semblait boire ainsi la conquête même de ses bras, la gloire rendue sensible aux yeux.

64. Reconnaissant le son de la conque, ses troupes rebroussèrent chemin, elles le virent et virent l'ennemi affaissé : telle, au milieu des lotus qui se ferment, la lune à l'éclat vacillant.

65. A l'aide des pointes sanglantes de ses flèches, il grava sur les bannières des monarques : « à nouveau le fils de Raghu vous a ravi la gloire, mais il vous laisse la vie, car il est pitoyable » : tel fut le message.

66. Un de ses bras reposait sur la pointe de l'arc ; en retirant son casque, sa natte s'était défaite ; sur son front, la fatigue avait formé des gouttes de sueur ; il vint vers l'amante terrifiée et lui dit :

67. « Si tu veux voir d'ici ces ennemis — un enfant pourrait leur enlever leurs armes ! — princesse du Vidarbha, je te le permets. Voilà les exploits guerriers par quoi ils prétendaient t'avoir, ô toi qui vins entre mes mains ! »

68. Alors son beau visage dépouilla l'abattement que les ennemis y avaient fait naître : il resplendit soudain comme un miroir que l'on écarte des vapeurs de l'haleine et qui recouvre sa limpidité.

69. En dépit de sa joie, tant la dominait la pudeur, qu'elle dut se servir de bouches amies pour remercier ouvertement

son bien-aimé ; ainsi une terre desséchée, que l'eau fraîche inonde de ses gouttes, se sert de la voix des paons pour remercier la troupe des nuages.

70. Aja posa son pied gauche sur la tête des rois et emmena l'épouse sans reproche — lui-même libre de reproche ; la poussière du char et des chevaux souillait la pointe de ses boucles, elle semblait la Fortune de la Victoire incarnée.

71. Raghu était averti déjà : il félicita le prince qui revenait vainqueur, uni à une si digne épouse ; puis il reposa sur lui le soin de sa famille et aspira au chemin de la paix. Dès qu'un fils est là pour porter le joug de la race, les descendants du soleil ne demeurent plus dans la maison.

CHANT VIII

Lamentations d'Aja

1. Aja portait encore le gracieux anneau du mariage quand le monarque remit en ses mains la terre, porteuse de trésors, comme une seconde Indumatî.

2. Ce que tant de fils de rois, fût-ce par des voies perverses, cherchent à s'approprier, Aja le reçut lorsqu'on le lui offrit, parce que c'était l'ordre du père et non parce qu'il avait soif d'en jouir.

3. En sa compagnie, la Terre nourricière savoura les eaux que Vaçishtha avait assemblées pour le sacre : et par la pureté de son haleine elle semblait en témoigner sa satisfaction.

4. Dès lors, Aja fut inaccessible aux ennemis : son précepteur, versé dans l'Atharva, célébra la cérémonie du sacre : pareil au feu marié avec le vent est le pouvoir brâhmanique associé à la vertu des flèches.

5. « C'est Raghu lui-même qui a recouvré la jeunesse », pensaient de ce roi ses sujets : n'avait-il pas hérité de Raghu, avec sa fortune, l'intégrité de ses vertus?

6. On vit alors deux choses gagner en éclat pour être appariées à deux choses éclatantes : le riche domaine provenant du père — uni avec Aja, et, avec la sagesse d'Aja, la fraîcheur de son jeune âge.

7. S'il jouissait de la terre, c'est avec déférence, ce roi au bras puissant : il se disait « si je la violente, elle tombera dans la terreur » ; car elle venait d'être soumise à sa loi, comme une épouse qui récemment fut conduite.

8. « C'est moi seul qu'estime le maître de la terre », pensait chacun de ses sujets ; l'Océan ne méprise aucune des cent rivières : lui non plus n'avait de mépris pour personne.

9. Sans être cruel ni débonnaire, il était pareil au vent en face des plantes de la terre, il adoptait une conduite médiane, inclinant les rois sans les déraciner.

10. Or, Raghu pensa que son fils était fermement établi parmi son peuple — car il est instruit de l'âme ; — il savait que les sensations sont par nature périssables, même celles du troisième ciel : nul désir ne le portait vers elles.

11. Lorsqu'ils ont à des fils vertueux transmis leur fortune, au temps du déclin, les descendants de Dilîpa, subjuguant leur chair, s'engagent dans la voie des ascètes vêtus de l'écorce des arbres.

12. Ainsi le père était impatient de prendre asile dans le bois : mais le fils, la tête ornée de la tiare, tomba à ses pieds, l'implorant de ne pas l'abandonner.

13. Raghu, le visage tout en larmes, acquiesça à ce désir, car il aimait son fils ; mais le serpent ne reprend plus sa dépouille, et lui ne reprit plus la fortune qu'il avait quittée.

14. Il atteignit l'étape suprême dans une retraite, hors de la ville ; il était servi là par la Fortune royale devenue sa bru, puisque son fils était seul digne désormais de la posséder : ainsi vécut ce roi aux sens indéformés.

15. L'ancien roi avait l'âme en paix ; car un nouveau maître avait surgi : cette race marche de pair avec le ciel où la lune se cache quand se lève le soleil.

16. L'un portait les insignes de l'ascétisme, l'autre ceux de la royauté : Raghu et le fils de Raghu étaient aux yeux des hommes comme les deux parts mêmes de la Loi, qui sont descendues sur la terre pour la libération et pour le grand éveil.

17. Aja, qui voulait posséder ce qu'il n'avait pas encore conquis, s'entremit avec ses conseillers versés dans les choses politiques ; Raghu, qui voulait accéder à une condition qui ne fût point périssable, entra en contact avec des ascètes à la parole sûre.

18. Afin de juger ses sujets, le jeune roi prit le siège du tribunal ; afin de pratiquer en secret la méditation, le vieux roi prit un siège purifié par l'herbe kuça.

19. L'un amena sous sa loi, par l'excellence de sa domination, les monarques ses voisins ; l'autre, par les pratiques extatiques, les cinq souffles dont le corps est l'asile.

20. Le nouveau maître réduisit en cendres, sur terre, le fruit des œuvres ennemies ; l'autre s'employa à consumer ses propres actes au feu de la connaissance.

21. Les six vertus, l'alliance en tête, Aja les mit en action quand il en eut senti le bénéfice : Raghu, lui aussi, vainquit la triade des vertus inhérentes à la nature ; il faisait même cas de l'or et de la glèbe.

22. Le nouveau maître ne cessait point une œuvre que les fruits n'en eussent surgi — car il était ferme dans ses œuvres ;

l'ancien roi ne cessa point la pratique du yôga qu'il n'eût la vision du Moi suprême — car il était ferme dans sa pensée.

23. C'est ainsi qu'ils refoulèrent l'élan des ennemis et des sens, l'un et l'autre vigilants, dévoués à leur prospérité comme à leur salut, et tous deux eurent leurs vues réalisées.

24. Raghu laissa passer encore quelques années, par égard pour Aja — lui qui regardait tout du même œil — puis il obtint, par delà les ténèbres, l'esprit impérissable, car il avait médité le yôga.

25. Quand il eut appris que son père avait dépouillé son corps, le Râghava longtemps donna cours à ses larmes ; puis il célébra le rite funèbre en compagnie des ascètes, rite dénué de feu — lui qui avait consacré le feu.

26. S'il célébra les obsèques, ce fut par dévotion à son père ; il savait l'ordonnance des cérémonies dues à un père. Ceux qui quittent le corps par cette voie n'ont nulle envie du riz que leurs fils leur présentent.

27. « Votre père est arrivé au point suprême ; sa condition n'est pas à plaindre », lui dirent ceux qui savent la grande vérité. Alors il apaisa sa douleur et, la corde sur l'arc, il gouverna le monde sans rival.

28. La Terre et Indumatî, son épouse, eurent toutes deux pour mari ce roi à l'héroïsme éminent : la première mit au monde de nombreux trésors, l'autre enfanta un fils valeureux.

29. C'est ce fils dont le lustre égala l'astre aux mille rayons et dont la gloire fut célèbre dans les dix régions du ciel ; il s'appelait Daçaratha, les sages savent qu'il engendra l'ennemi du démon aux dix nuques.

30. Ainsi, les dettes dues aux sages, aux dieux, aux mânes jouisseurs d'offrandes, ce roi s'en était libéré par le Vêda, par le sacrifice, par les enfants ; il fut alors pareil à l'astre brûlant quand ses rayons se dégagent du nimbe.

31. Sa force lui servait à apaiser la crainte des malheureux ; à s'incliner devant les savants, sa vaste connaissance ; la richesse de ce monarque et jusqu'à ses vertus étaient profitables à autrui.

32. Un jour, ce roi, respectueux du peuple, se promenait avec la reine — ce roi, doué d'un fils excellent — dans le jardin de la cité. Ainsi le Maître de Çacî, protecteur des Marut, se promène dans le Nandana.

33. A cette époque, le Maître Suprême avait fixé sa demeure sur le rivage de l'océan méridional, à Gôkarna, et Nârada était parti pour l'accompagner de son luth par la route que prend le soleil au retour du septentrion.

34. Une guirlande, tressée de fleurs inconnues à la terre, était posée au faîte de son instrument ; elle fut enlevée par un coup de vent violent, avide, semblait-il, du parfum des fleurs.

35. Les abeilles qui entouraient le luth du sage volèrent à la suite des corolles : on vit le luth répandre sous l'insulte du vent des larmes polluées de fard.

36. La guirlande immortelle, qui surpassait en luxuriance les plantes printanières, par son miel et par son parfum excellents, prit un refuge sûr entre les pointes des larges seins de l'amante royale.

37. L'épouse aimée du meilleur des hommes regarda l'éphémère compagne de ses beaux seins : égarée, elle ferma les yeux

comme un clair de lune, quand l'astre est ravi par les ténèbres.

38. Son corps délaissé par les sens tomba et fit tomber avec lui le prince : ne voit-on pas, avec la goutte d'huile débordante, la flamme d'une lampe toucher la terre?

39. Les suivantes, de part et d'autre, poussèrent de confuses lamentations ; les oiseaux furent effrayés ; cachés au sein des lotus, ils semblaient compatir et gémir, eux aussi.

40. L'égarement du roi fut dissipé par l'éventail et divers autres expédients ; mais la reine demeura comme elle était : le remède ne produit son effet que lorsqu'il subsiste un restant de vie.

41. Elle était comme un luth qui a besoin d'être accordé, elle avait perdu toute connaissance ; alors, dans son amour extrême, il la souleva, la tenant sur son sein à la place accoutumée.

42. L'époux avec cette femme gisant sur sa poitrine, le teint flétri par la fuite des sens, c'était comme l'astre des nuits, à l'aurore, qui porte sur lui le signe trouble de la gazelle.

43. Il gémit avec des larmes et des sanglots ; sa constance naturelle l'avait quitté ; lorsqu'on le chauffe, le fer lui-même s'attendrit : combien plus le corps des humains !

44. « Si des fleurs, en frôlant le corps, suffisent à soustraire la vie, quel ne sera point, hélas ! l'instrument du destin lorsqu'il voudra frapper?

45. « Peut-être le Dieu qui met à mort les créatures a-t-il voulu qu'un doux objet anéantît un doux être? Ce sont les

averses de neige qui détruisent le lotus, je songe à un pareil exemple.

46. « Si cette guirlande a pu ravir une existence, pourquoi, lorsque je la pose sur mon cœur, n'en suis-je point ruiné? Le poison lui-même peut se changer parfois en ambroisie, l'ambroisie en poison, si le Maître en a décidé.

47. « Je crois plutôt, pour le malheur de mon destin, que le Créateur a mué en foudre cette guirlande : elle n'a point fait tomber l'arbre, elle a consumé la liane qui s'appuyait à son feuillage.

48. « S'il est vrai que tu n'as jamais eu de dédain pour un homme qui pourtant t'a longtemps offensée, crois-tu qu'aujourd'hui où il est innocent il ne mérite point qu'un instant encore tu lui parles?

49. « Je suis un perfide, femme au clair sourire, tu le sais, ma tendresse n'est pas sincère, puisque tu es partie pour l'autre monde sans retour, et d'ici-bas ne m'as point dit adieu.

50. « Ou si ma vie abolie a suivi mon amante, pourquoi sans celle-ci est-elle revenue? C'est qu'elle doit endurer les souffrances extrêmes que mes actes lui ont values !

51. « Les fatigues de la volupté ont assemblé sur ton visage une éclosion de moiteur qui est encore apparente : et toi-même tu n'es plus là ; honnie la fragilité des mortels !

52. « Même en pensée, je n'ai rien fait pour te déplaire, pourquoi me délaisses-tu? Vraiment, époux de la terre, je ne le suis que de nom : c'est en toi que j'ai mon plaisir et les attaches de mon cœur.

53. « Voici que la brise secoue tes boucles où les fleurs s'enroulent, telles des abeilles, ô femme aux larges hanches : elle exhorte mon âme à espérer ton retour.

54. « Veuille, ô chérie, par ton réveil, dissiper mon abattement au plus tôt : c'est par leur éclat que les plantes nocturnes dissipent la ténèbre des cavernes, dans la montagne des neiges.

55. « Ton visage, tes boucles défaites, ta parole arrêtée, tout me tourmente : ainsi, durant la nuit, un lotus solaire au sein de qui s'est tue la rumeur des abeilles.

56. « La nuit retourne auprès de l'astre froid, l'amante auprès de l'oiseau qui va par couple : toutes deux savent ainsi supporter l'intervalle de l'absence ; mais toi, tu es partie pour toujours ; comment mon cœur n'en serait-il pas torturé?

57. « Ton tendre corps, qui souffre déjà de se laisser poser sur un lit de jeunes rameaux, comment supportera-t-il, femme aux larges hanches, d'être dressé sur le bûcher?

58. « Cette ceinture — ô toi qui reposes pour ne plus te réveiller — première compagne de tes secrets, est muette à présent ; ta démarche folâtre a cessé ; elle semble t'avoir par douleur suivie jusque dans la mort.

59. « Cri harmonieux des corneilles, démarche des cygnes, indolente de jeunesse, regards tremblotants des biches, frémissement de la brise qui secoue les lianes ;

60. « C'est à moi que tu as confié ces dons, femme avide du ciel : mais dans le lourd chagrin de ton absence, je ne crois pas qu'ils suffisent à soutenir mon âme.

61. « Voici le manguier et la liane que tu projetas d'apparier ; les rites auspicieux du mariage ne sont pas encore célébrés, il est malséant pour toi de partir.

62. « Et ces fleurs que va mettre au monde l'açôka que tu fécondas, ces fleurs, ornement de ta chevelure, comment pourrais-je faire d'elles une guirlande pour ta tombe?

63. « Vois cet açôka : il songe à tes pieds, avec leur anneau qui tinte — car il a obtenu la faveur si rare de les toucher ; — il verse des larmes de fleurs et te pleure, femme aux beaux membres.

64. « Voici l'écharpe de tes jeux ; des fleurs de bakula imitant ton haleine la sertissaient à demi, comme moi : elle n'est pas achevée, fille à la voix de nymphe ; pourquoi t'es-tu endormie?

65. « Tes amies ont part à ta joie comme à ta peine, ton fils a l'aspect de la lune au premier jour ; ton mari n'aime nulle autre que toi : cruelle est la résolution que tu as prise !

66. « L'amour est à son couchant, la volupté partie, la musique éteinte, la saison sans fêtes : mes parures ne me servent plus de rien, ma couche est toute déserte aujourd'hui.

67. « Femme, conseillère, amie dans la solitude, élève chérie dans les arts d'agréments, la mort qui ne connaît pas la pitié, que ne m'a-t-elle point enlevé, dis, en t'enlevant à moi?

68. « Femme aux yeux enivrants, tu as bu le doux vin de ma bouche où tu le cueillis : comment pourrais-tu maintenant, toute souillée de larmes, boire la libation d'eau qu'on t'offrira dans l'autre monde?

69. « J'ai beau être dans l'abondance, que vaut sans toi le bonheur d'Aja? Nulle convoitise ne m'attire, toutes mes jouissances reposaient en toi. »

70. Ainsi se lamenta le souverain du Kôçala sur son amante ; telles furent ses plaintives paroles ; il força les arbres mêmes à verser des larmes sous forme de la sève qui dégouttait de leurs branches.

71. Les parents eurent peine à écarter de son sein la jeune femme ; il la livra, toute parée d'ornements funèbres, au feu nourri d'aloès noir.

72. « Ainsi, il est mort de chagrin après sa femme, et pourtant il était roi » : c'est dans la crainte d'un tel reproche qu'il ne donna point son corps aux flammes avec la reine, et non, certes, par amour de la vie.

73. Au bout de dix jours, les cérémonies en l'honneur de la reine splendide — dont il ne restait plus que les vertus — furent achevées avec pompe par le savant monarque dans les jardins de la ville.

74. Sans elle il rentra dans la ville, semblable à la lune au terme de la nuit ; il regardait sa douleur débordante dans les larmes mêmes que les femmes de la cité laissèrent couler sur leur visage.

75. A ce moment, le précepteur d'Aja, inaugurant un sacrifice à Sôma, se tenait dans l'ermitage ; il reconnut par l'extase que le malheur paralysait le roi et envoya son disciple l'exhorter.

76. « L'ascète n'a pas achevé le rite ; voilà pourquoi, bien

que sachant la cause de ton tourment, il ne s'est pas présenté vers toi en personne pour te restituer l'état d'où tu déchois.

77. « C'est à moi, roi vertueux, qu'il a confié sa parole en un bref message. Écoute-la — on sait l'excellence de ton courage — et veuille la tenir en ton cœur.

78. « Dans les trois pas de l'Être incréé, le sage voit cette triade, passé, présent, avenir, avec l'œil de la connaissance que rien ne saurait entraver.

79. « Un jour, Trnabindu, qui pratiquait une ascèse rigoureuse, provoqua la crainte de Hari : ce dernier lui envoya, pour briser sa méditation, Harinî, la vierge céleste.

80. « Furieux de l'obstacle mis à ses austérités, le sage maudit cette femme qui déployait à ses regards les grâces de sa séduction : « Tu seras une mortelle! » lui dit-il, et son courroux était une vague qui détruisait la falaise de la paix.

81. « O bienheureux, dit-elle, je suis sujette d'un autre ; « pardonne-moi cet acte qui t'a offensé. » La voyant inclinée, il assigna pour terme à sa vie mortelle le jour où elle verrait des fleurs célestes.

82. « C'est elle qui naquit, après un long temps, dans la race des Krathakaiçika, et qui devint ton épouse : elle vient d'obtenir, enfin, du haut du ciel — car elle est sujette à la mort — ce qui devait mettre un terme à l'imprécation.

83. « Cesse donc de songer à sa fin : la mort veille sur les êtres dès leur naissance. Protège cette terre, porteuse de richesses : les rois sont les époux de la Terre.

84. « Dans la puissance, tu as su éviter le reproche de la

vanité, tu as fait éclater ta science en restant maître de toi ; maintenant que la fièvre est survenue en ton âme, déploie à nouveau ces vertus en recouvrant ta virilité.

85. « Comment pourras-tu, en pleurant, la faire revenir? Tu ne saurais la ravoir même si tu mourais à sa suite. Ceux qui d'entre les mortels ont en partage l'autre monde suivent selon leurs actes des voies diverses.

86. « Affranchis donc ton âme du tourment, honore ta parente d'offrandes de grains ; les larmes des siens, sans trêve répandues, consument le mort, affirme-t-on.

87. « Mourir est la loi des humains, la vie n'est qu'une déviation de la nature, disent les sages. Qu'une créature demeure un seul instant vivante, c'est là déjà une faveur.

88. « L'insensé s'imagine que la perte d'un être aimé, c'est une flèche fichée en son cœur ; l'esprit ferme la regarde, au contraire, comme une flèche extraite, comme le seuil de la béatitude.

89. « Notre corps, notre âme, nous savons qu'ils s'unissent et se séparent ; dis-moi, en quoi est-ce une calamité, pour un sage, d'être séparé des objets des sens?

90. « Garde-toi, comme un homme du commun, de tomber sous l'empire de la douleur : n'as-tu pas mieux que quiconque empire sur toi-même? Entre l'arbre et la montagne, quelle sera la différence, si le vent les ébranle l'un et l'autre? »

91. « Qu'il en soit ainsi ! » dit le roi, recevant la parole du précepteur magnanime ; et il laissa partir l'ermite. Mais cette parole ne put avoir accès en son cœur tourmenté par le chagrin : il sembla qu'elle retournait auprès du maître.

92. Il passa huit ans tant bien que mal — car ce monarque sans fausseté ni rudesse avait un fils encore enfant. Il contemplait les images fort ressemblantes qu'il avait de la bien-aimée, et dans ses rêves il jouissait de contacts éphémères.

93. Le dard du chagrin brisa son corps avec violence, comme une pousse de figuier brise la terrasse d'un palais. Le mal qui causa sa mort — les médecins ne purent le guérir — il le considérait comme un bienfait, tant il avait hâte de suivre son amante.

94. Quand le jeune prince fut instruit selon son rang et en âge de porter l'armure, il le chargea du soin de protéger les sujets selon les rites ; puis, aspirant à quitter le triste habitacle d'un corps affecté par la maladie, il décida de se laisser mourir de faim.

95. Il est un lieu consacré où confluent les eaux de la Jâhnavî et de la Sarayû : c'est là qu'il délaissa sa dépouille mortelle et fut nombré sur la liste des dieux ; réuni à sa chère épouse dont la grâce éclipsait celle de son ancienne forme, il savoura de nouveau la volupté, dans des pavillons de plaisance, au fond du Nandana.

CHANT IX

La chasse de Daçaratha

1. Dès la mort de son père, Daçaratha soumit les Kôçala du Nord, après avoir vaincu ses propres sens par la méditation ; puis il les gouverna, car il était habile au char et le modèle des ascètes et des guerriers.

2. Tandis qu'il surveillait ainsi, selon les rites, le cercle des provinces, domaine de sa race, et la ville qui en faisait partie, il accrut encore sa vertu, ce prince à la vigueur de Kumâra, le Briseur de montagnes.

3. Il est deux êtres, disent les sages, qui répandent leurs dons à temps sur les justes et les payent de leurs fatigues, c'est le Destructeur de Bala et le Maître des biens, issu de la lignée du porte-sceptre Manu.

4. Dans ce pays, la maladie n'eut point accès, encore moins l'oppression qu'un ennemi exerce ; tant que régna le fils d'Aja, la terre abonda en fruits ; car il aimait la paix et son éclat était celui d'un immortel.

5. La splendeur de la terre avait fleuri avec Raghu, vainqueur des dix quartiers, avec Aja, son successeur ; à présent que lui échut ce nouveau maître, elle brilla d'un égal éclat : car il était leur égal en valeur.

6. Ce monarque des hommes égala par son équité, par la

pluie de ses largesses, par ses châtiments des méchants, Yama, le maître des Punyajana, Varuna, tandis que, par sa splendeur, il égalait l'astre que précède l'aurore.

7. Ni les plaisirs de la chasse, ni les dés, ni le vin qu'adorne le reflet de la lune, ni sa femme tant aimée dans sa neuve jeunesse ne le divertirent de ce but : lutter pour les hautes destinées.

8. Devant le Vâsava, plus puissant que lui cependant, jamais une parole basse ne lui échappa ; nul mensonge, même dans les propos badins ; nul langage trompeur, même avec des ennemis : car sa voix ignorait la rancune.

9. C'est de ce descendant de Raghu que les rois de la terre apprirent leur éveil ou leur déclin : de cœur tendre pour ceux qui n'enfreignaient pas ses ordres, il avait un cœur d'acier pour ceux qui se révoltaient.

10. Avec un seul char, il conquit la terre, moyeu de l'Océan, fixant la corde à son arc, et il fit proclamer sa conquête par une armée d'éléphants et de chevaux à la vitesse perçante.

11. Et quand, à l'aide d'un char unique, bardé de fer, il eut conquis le globe, l'arc en main, il eut pour tambours de sa victoire les océans, qui grondent comme des nuages ; sa richesse fut pareille à celle de Kubêra.

12. C'est par la foudre aux cent pointes que le Briseur de cités émousse la force des ailes des montagnes ; lui, c'est par une pluie de flèches issues de son arc retentissant qu'il émoussa celle des ennemis, ce prince au visage de lotus frais éclos.

13. Le fard de ses orteils faisait resplendir les diadèmes quand les monarques, par centaines, venaient toucher ses

pieds des rayons de leurs joyaux — ainsi les dieux touchant Indra aux cent sacrifices ; — son énergie était infrangible.

14. Il revint ensuite des côtes du Grand Océan : il avait vu les ministres faire joindre les mains aux enfants sur son passage, il avait eu pitié de leurs mères échevelées, épouses de ses ennemis ; enfin, il atteignit sa ville, rivale d'Alakâ.

15. Il était donc parvenu au centre du cercle des rois, auprès de la sienne nulle ombrelle blanche ne se dressait : pourtant il se disait : « peut-être est-il un empire que je n'ai pas vaincu? » et tenait son activité en éveil, — éclatant comme le feu et la lune.

16. Lors des sacrifices, il déposait la couronne, et lui qui avait à la force du bras amassé tous les biens du monde, il érigeait des piliers d'or — car son âme était libre de ténèbres — les rives de la Tamasâ et de la Sarayû en étaient toutes parées.

17. Il portait une peau de daim et un bâton, une ceinture d'herbes kuça, gardait le silence, tenait en mains une corne de gazelle : et tandis que son corps s'initiait ainsi au sacrifice, le Maître le faisait resplendir d'une incomparable splendeur.

18. Purifié par les ablutions finales, maîtrisant ses sens, ce roi, qui était digne de marcher dans l'assemblée des dieux, ne pliait sa haute tête que devant le Dieu qui déverse les pluies et guerroie avec Namuci.

19. Si l'on excepte ce roi issu de la race des Kakutstha et l'Être incréé, quel autre prince eût été digne d'être courtisé par la Déesse parée de lotus, la toute-fidèle : ne sont-ils pas l'un et l'autre généreux envers ceux qui supplient?

20. On dit qu'au front de la bataille, ce grand héros sur son char devint l'allié du Libéral et qu'il força les femmes des dieux à chanter la valeur sublime de ses bras lorsqu'il eut dissipé leur frayeur par ses flèches.

21. Plus d'une fois, en son impétuosité, cet incomparable guerrier, monté sur son char, entraîna le Dieu aux chevaux bais, l'arc en main, et quand, du champ de bataille, s'avançait vers l'astre du jour la poussière, c'est lui qui la refoulait avec le sang des ennemis des dieux.

22. C'est lui qu'eurent pour mari des femmes pour qui leurs maris sont des dieux — ainsi les rivières des monts chevelus ont pour mari l'Océan — les filles des maîtres du Magadha, du Kôçala, du Kêkaya; au cœur de ses ennemis, il avait planté sa flèche.

23. Avec ces trois femmes aimées, on l'eût pris pour le Dieu aux chevaux bais qui serait descendu sur terre avec ses trois pouvoirs, afin de gouverner les vivants ; tel était ce roi, habile à détruire ses ennemis.

24. Mais voici qu'avec des fleurs nouvelles, rendant hommage à cet universel souverain — ne portait-il pas le même joug que Yama, Kubêra, Varuna, Indra? — le Printemps s'avançait vers ce prince à l'héroïsme vénéré.

25. On vit alors, en son désir de gagner le quartier du ciel que présidait Kubêra, le soleil ordonner au cocher de son char de faire tourner bride aux chevaux ; puis l'astre éclaircit les aurores en repoussant le frimas et quitta le mont Malaya.

26. D'abord naissent les fleurs, puis les nouveaux bourgeons, enfin le bourdonnement des abeilles et le cri des cou-

cous : c'est dans cet ordre que le printemps se manifesta, lorsqu'il descendit vers cette terre aux épaisses forêts.

27. Au terme de l'hiver, la grâce du printemps avait disposé sur le kimçuka tout un amas de bourgeons : ces bourgeons étaient pareils aux marques d'ongles qui parent le corps de l'amant quand l'ivresse des jeunes femmes a chassé leur pudeur.

28. Les lèvres des femmes, toutes lourdes de morsures, ne peuvent souffrir le froid, qui, sur les hanches, ne laisse pas place aux ceintures : le soleil, sans réussir encore à dissiper tout à fait le froid, l'adoucissait cependant.

29. La liane du manguier semblait exécuter avec zèle les gestes de la scène — la brise du malaya agitait ses rameaux — : enivrant ainsi l'âme de ceux-là même qui avaient vaincu la colère et l'amour.

30. Comme on voit vers la splendeur d'un roi — cette splendeur qu'ont créée les mérites de sa politique et qu'il emploie à aider les justes — accourir les suppliants, de même, vers le parterre de lotus que le printemps fait épanouir sur le lac, accouraient les abeilles et les oiseaux aquatiques.

31. La nouvelle fleur printanière de l'arbre açôka devint un foyer d'amour, et jusqu'à ces jeunes pousses de feuillage que pour l'ivresse des galants les femmes aimées fixent à leur oreille.

32. Les amaranthes ressemblaient à quelque ornement nouveau de feuilles que le printemps aurait dessiné sur le corps de la déesse des parcs : donnant en abondance leur miel aux abeilles, elles étaient cause de leur bourdonnement.

33. Les femmes aux belles bouches laissaient de leurs bouches mêmes couler un jus qui faisait croître les fleurs, leurs égales en mérites, et ces fleurs alors emplissaient le bakula de longues files d'abeilles, convoiteuses de miel.

34. Tout d'abord, les corneilles émettaient de petits cris, semblables aux rares paroles que prononcent les belles épouses ; on les entendait parmi les doux parfums et les fleurs des arbres alignés.

35. On percevait des chants délicieux : le bourdonnement des abeilles ; des dents brillaient avec grâce : c'étaient les fleurs ; des mains faisaient la pantomime : les rameaux agités par la brise. Tel était l'aspect des lianes au fond des parcs.

36. Le vin qui s'entend à créer des frissons amoureux, le vin au parfum plus puissant que la fibre du bakula, les femmes le savouraient, cet ami de l'Amour, qui se garde de rompre la tendresse qu'elles portent à leurs époux.

37. On voyait resplendir — comme des femmes dont le visage s'embellit d'un sourire, dont la ceinture résonne, devenant lâche — les longs étangs dans les domaines, avec leurs lotus ouverts, leurs oiseaux épris d'eau aux chants enivrés.

38. Voici qu'elle devenait toute mince, entamée déjà par le printemps, le teint pâlissant à l'éveil de l'astre froid — pareille à une amante qu'on a frustrée de la joie du commerce désiré — cette femme, la Nuit.

39. Cependant les frimas s'écartaient, l'éclat de la lune devenait limpide ; l'astre froid laissait ses rayons aiguiser l'arc fleuri du dieu de l'Amour, celui dont l'emblème puissant est un monstre marin.

40. Éclatante comme le feu nourri d'oblations, parure d'or de la déesse des forêts, c'est une fleur aux tendres pétales, aux tendres tiges, que les jeunes femmes mettaient dans leur chevelure.

41. Et cet arbre — les abeilles charmantes comme des traînées de fard semblaient le tacheter en descendant vers les bouquets de fleurs — ce tilaka, n'embellissait-il pas le paysage sylvestre comme la mouche embellit une coquette?

42. Et cette liane : le parfum du miel est son époux ; les bourgeons qu'elle déploie, ses lèvres : c'est le jasmin nouveau ; ses fleurs faisaient épanouir sa beauté souriante, elle enivrait le cœur, amante gracieuse des arbres.

43. Les robes d'un rouge plus vif que l'aurore, les pousses d'orge, qui ont choisi les oreilles pour séjour, les cris des coucous : toutes ces forces de l'Amour qui contraignent les galants à n'avoir plus d'autre pensée que les femmes !

44. Avec ses branches épanouies sous l'éclat du pollen, avec les essaims d'abeilles mariés à sa floraison, le tilaka égalait en grâce ce réseau de perles dont se parent les chevelures.

45. Toile du drapeau de l'Amour, ce dieu qui porte l'arc, poudre de riz sur le visage de la déesse du printemps, le pollen des étamines, soulevé par les brises du parc, était poursuivi par les essaims d'abeilles.

46. Les jeunes femmes savouraient les fêtes printanières : adroites pourtant au jeu nouveau de l'escarpolette, elles étaient si avides de baiser le cou de l'amant qu'au lieu de tenir la corde où le siège se suspend, elles laissaient la liane de leurs bras se relâcher.

47. « Abandonnez votre colère, cessez vos querelles ; une fois parti, l'âge charmant ne revient plus » : telles étaient les pensées de l'Amour que les coucous leur portaient en message : alors les femmes reprenaient leurs jeux.

48. Lorsqu'il eut joui à son gré des fêtes du printemps et de la compagnie des coquettes, le roi voulut goûter les plaisirs de la chasse, le roi semblable au destructeur du printemps, à l'Amour qui tourmente l'esprit.

49. La chasse vous rend habile à abattre les cibles mouvantes, elle enseigne les signes de la crainte et ceux de la colère, elle donne au corps d'éminentes qualités en le forçant à vaincre la fatigue. C'est pourquoi, autorisé par ses ministres, il partit.

50. Pour aller dans ce bois giboyeux il endossa le costume qui convenait, il attacha un arc à son large cou, et par les poussières que soulevaient les sabots de ses chevaux il fit du firmament comme un voile.

51. Une guirlande sauvage nouait ses cheveux, l'armure sur son corps avait la couleur des feuilles d'arbres ; avec ses boucles d'oreilles que mouvait le galop de ses coursiers, il jetait un vif éclat sur ces terres où circulent les daims.

52. Dans les sveltes lianes pénétraient les divinités du bois, transférant aux abeilles le soin de leur regard : elles virent ainsi sur la route ce roi aux beaux yeux, dont la sagesse rend heureux le Kôçala.

53. Des gens munis de rets et de meutes de chiens occupaient déjà la forêt quand le roi y entra ; l'incendie, les voleurs l'avaient désertée ; le sol y était ferme pour les chevaux ;

elle était pleine d'étangs, sillonnée d'antilopes, d'oiseaux, de gayals.

54. Comme on voit le mois des pluies prendre en mains l'arc des dieux et sa corde — l'éclair fauve comme l'or ; ainsi, tendant sa corde sans crainte, le meilleur d'entre les hommes prit en mains son arc, cet arc dont le cri strident exaspère les lions.

55. Un troupeau de gazelles apparut alors devant lui — des faons voulaient téter à leurs mamelles et gênaient sans cesse leur marche ; leurs bouches étaient pleines d'herbe kuça, une antilope noire marchait fièrement à leur tête.

56. Le roi les poursuivit, monté sur un cheval rapide ; hors du carquois, il tira une flèche ; le troupeau, rompant alors ses rangs, bleuit la forêt avec les regards bouleversés qu'il lançait, tout humides de larmes, tels des parterres de lotus dont le vent a dispersé les pétales.

57. Il visait l'antilope : mais ce roi, l'égal de Hari pour la vigueur, vit alors la femelle interposer son corps, et, bien qu'il eût déjà tiré la flèche jusqu'à son oreille, l'archer, lui-même amoureux, laissa la pitié mollir son cœur et repoussa le trait dans le carquois.

58. Il voulut encore décharger ses flèches sur d'autres gazelles ; son poing se contractait à l'oreille, mais bientôt se détendait, si ferme qu'il fût ; c'est que les regards de ces bêtes, en leur tremblante frayeur, lui rappelaient les mouvements égarés des yeux de ses jeunes amantes.

59. Du fond de l'étang à la froide bourbe avait surgi un troupeau de sangliers : il suivit leur piste — des débris d'herbes la jonchaient par poignées, on la décelait clairement aux longues successions d'empreintes humides.

60. Courbant légèrement le haut de son corps sur le cheval, il transperça les sangliers ; ceux-ci, hérissant leurs soies, cherchaient à le frapper à leur tour et ne sentaient point que soudain ses flèches les avaient cloués aux arbres mêmes où s'appuyaient leurs croupes.

61. Un bison furieux s'apprêtait à foncer sur lui : il tira une flèche et le visa dans la cavité de l'œil ; la flèche perçant son corps, sans que l'empennure se souillât de sang, fit tomber l'animal avant de retomber elle-même.

62. Souvent il allégeait les têtes des rhinocéros en les dépouillant de leurs cornes à l'aide de ses flèches acérées ; comme il avait pour tâche de sévir contre l'orgueil, il ne supportait point que la corne de ses ennemis se dressât en l'air ; il ne leur laissait que la vie.

63. Des tigres vers ce roi impavide s'élançaient des cavernes, tels des rameaux d'asana fleurissant, que le vent aurait brisés : il faisait d'eux, en un clin d'œil — tant il avait depuis longtemps exercé l'adresse de sa main — des carquois vivants, en garnissant de flèches les orifices de leurs gueules.

64. Désireux de tuer les lions qui sont cachés dans les fourrés, il les terrifiait avec le son de sa corde, terrible comme l'ouragan ; leur titre de rois des bêtes incitait en lui on ne sait quelle jalousie, ce titre que leur vaut leur vigueur.

65. Lorsqu'il eut tué ces animaux qui portent à la race des éléphants une si violente hostilité et dont les griffes crochues ont la pointe ornée de perles, il considéra que ses flèches l'avaient rendu quitte envers les éléphants, ses alliés dans la bataille.

66. Autour des yaks, il aiguillonnait ses chevaux et répan-

dait parfois sur eux une pluie de flèches, tirant l'arc jusqu'à son oreille : alors, tels des monarques, il les dépouillait de leurs aigrettes blanches, et son âme était apaisée.

67. Lorsqu'il voyait un paon sautiller auprès de son cheval, il ne le prenait point pour cible de ses flèches — cet oiseau à la queue resplendissante. Car aussitôt sa pensée allait vers l'amante : sa chevelure en nattes, parsemée de guirlandes aux vives nuances dont le nœud s'était défait dans les jeux amoureux.

68. La rudesse du sport avait provoqué sur son visage une moiteur qui se fixait en gouttelettes ; la brise les humait, toute chargée de rosée froide, la brise des bois qui disjoint les bourgeons repliés.

69. C'est ainsi qu'oubliant tout autre soin, le roi avait déchargé le joug de l'empire sur ses ministres ; sa passion s'avivait par la constance de son assiduité, la chasse le captivait comme une adroite amante.

70. Sur un lit de tendres fleurs et de bourgeons, parmi le rayonnement des grandes plantes lumineuses, parfois le souverain passait la nuit, sans avoir autour de lui de serviteurs.

71. A l'aurore, un troupeau d'éléphants battant l'oreille — le son était pareil à celui de tambours aigus — venait chasser de lui l'assoupissement ; il s'amusait alors à écouter le gazouillis des oiseaux : c'étaient comme les paroles auspicieuses des bardes.

72. Un jour, comme il suivait la piste d'un daim dans la forêt, sans que les assistants l'eussent remarqué, il parvint à la Tamasâ, rivière qu'habitent les ascètes ; son cheval écumait de fatigue.

73. Un bruit de cruche qu'on emplit, un son perçant, élevé, se fit entendre des eaux de cette rivière : le roi pensa : « c'est un éléphant qui barrit », et il déchargea une flèche qui vola en sifflant.

74. Certes, un monarque ne devait pas faire ce que Panktiratha avait fait là, au mépris de toute loi : mais des gens même savants mettent le pied dans la fausse voie, quand la passion les aveugle.

75. Il entendit un cri : « Ah! mon père! » Alarmé, il chercha de qui venait ce cri jailli du fond des roseaux ; il vit alors un fils d'ascète, percé d'une flèche ; une jarre était près de lui : et le roi aussi sentit en son cœur la flèche du tourment le pénétrer.

76. Descendant de cheval, ce roi à l'illustre famille l'interrogea sur sa famille ; et l'enfant, le corps affaissé sur la cruche : « Je suis fils d'un ascète qui n'est point un brâhmane », déclara-t-il d'une voix qui balbutiait.

77. Sur ses instances, le maître de la terre, sans extraire la flèche, le transporta chez ses parents qui avaient perdu la vue ; et, soutenant leur fils unique, réduit à ce triste état, il raconta l'accident dont sans le vouloir il était cause.

78. Les deux époux gémirent longuement et demandèrent au meurtrier de leur fils d'extraire la flèche de sa poitrine ; l'enfant rendit l'âme ; le vieillard, alors, maudit le souverain en rassemblant dans ses mains les larmes de ses yeux ;

79. Et « vous aussi, vous mourrez du chagrin que votre fils vous causera dans votre vieil âge, comme j'en meurs moi-même », dit-il, déchargeant sur lui un poison, comme un ser-

pent qu'on a d'abord foulé au pied ; le maître du Kôçala, qui avait le premier fait l'offense, répartit :

80. « Je n'ai pas encore connu le charme d'un fils au visage de lotus ; ainsi cette malédiction même contient pour moi une faveur. C'est en brûlant le sol que le feu, enflammé par le bois, permet au champ de produire les plantes qu'on y a semées.

81. « Que dois-je faire pour toi, cruel que je suis, moi qui mérite la mort de tes mains? » dit le maître des richesses ; l'ascète lui demanda des bûches enflammées : il voulait avec sa femme suivre son fils expiré.

82. Le roi, sitôt l'ordre exécuté, retrouva son escorte et s'en revint, car la paix de son âme était abolie par le péché chargé de l'imprécation ; ainsi la cause de sa perte entra dans son cœur, comme le feu Aurva entre dans l'Océan.

CHANT X

L'avatar de Rama

1. Il fut le maître de la terre — éclatant comme le maître de Pâka — durant une myriade d'automnes, ou peu s'en faut — et par myriades étaient ses richesses.

2. Cependant, il n'obtenait point l'instrument qui libère de la dette ancestrale, la lumière qu'on appelle un fils, celle qui dissipe sur-le-champ les ténèbres de l'angoisse.

3. Le monarque attendit ainsi longtemps — il fallait qu'une cause fît surgir sa postérité : — avant d'être baratté, l'Océan ne révélait point les joyaux qu'il produit à présent.

4. Alors, Rshyaçrnga et d'autres entreprirent pour ce roi, tant désireux de descendance, le sacrifice destiné à l'obtention d'un fils ; — ils maîtrisent leur âme, ces justes officiants.

5. Sur ces entrefaites, les dieux que le Paulastya harcelait prirent refuge auprès de Hari : ainsi, auprès d'un arbre ombreux, les voyageurs accablés par le soleil ardent.

6. Ils n'eurent pas plus tôt atteint l'Océan que l'Être primordial s'éveilla : or, l'absence de délai est dans une entreprise le signe d'un succès à venir.

7. Les habitants du ciel le virent : il était assis sur un siège fait des replis d'un reptile ; sur l'orbe de son cou flamboyaient des diamants dont tout son corps était illuminé.

8. Sur le sein de Lakshmî, assise sur un lotus — un voile de lin cachait sa ceinture — il avait posé ses pieds que la déesse couvrait avec les rameaux de ses mains.

9. Son œil était un lotus épanoui ; son vêtement, pareil au jeune soleil : on eût dit une de ces journées d'automne, dont on aime tant voir l'annonce.

10. Le joyau qui de son lustre baigne l'emblème du Çrîvatsa, le miroir des grâces de Lakshmî, l'essence des eaux, le Kaustubha — tel est son nom — reposait sur sa forte poitrine.

11. Avec ses bras en forme de branches, parés des ornements célestes, on eût dit, apparu au milieu des eaux, un second Arbre divin.

12. Sur les joues des démones, ce furent ses armes qui effacèrent la rougeur de l'ivresse, ses armes douées de conscience qui proclamèrent le bruit de sa victoire.

13. C'est à son service qu'entra Garuda après qu'il eut cessé de lutter contre Çêsha — les blessures de la foudre marquaient son corps ; il se tenait les mains jointes, avec humilité.

14. Au terme du sommeil de la contemplation, c'est lui qui, de regards limpides et purifiants, honora Bhrgu et les autres sages : car ils étaient venus lui demander s'il avait heureusement dormi.

15. Alors les dieux s'inclinèrent devant ce Destructeur des ennemis des dieux ; ils le louèrent — car il est digne de louange, il dépasse le champ de la parole et de la pensée.

16. « Hommage à toi qui, d'abord, créas l'Univers, qui maintiens ensuite l'Univers, qui, enfin, détruis l'Univers ; tu existes sous une triple forme.

17. « L'eau du ciel n'a qu'une saveur, c'est d'après les lieux qu'elle acquiert des saveurs diverses ; toi de même, selon les vertus des choses, tu acquiers des états divers, et pourtant tu es immuable.

18. « Incommensurable, tu as mesuré les mondes ; exempt de désirs, tu charries les désirs ; invaincu, tu es le victorieux ; parfaitement invisible, tu es la cause du monde visible.

19. « Au cœur de chacun, sans être proche ; exempt d'amour, et pourtant ascète ; compatissant, sans être touché par le mal ; antique, sans être vieux ; tel te connaissent les sages.

20. « Omniscient, et pourtant inconnu ; matrice de tout, et toi-même incréé ; maître de tout, sans avoir de souverain ; un et omniforme.

21. « On te chante par les sept hymnes, tu demeures dans l'eau des sept océans, tu as le feu aux sept flammes pour ta bouche — voilà ce qu'on dit de toi — tu es le seul support des sept mondes.

22. « De toi émane la connaissance, fruit des quatre séries ; l'arrangement des temps en quatre cycles, le monde en quatre castes, tout émane de toi, dieu aux quatre bouches.

23. « D'une âme que les saintes pratiques détournent du monde, ô refuge lumineux de leurs cœurs, les ascètes te cherchent pour se libérer.

24. « Inné, tu prends naissance ; immobile, tu frappes les ennemis ; endormi, tu veilles ; qui connaît ta véritable essence ?

25. « Jouir des sons, des autres perceptions des sens, et pratiquer en même temps un impraticable ascétisme, toi seul tu

le peux, comme aussi protéger le peuple et vivre à la fois dans le détachement.

26. « Nombreuses sont les avenues vers les divers chemins de la félicité ; mais toutes convergent en toi comme les flots de la Jâhnavî en l'Océan.

27. « Ceux qui ont en toi intégré leurs pensers, qui t'ont commis leurs actes, qui ont dépouillé leurs passions, tu es leur recours pour ne plus renaître.

28. « Perceptible pourtant, ta grandeur est indéterminable, ta grandeur faite de terre et d'autres éléments ; c'est par la parole sacrée, c'est par l'intuition qu'on t'acquiert : quel langage tenir sur toi?

29. « S'il est vrai qu'un simple souvenir suffise pour que tu purifies un homme, qu'on juge par là de l'effet qu'ont chez toi les autres fonctions !

30. « Les trésors de l'Océan, les splendeurs du soleil excèdent toute louange ; non moins ta démarche impénétrable.

31. « On ne sait rien où tu n'aies accédé, où tu ne doives accéder encore ; c'est l'effet d'une grâce de toi au monde si tu es né, si tu agis.

32. « Si, célébrant ainsi ta grandeur, notre voix s'arrête court, la fatigue, l'impuissance en sont cause, non la limitation de tes vertus. »

33. En ces termes, les dieux cherchèrent la faveur du Dieu qui dépasse les sens : c'était là l'exposé de choses véritables, non un éloge de l'Être suprême.

34. En s'informant de leur santé, ne leur avait-il pas témoi-

gné son amitié? Les dieux lui dirent donc quelle crainte avait suscitée en eux l'océan des démons qui débordait avant le terme de la dissolution.

35. Alors — auprès de la côte, les grottes des montagnes en retentirent — le Bienheureux parla — sa voix dominait la rumeur de la mer.

36. La parole de ce chantre antique — les divers organes de la voix la constituaient — était parfaitement agencée et touchait droit au but.

37. Sous l'éclat de ses dents, en sortant de la bouche du Maître, elle brillait comme le Gange qui, s'échappant des pieds du dieu, roule vers le zénith.

38. « Je sais que le démon a foulé aux pieds votre autorité, votre puissance : ainsi, chez les mortels, les ténèbres refoulent la première et la seconde vertu.

39. « Je sais qu'il tourmente les trois mondes comme un péché commis sans intention tourmente le cœur du juste.

40. « Dans cette tâche, comme notre fonction à tous deux est la même, le dieu armé de la foudre ne m'a point sollicité. Le vent n'assume-t-il pas de lui-même le rôle de cocher d'Agni?

41. « Le tranchant de l'épée d'Indra épargna la dixième tête du démon ; c'est qu'elle était réservée à mon disque comme ma quote-part.

42. « Si j'ai supporté l'arrogance de cet ennemi pervers, c'est parce qu'il avait reçu une faveur du Créateur ; ainsi le santal supporte la gêne d'un serpent.

43. « Le Créateur, en effet, aimait l'ascétisme de ce démon ;

or, celui-ci lui demanda de ne pas périr de la main d'une créature divine — des mortels il n'avait nul souci.

44. « C'est moi donc qui deviendrai le fils de Daçaratha ; au champ de bataille, j'offrirai en juste tribut, tranchées par mes flèches acérées, l'amas de ses têtes de lotus.

45. « Ainsi vous recevrez à nouveau, sans tarder, la part que les sacrifiants vous réservent selon le rite ; ces magiciens, rôdeurs de nuit, ne la goûteront point.

46. « Qu'ils cessent donc de trembler sur leurs chars, les dieux saints en voyant Pushpaka dans le parcours des vents, ces dieux si soucieux de se dissimuler dans les nuages.

47. « Vous délivrerez les captives du ciel ; les tresses de leur chevelure n'ont pas été souillées : car l'imprécation les préserva d'être violemment saisies par le Paulastya. »

48. Ainsi, sur les dieux desséchés par la succion de Râvana, il déversa sa parole, comme un nuage déverse l'eau sur les moissons : puis il disparut.

49. Indra en tête, les dieux suivirent Vishnu zélé à leur office ; ils le suivirent de leurs parcelles comme de leurs fleurs les arbres suivent le vent.

50. Alors, au terme du sacrifice que, pour son propre vœu, faisait le maître des clans, un homme surgit du feu pour l'émerveillement des officiants.

51. Il tenait dans ses bras un vase d'or contenant le riz ; comme l'Être primordial y était intégré, l'offrande, même pour lui, était pesante à porter.

52. Le roi reçut l'aliment que lui présentait la créature de

Prajâpati : ainsi Indra reçut l'essence des eaux que pour lui découvrait l'Océan.

53. Cela n'attestait-il pas les inaccessibles vertus de ce roi? Il souhaitait de naître en lui, ce dieu, auteur des trois mondes!

54. Il répartit le principe lumineux de Vishnu appelé « caru » entre ses deux femmes : ainsi le maître du jour, entre le ciel et la terre, répartit la chaleur matinale.

55. Il honora de ce principe la Kausalyâ et la fille de la race des Kêkaya, qu'il chérissait ; le maître voulut aussi que l'une et l'autre fissent hommage d'une part à Sumitrâ.

56. Instruites de son intention, les femmes de ce roi, instruit de tant de choses, gratifièrent chacune Sumitrâ d'une demi-portion de ce riz.

57. Sumitrâ, aussi, était attachée à ses deux compagnes, comme une abeille aux deux lignes de mada qui suintent des joues de l'éléphant.

58. Alors un germe prit naissance en elles pour le bien du peuple, un germe issu de la divine parcelle ; ainsi des rayons solaires naît l'embryon aqueux qu'on appelle amrta.

59. Elles avaient conçu ensemble ; ensemble leur éclat pâlit ; elles furent semblables à des blés en croissance au sein desquels le fruit se forme.

60. Elles se virent en rêve gardées toutes par des nains — conques, épées, massues, arcs, disques équipaient leurs corps — ;

61. Et Garuda, déployant le réseau splendide de ses ailes

d'or les portait dans le firmament, et, dans son impétuosité, il entraînait les nuages ;

62. Et Lakshmî, le Kaustubha pendu entre ses seins — joyau à elle confié — se tenait à leur service, un éventail de lotus à la main ;

63. Et les sept sages brâhmaniques, après s'être aspergés dans le fleuve aux trois bras, chantaient la prière suprême en leur rendant hommage ;

64. Tels furent leurs songes : le roi les apprit et, plein de joie, se crut au pinacle parce qu'il était le père du Père du monde.

65. L'Être omniprésent divisa son moi en formes multiples, bien qu'il fût unique ; il habita les seins de ces femmes, comme le reflet de la lune habite les eaux sereines.

66. L'épouse principale du roi, quand vint le temps de la délivrance, obtint dans sa vertu un fils qui chasse les ténèbres, pareil à la lumière qu'obtiennent les plantes, la nuit.

67. « Râma », tel fut le nom que lui attribua son père, incité par la grâce de ses formes, un nom évidemment béni pour l'univers.

68. Flambeau de la race des Raghu, son éclat incomparable dans la chambre de veille semblait effacer les lumières.

69. Avec Râma couché sur son lit, la mère, le ventre affaissé, ressemblait au Gange, avec l'offrande de lotus sur ses sables, quand l'automne l'amincit.

70. De la Kaikêyî naquit un fils nommé Bharata, au noble caractère, ornement de sa mère, comme la modestie l'est de la richesse.

71. Enfin, Sumitrâ mit au monde deux fils, Lakshmana et Çatrughna : ainsi, lorsqu'on l'acquiert comme il sied, la Science met au monde l'Intelligence et la Sagesse.

72. L'univers tout entier fut exempt de mal, les vertus se déployèrent ; on eût dit que le ciel était descendu sur la terre à la suite de l'Être suprême.

73. Au lever de cette quadruple incarnation, les quartiers du ciel, dont les Maîtres tremblaient sous le Paulastya, se mirent à respirer comme on respire quand la brise a chassé les poussières.

74. Le feu devint sans fumée, le soleil sans nuages ; l'un et l'autre, jadis opprimés par le démon, semblaient avoir rejeté leur angoisse.

75. En ce temps-là, les joyaux tombèrent des diadèmes du démon aux dix visages : c'étaient les larmes que goutte à goutte versait à terre sa Fortune.

76. Le concert qui devait annoncer la naissance d'un fils à ce père heureux eut pour prélude au ciel la voix des tambours des dieux.

77. Une averse de fleurs, qui, de l'arbre céleste, tombèrent sur le palais royal, marqua l'inauguration des cérémonies propitiatoires.

78. Les princes une fois consacrés, tétant au sein de leurs nourrices, grandirent et grandit avec eux leur frère aîné : le plaisir paternel.

79. Leur modestie naturelle se renforça par l'éducation, comme par l'oblation l'éclat inné des feux, jouisseurs d'offrandes.

80. Exempts d'ombrages l'un pour l'autre, la race sans reproche des Raghu fut par eux illustrée grandement, comme le parc des dieux par les nouvelles saisons.

81. Égale était entre eux l'affection fraternelle ; pourtant Râma et Lakshmana formèrent un couple par la tendresse, et de même Bharata et Çatrughna.

82. Entre les membres de ces couples, jamais l'union ne fut rompue, non plus qu'entre le vent et le feu, entre l'astre froid et l'Océan.

83. Protecteurs de leurs peuples, ils ravirent l'esprit des peuples par leur éclat et leur modération ; ainsi font, au terme de la saison brûlante, les jours chargés de nuages noirs.

84. Avec les quatre parts qui la divisaient, la progéniture du maître du monde semblait la Vertu, l'Intérêt, l'Amour, la Libération, transformés en êtres de chair.

85. Par leurs vertus, ils s'acquirent la faveur de leur père qu'ils chérissaient ; les océans s'acquièrent par leurs joyaux celle du Maître des quatre horizons.

86. L'éléphant des dieux est muni de défenses qui brisent le tranchant des épées des démons ; la politique, de quatre méthodes dont la valeur s'éprouve aux pactes qu'elles permettent de conclure ; Hari, de quatre bras longs comme des jougs ; pareil à eux, avec ses quatre fils, parcelles divines, était le maître des princes de la terre.

CHANT XI

Rama défait le Bhargava

1. Un jour, le fils de Kuçika, voulant supprimer ce qui faisait obstacle à son sacrifice, se rendit auprès du souverain de la terre et sollicita de lui Râma, qui portait encore des boucles sur les tempes : chez les êtres illustres, on ne tient pas compte de l'âge.

2. Le roi avait eu ce fils à grand'peine ; pourtant, comme il honorait les savants, il le confia à l'ascète ainsi que Lakshmana : ceux qui implorent pour leur vie la race des Raghu n'ont jamais vu leur demande repoussée.

3. Le roi ordonna donc que pour leur départ on pavoisât les rues de la ville : les nuages s'empressèrent, et, s'alliant aux vents, ils firent pleuvoir des fleurs qui se mêlaient à leurs eaux.

4. Les princes s'apprêtèrent à obéir ; ils prirent l'arc et tombèrent aux pieds de leur père ; et tandis qu'ils se tenaient ainsi, près de partir, inclinés, le roi aussi laissa tomber sur eux des larmes.

5. Les pleurs du père humectaient encore leurs boucles quand ils se mirent en marche, l'arc en main, à la suite du sage : les regards des gens de la ville formaient dans les rues des arcs triomphaux.

6. Le sage ne désirait emmener que Lakshmana avec le

Râghava ; le roi, qui le savait, en guise d'armée les pourvut de sa bénédiction : elle suffisait au soin de les protéger.

7. Les princes touchèrent donc les pieds de leurs mères et prirent la route du sage très puissant : ils ressemblaient aux mois de madhu et de mâdhava qui se meuvent comme l'exige le cours de l'astre rayonnant.

8. Avec leurs bras mobiles comme l'onde, leur démarche, pour capricieuse qu'elle fût, avait le charme de la jeunesse : on eût cru voir à la venue des pluies le comportement de l'Uddhya et du Bhidya, qui justifient si bien leur nom.

9. Grâce au pouvoir de deux charmes, le « puissant » et le « super-puissant », que l'ascète leur avait enseignés, ils ne sentirent pas la fatigue — et pourtant ils étaient habitués à un pavé de diamants — non plus que s'ils eussent couru aux flancs de leur mère.

10. Un ami de son père, instruit dans les choses d'autrefois, narrait au Râghava de vieux contes : si bien que son frère et lui, portés qu'ils étaient sur ces récits, ne s'aperçurent pas qu'ils marchaient à pied : et pourtant un attelage les portait d'ordinaire.

11. Les étangs offraient à leur hommage la saveur de leurs eaux, les oiseaux leurs gazouillements si plaisants à l'oreille, les brises le pollen des fleurs odorantes, les nuages leur ombre.

12. Eaux resplendissantes de lotus, arbres briseurs de fatigue, rien n'était aux ascètes aussi réconfortant que la vue de ces deux êtres gracieux.

13. Le Dâçarathi parvint alors au bois de pénitence de l'Amour, ce dieu dont Sthânu brûla le corps ; et lui-même, avec

son arc, semblait être une image de l'Amour, pour la séduction des formes, sinon pour la conduite.

14. Ils passèrent sur la route qu'avait dévastée la fille de Sukêtu : Kauçika leur apprit l'histoire de cette malédiction : les deux guerriers, fixant au sol la pointe de l'arc, y mirent la corde comme en se jouant.

15. Tâdakâ reconnut la résonance de la corde et se montra : le teint pareil à une nuit épaisse, elle avait pour boucles d'oreilles des grelots de crânes humains : une masse de noirs nuages parsemés de squelettes.

16. Dans la violence de son élan, elle secouait les arbres sur la route ; des haillons de cadavres formaient son costume ; elle hurlait de façon effrayante. Elle fonça sur le frère aîné de Bharata comme un ouragan qui surgit d'un bois funèbre.

17. Elle tenait un bras levé comme un pilier, sur sa hanche pendait une ceinture d'entrailles humaines ; le Râghava l'observa et, surmontant sa répugnance à tuer une femme, déchargea sa flèche sur elle.

18. La flèche de Râma fit un trou dans la poitrine de Tâdakâ, solide comme un roc : et la mort, qui n'avait point encore accédé au domaine des démons, trouva là son entrée.

19. Le cœur transpercé par le dard, elle tomba et, avec le sol de la forêt, elle ébranla la Fortune même de Râvana, cette Fortune que pourtant avaient consolidée les trois mondes conquis.

20. C'est ainsi qu'elle fut frappée au cœur, par ce charmeur au trait irrésistible, la voyageuse nocturne, toute ointe du parfum de santal — son propre sang ; — c'est ainsi qu'elle

partit pour la demeure de son amant — le Maître de la Vie — telle une courtisane.

21. L'ascète, que cet exploit comblait de joie, donna un arc magnifique, destructeur de démons, au meurtrier de Tâdakâ : telle la lumière, dévoratrice du bois, que l'astre éclatant donne à la gemme solaire.

22. Râma arriva à l'ermitage sanctifiant du nain dont le sage lui avait parlé : il resta là, méditant, bien qu'il n'eût pas souvenir des actes de sa vie première.

23. L'ascète, de son côté, se rendit vers sa demeure, là où les disciples en groupes recueillent l'offrande, où les arbres du creux de leurs feuilles semblent joindre les mains, où les gazelles à sa vue lèvent la tête : au bois de pénitence.

24. Quand le sage eut inauguré la cérémonie, les deux fils de Daçaratha le défendirent des obstacles avec leurs flèches : ainsi, lorsqu'ils se lèvent tour à tour hors de l'aveugle ténèbre, les rayons de la lune et du soleil protègent le monde.

25. A ce moment, les prêtres remarquèrent que l'autel était souillé de gouttes de sang, larges comme des fleurs de bandhujîva ; ils eurent un frémissement et, quittant leur œuvre, ils laissèrent tomber les cuillers de bois.

26. Aussitôt, le frère de Lakshmana, levant la tête, saisit l'orifice du carquois et tira une flèche : il avait vu au ciel une armée de démons : des vautours agitaient l'air de leurs ailes et mettaient en branle les étendards.

27. Alors, il visa de son trait les deux souverains de ces démons, ennemis du culte ; il négligea les autres ; voit-on ce

Garuda dont l'empire s'étend sur les grands serpents s'employer contre des vipères?

28. Râma, habile au tir, fixa une flèche vertigineuse sur l'arc dédié au dieu du vent : il abattit comme une feuille jaunie le fils de Tâdakâ qui, pourtant, avait la puissance d'une montagne.

29. Un second démon, Subâhu, s'insinuait çà et là par un pouvoir magique : il le mit en pièces avec ses flèches en rasoir, l'adroit archer, et laissa les oiseaux se distribuer son corps hors de l'ermitage.

30. Quand ils eurent ainsi écarté les obstacles du sacrifice, ils reçurent pour leur martiale valeur les félicitations des officiants du chef — car ce dernier avait fait vœu de silence ; — puis on acheva les rites, selon l'ordre.

31. Les deux frères s'inclinèrent en agitant leurs boucles ; l'ascète, après l'ablution, les bénit et les toucha de sa main, cette main dont l'herbe darbha avait écorché la paume.

32. Comme il avait été invité par le roi de Mithilâ qui avait préparé un sacrifice, il se rendit à Mithilâ, emmenant les deux Râghava, curieux de voir cet arc dont ils entendaient tant parler.

33. Tandis qu'ils cheminaient, ils firent halte le soir sous les arbres fortunés de l'ermitage où l'épouse d'un sage aux longues austérités était devenue pour un instant la compagne d'Indra.

34. C'est après un long temps que la femme de Gautama, qui avait été changée en roc, put recouvrer le charme de sa

forme première : et grâce, dit-on, à la poussière, destructrice des offenses, qui s'élève des pieds de Râma.

35. Quand il eut appris que l'ascète arrivait avec les deux Râghava, Janaka, le maître des peuples, vint à leur rencontre, afin d'honorer cet homme qui semblait la Vertu incarnée avec la Richesse et l'Amour.

36. Ces deux princes étaient pareils aux deux astres Punarvasu qui seraient descendus du ciel vers la terre ; les habitants de la ville de Vidêha, les buvant du regard, pensaient en leur cœur que cligner les paupières, c'était déjà une impertinence.

37. On célébra le rite du pilier sacrificiel ; puis le sage, instruit des temps, animateur de la race de Kuçika, informa le roi de Mithilâ que le Râghava désirait voir l'arc.

38. Le roi considéra les formes délicates de l'enfant à l'illustre famille : il songea que son arc serait bien difficile à courber et se désola d'avoir pour sa fille fixé un pareil prix.

39. Il dit au sage : « Bienheureux, quand de vigoureux éléphants ne peuvent en venir à bout, je ne saurais laisser un faon produire un inutile effort.

40. « Car, ô père, nombre de rois sont venus, portant l'arc, et que cet arc a couverts de honte ; et, cependant, leur peau s'était endurcie sous la friction de la corde ; ils s'en sont allés, pestant contre leurs bras et criant « fi de moi ! »

41. Le sage reprit : « Qu'on le juge à sa force, assez de paroles ; ce sera aussi pour votre arc un témoignage de puissance, comme l'est pour la foudre la montagne qu'elle frappe. »

42. A ces justes paroles, le roi reconnut quelle puissance avait

le Râghava, en dépit des boucles de ses tempes ; ne reconnaît-on pas, même quand il est de la taille d'une luciole, le pouvoir incendiaire du feu à la noire traînée?

43. Alors, le roi de Mithilâ désigna des groupes de sa suite pour aller chercher l'arc : ainsi, pour déployer l'arc éclatant, le Dieu aux mille regards désigne les nuages.

44. Cet arc terrible comme le roi des serpents endormis, le Dâçarathi le considéra et le prit en mains : la flèche qui suivait le sacrifice sous la forme d'une gazelle fuyante, c'est de cette arme que la lança le Dieu à la bannière de taureau.

45. Il tendit la corde, et l'assemblée du peuple le regarda, les yeux immobiles d'étonnement ; il n'eut pas besoin d'un effort extrême, bien que l'arc eût la puissance d'une montagne : c'est ainsi que l'Amour tend son arc délicat de fleurs.

46. Tiré à l'excès, l'arc se rompit et rendit un son rauque comme la foudre : on eût dit qu'il voulait par là annoncer au Râghava endurci dans son courroux que les kshatriya étaient ressuscités.

47. Râma avait donc montré sa force sur l'arme de Rudra : pour prix de sa vigueur, le roi de Mithilâ, l'ayant félicité, lui promit sa fille, sa fille qui, telle la Fortune, n'était point née d'un sein mortel.

48. Donc, le Maithila, fidèle à sa promesse, remit au Râghava sa fille qui n'était point née d'un sein mortel : le sage était présent, tout resplendissant, trésor d'ascétisme ; Agni servait de témoin.

49. Puis le roi au vaste éclat envoya son révéré chapelain

au maître du Kôçala, avec ces mots : « Veuillez accepter pour votre servante, en prenant ma fille pour votre bru, notre famille de Nimi. »

50. Le roi du Kôçala n'avait pas plus tôt souhaité une digne bru que le brâhmane vint vers lui, portant un message conforme à son vœu ; chez les hommes de bien, le désir mûrit sur-le-champ : il a la nature du fruit de l'arbre céleste.

51. Dès qu'il eut entendu les paroles du brâhmane — il avait préparé pour lui les rites de l'hospitalité — l'ami du dieu briseur d'armées, ascète lui-même, se mit en marche : la poussière de son armée éclipsait la splendeur du soleil.

52. Il gagna Mithilâ, l'entourant de ses troupes qui saccagèrent les arbres du parc : la ville endura le siège de l'amour, comme une femme, l'étreinte tant attendue de l'amant.

53. Les deux rois, qui savaient observer les usages, ces princes égaux à Varuna et au Vâsava, arrivèrent ensemble et célébrèrent la cérémonie des noces de leurs fils et de leurs filles conformément à leur majesté.

54. Le descendant de Raghu épousa la fille de la Terre, Lakshmana épousa Urmilâ, la cadette. Les deux autres frères, plus jeunes, fort puissants eux aussi, épousèrent les deux filles de Kuçadhvaja, à la belle taille.

55. Quand les quatre fils eurent reçu leurs nouvelles épouses, on pensait voir en eux l'Alliance, le Don, la Rupture, la Contrainte, les quatre méthodes politiques de ce roi favorisé du succès.

56. Ces filles du souverain des hommes, ces fils de roi, en s'unissant les uns aux autres, avaient atteint les fins de leur

destinée : cette association de fiancés et d'épouses ressemblait à celle des désinences et des racines.

57. Lorsqu'il eut ainsi goûté son plaisir et marié ses quatre fils, Daçaratha, au bout de trois journées, prit congé du roi de Mithilâ et partit pour sa ville.

58. Survinrent des vents contraires qui, abattant les arbres sur les routes, comme des oriflammes, tourmentèrent son armée à l'extrême : ainsi le cours débordé d'une rivière tourmente le sol.

59. Aussitôt après, le soleil se montra : un halo effrayant se formait autour de lui : quand le cobra eut été tué par le fils de Vinatâ, la gemme tombée de sa tête, et que ses replis encerclaient, était pareille à cet astre.

60. Avec les ailes des faucons, semblables à des boucles souillées de poussière, avec les nuages du crépuscule semblables à des vêtements humectés de sang, les régions du ciel étaient comme des femmes dans leur mois ; on ne pouvait en soutenir la vue.

61. Dans la région que le soleil avait habitée, les chacals prirent refuge, hurlant de façon effroyable ; on eût dit qu'ils voulaient exciter ainsi le Bhârgava — le Bhârgava qui se plaît à sacrifier à son père avec le sang des kshatriya.

62. Lorsqu'il eut vu le vent contraire et les autres présages funestes, le maître de la terre, instruit des rites, demanda à son précepteur quelle en serait l'issue : l'ascète dissipa son anxiété en assurant que tout aurait une fin heureuse.

63. Soudain, un faisceau lumineux, surgissant, se manifesta

au front de l'armée : les soldats se frottèrent les yeux, et une forme humaine devint visible après quelque temps.

64. Cet être portait un fragment de son père, reconnaissable au cordon sacré, un fragment de sa mère, avec l'arc puissant : c'était l'astre aux rayons brûlants associé à la lune ou bien l'arbre santal associé au serpent.

65. Son père avait l'âme durcie de colère et tout équilibre était rompu en lui ; c'est pour se conformer à l'ordre de ce père qu'il avait vaincu d'abord la pitié — en fendant la tête de sa mère tremblante — puis la Terre elle-même.

66. Il portait un chapelet de grains d'aksha sur son oreille droite : et, sous cette forme déguisée, il semblait porter le chiffre vingt et un ; autant de fois avait-il massacré les kshatriya !

67. Irrité de la mort de son père et décidé à détruire la race des rois, il avait inauguré un sacrifice : le roi — si jeunes étaient ses fils — considéra le Bhârgava, sa propre condition et perdit courage.

68. Le nom de Râma, que portaient à la fois son fils et cet impitoyable ennemi, lui fut tout ensemble un objet d'amour et de terreur, comme un joyau selon qu'il est sur un collier ou sur un serpent.

69. Le roi criait « une offrande! une offrande! » Négligeant cet appel, le Bhârgava dirigea sur le frère aîné de Bharata — telle la flamme de son courroux brûlant les kshatriya — ses yeux à la prunelle exorbitée.

70. L'arc serré au poing, il vit le Râghava se tenir devant

lui, intrépide ; il enfonça une flèche dans l'interstice de ses doigts et lui dit, avide de combattre :

71. « La race des kshatriya est mon ennemie, parce qu'elle m'a outragé : je l'ai détruite bien des fois, et cela seul m'a apporté la paix. Me voici comme un serpent endormi qu'un bâton vient heurter : la nouvelle de tes exploits me surexcite.

72. « Cet arc du Maithila, que les autres rois n'avaient pu courber jusque-là, tu l'as donc rompu ! Quand je l'ai su, je me suis dit : c'est la crête même de ma puissance qu'il a mise en pièces.

73. « En d'autres temps, le nom de Râma, quand par le monde on le prononçait, n'appartenait qu'à moi ; voici qu'à présent j'ai honte de ce nom, qui recèle un double sens depuis que tu te prépares à surgir.

74. « Mon dard ne peut s'émousser même sur une montagne ; j'ai deux ennemis dont je juge égale l'offense, le roi des Haihaya, qui a ravi le petit de ma vache, et toi-même qui t'efforces à ravir mon renom.

75. « Elle a beau avoir anéanti les kshatriya, ma vigueur ne me satisfait point, tant que tu es invaincu. La grandeur du feu a du prix parce qu'il brûle dans l'Océan aussi bien que dans un tas d'herbes.

76. « Sache d'ailleurs que si tu as pu rompre cet arc, c'est que le pouvoir de Hari l'avait dépouillé de sa force : quand la racine en est minée par le courant du fleuve, la brise la plus douce abat l'arbre de la rive.

77. « Voici une arme qui m'appartient, mets-y la corde et

tire une flèche. Laissons là le combat. Si tu y parviens, je proclame que ton bras vaut le mien pour la vigueur et que tu m'as vaincu.

78. « Mais si tu prends peur et que le tranchant de ma hache flamboyante te terrifie, alors, en vain, tes doigts se sont endurcis sous le frottement des cordes : joins tes mains pour implorer ta sauvegarde ! »

79. Ainsi parla le Bhârgava à l'aspect redoutable ; le Râghava remua, dans un sourire, sa lèvre inférieure : accepter l'arc, se dit-il, était la seule réponse qui convenait.

80. Lorsque son corps s'unit avec l'arc, instrument de sa vie antérieure, il fut d'un charme extrême à voir : si un nuage nouveau est déjà gracieux quand il est isolé, combien plus lorsqu'il est marqué par l'arc du Maître des dieux.

81. Il tendit alors l'arc vigoureux, fichant la pointe au sol : l'ennemi des rois devint sans couleur, tel le feu lorsqu'il se résout en fumée.

82. Ils se tenaient face à face, l'éclat de l'un grandissant, l'éclat de l'autre décroissant, le peuple les regardait : ainsi, au terme du jour, la lune et l'astre lumineux qui entrent en conjonction.

83. Attendri par la pitié, le Râghava considéra que la force du Bhârgava chancelait et que sa propre flèche, fichée sur l'arc, était infaillible : alors, semblable au fils de Hara, il s'adressa à l'ennemi :

84. « Je ne puis te frapper sans compassion, car tu es brâhmane. Et pourtant tu m'as attaqué. Parle, que dois-je abolir

par cette flèche? Ta démarche ou ton accès à ce monde que tes sacrifices t'ont conquis? »

85. Le sage répliqua : « En vérité, ne sais-je pas que tu es l'Être primordial, l'essence de Vishnu venue sur la terre ; c'est par désir de la voir que je t'ai irrité.

86. « J'ai réduit en cendres les ennemis de mon père, j'ai cédé la terre et les océans à ceux qui en sont dignes. Le revirement de fortune que par toi je subis, par toi, Être suprême, est encore pour moi glorieux.

87. « Esprit sublime, réserve-moi cet accès aux lieux saints que je désire ; mais je n'aurai point de chagrin si la route du ciel devient pour moi un désert ; nulle avidité de jouissance ne me tient. »

88. « Qu'il en soit ainsi ! » dit le Râghava, et, se tournant vers l'Orient, il déchargea une flèche qui, pour le Bhârgava, en dépit de ses mérites, fut un obstacle infranchissable à la voie du ciel.

89. Le Râghava, touchant ensuite les pieds du sage en qui repose l'ascétisme, « pardonne-moi », dit-il. Car s'incliner devant les ennemis qu'on a vaincus par la force, chez les êtres forts, c'est une gloire.

90. « Tu as dissipé mon principe maternel, fait de passion ; tu m'as mené à la quiétude, vertu paternelle ; grâce à toi, ma défaite porte un fruit sans reproche : c'est une faveur que j'ai reçue.

91. « Je pars : sois libre d'obstacles ; car tu dois accomplir la tâche des dieux » ; ainsi parla le sage, s'adressant à Lakshmana et à l'aîné de Lakshmana, puis il disparut.

92. Après son départ, le père de Râma embrassa le vainqueur ; si grand était son amour qu'il pensa venir à nouveau à la vie. Un instant, il s'était fait du tourment : le contentement qu'il ressentit était pareil à la pluie qui tombe sur un arbre assailli par un feu de broussailles.

93. Après avoir passé quelques mois sur la route où l'on dressa de plaisants pavillons, le maître de la Terre, semblable à Çiva, entra dans la ville d'Ayôdhyâ : les fenêtres étaient couvertes de lotus, c'étaient les yeux des femmes qui brûlaient de voir la Maithilî.

CHANT XII

Rama met a mort Ravana

1. Cependant il avait consommé l'huile des plaisirs charnels, il avait fini son temps, il était proche de s'éteindre : telle la flamme d'une lampe à l'aurore.

2. Une femme, alors, approcha et lui glissa au fond de l'oreille : « remets à Râma la Fortune royale » — car elle semblait redouter la Kaikêyî ; — c'était la Vieillesse en cheveux blancs.

3. Les citoyens, quand ils apprirent l'avènement de Râma, leur favori, furent tous remplis d'allégresse, comme les arbres d'un parc quand un canal les irrigue.

4. On fit les préparatifs pour le sacre, mais la Kaikêyî, en sa cruelle obstination, les souilla par les larmes brûlantes de chagrin qu'elle fit répandre au roi.

5. Quand son époux l'eut consolée, cette femme irritable réclama les deux faveurs qu'il lui avait promises : ainsi, la terre inondée par Indra émet deux serpents confinés dans leurs trous.

6. Elle demanda par la première que Râma fût banni pendant quatorze années, par la seconde elle voulut pour son fils la Fortune royale, cette Fortune dont le seul fruit devait être son veuvage.

7. Quand son père lui avait remis la terre, Râma l'avait reçue avec des larmes ; lorsque vint l'ordre de partir pour le bois, il l'accepta encore avec joie.

8. Qu'il portât la soie des jours fastes ou qu'il revêtît l'écorce, son visage — le peuple le vit avec étonnement — conserva la même couleur.

9. Il partit donc avec Sîtâ et Lakshmana, car il ne voulait pas que son père abjurât sa promesse ; il entra dans le bois de Dandakâ et dans le cœur de tous les hommes de bien.

10. Alors le roi, dans la douleur de cette séparation, se rappela la malédiction qu'il s'était attirée par ses actes ; il comprit que l'abandon de la vie pouvait seul lui rendre la pureté.

11. Les princes partis, le roi décédé, ce royaume devint la proie d'ennemis habiles à en déceler les faiblesses ;

12. Les sujets furent sans protecteurs. A ce moment, Bharata, qui vivait chez les parents de sa mère, fut conduit au palais par les ministres qui retenaient leurs larmes.

13. Mais lorsqu'il eut appris comment son père était mort, le fils de la Kaikêyî se détourna de sa mère et de la couronne.

14. Emmenant son armée, il suivit Râma : les habitants de l'ermitage lui montraient les arbres, demeure de Râma et du Saumitri : il les regardait en pleurant.

15. Râma était alors au bois de Citrakûta : Bharata lui apprit que son père était parti pour le ciel et l'invita à revenir : « tu avais la Fortune, tu n'as pu jouir de son prestige ;

16. « Mais si toi, mon frère aîné, tu n'as pas accepté la cou-

ronne, je commettrais, à mon sens, la faute du cadet qui se marie avant l'aîné, si je faisais mienne la terre. »

17. Il ne put détourner Râma de l'ordre du père, ce père qui, pourtant, s'en était allé au ciel ; alors, Bharata lui demanda ses deux babouches pour en faire les divinités présidant à son royaume.

18. Son frère le congédia avec ces mots : « qu'il en soit ainsi »! mais Bharata n'entra pas dans la ville, il s'arrêta à Nandigrâma et gouverna le royaume comme un dépôt.

19. Fermement dévoué à l'aîné, étranger à la soif du pouvoir, c'est pour laver le péché de sa mère qu'il se soumit à une expiation.

20. Râma, lui aussi, vivait avec la Vaidêhî de fruits sauvages dans la forêt ; il observait ainsi avec son frère cadet et dans l'apaisement le vœu des Ikshvâku vieillis : pourtant il était jeune.

21. Demeurant sous un arbre dont sa puissance magique immobilisait l'ombre, il reposait parfois sur les genoux de Sîtâ, pour une fatigue légère.

22. Un oiseau, fils d'Indra, déchira de ses ongles les seins de la princesse : il avait vu les marques causées par l'étreinte amoureuse et semblait en être jaloux.

23. Râma lui décocha une flèche de jonc, car sa bien-aimée l'avait éveillé : l'oiseau voltigea çà et là et put sauver sa vie en sacrifiant un œil.

24. Puis Râma craignit que Bharata ne revînt, à cause de la proximité ; il quitta donc le Citrakûta, où les gazelles soupiraient après lui.

25. Il fit halte chez les familles hospitalières des sages et s'avança vers les régions du Sud comme le soleil au sortir des signes de l'automne.

26. La fille du souverain des Vidêha le suivait : bien que la Kaikêyî l'eût repoussée du trône, elle semblait la Fortune royale elle-même, tout avide de vertus.

27. Anusûyâ lui avait remis un fard au parfum si pur que, dans la forêt, les abeilles délaissèrent les fleurs.

28. Un jour, un démon, nommé Virâdha, brun comme un nuage au crépuscule, se tint devant Râma pour lui barrer la route comme Graha devant l'astre des nuits.

29. Il ravit la Maithilî au milieu des deux frères, ce démon qui consume le monde : ainsi entre Nabhas et Nabhasya, la sécheresse ravit l'eau des pluies.

30. Les deux Kâkutstha le mirent en pièces et, de peur qu'il n'infectât le sol de son odeur impure, ils l'enfouirent dans la terre.

31. Ensuite, Râma vint à Pañcavatî sur l'ordre du sage né de la jarre et y demeura de façon stable, comme le mont Vindhya demeure dans sa forme originelle.

32. La jeune sœur de Râvana, malade d'amour, vint trouver là le Râghava : ainsi vient vers l'arbre du Malaya le serpent que la chaleur accable.

33. En présence de Sîtâ, elle révéla son désir et son nom ; lorsqu'il s'accroît démesurément, le sentiment chez les femmes ignore l'instant propice.

34. « Je suis marié, mon enfant, prends mon frère cadet »,

tel fut le conseil qu'à l'amoureuse donna le prince aux épaules de taureau.

35. Mais, comme elle avait déjà approché l'aîné, le cadet ne l'agréa pas davantage ; elle revint auprès de Râma comme une rivière qui touche tour à tour les deux rives.

36. Voyant rire la Maithilî, elle se mit en colère, son apparence gracieuse n'avait duré qu'un temps ; ainsi l'onde marine qu'a figée l'absence de brise, — lorsque la lune se lève.

37. « Tu vas avoir sur-le-champ la récompense de cette raillerie ; regarde-moi : tu as agi envers moi, sache-le, comme une gazelle qui insulte une tigresse. »

38. A ces mots, tandis que la Maithilî se réfugiait de crainte au sein de son mari, elle recouvra sa forme naturelle, en harmonie avec son nom de « Çûrpanakhâ ».

39. Lakshmana, en entendant sa voix, tendre d'abord comme celle du coucou, puis terrible comme celle du chacal, comprit que c'était un génie malfaisant.

40. Il entra aussitôt dans la hutte de feuillage, l'épée dégaînée à la main, et gratifia d'une seconde difformité la redoutable démone.

41. Elle avait les ongles courbes, les phalanges dures comme du bambou et pareilles à des crocs : elle les menaçait tous deux avec ses doigts du haut de l'espace.

42. Dès qu'elle arriva à Janasthâna, elle raconta l'événement à Khara et aux autres, l'outrage de Râma, nouvelle défaite pour les démons.

43. Toute mutilée qu'elle était dans les lignes de sa figure,

les démons la mirent à leur tête et partirent affronter Râma : et cela même fut pour eux un mauvais présage.

44. Lorsque, fonçant sur lui, leurs armes levées, le Râghava vit ces fiers démons, il commit à son arc l'espoir de vaincre et à Lakshmana le soin de Sîtâ.

45. Le Dâçarathi était seul, les esprits malfaisants des milliers : cependant, ils virent dans la bataille autant de Râma qu'ils étaient de démons.

46. Le Kâkutstha ne pardonna point à Dûshana, chef des esprits du mal — n'était-il pas lui-même de conduite pure et eût-il pardonné en lui à l'esprit du mal?

47. Il l'assaillit à coups de flèches, ainsi que Khara et Triçiras ; il tirait ces flèches l'une après l'autre, mais elles semblaient de son arc s'échapper toutes à la fois.

48. Son arme acérée transperça les trois corps, mais elle resta pure comme avant, car si elle but leur vie, les oiseaux seuls vinrent boire leur sang.

49. Dans cette grande armée des Rakshas, lacérée par les flèches de Râma, on ne vit plus dès lors se dresser que des troncs.

50. A l'aide d'une averse de traits, Râma combattit ces ennemis des dieux et, pour ne plus se réveiller, leur armée s'endormit à l'ombre des vautours.

51. Parmi ces démons que les armes du Râghava avaient mis en pièces, seule Çûrpanakhâ resta pour porter à Râvana la funeste nouvelle.

52. Lorsqu'il vit sa sœur outragée et ses amis massacrés, le

frère cadet de Kubêra se dit : « Râma a donc posé son pied sur mes dix têtes ! »

53. Alors, par un démon déguisé en gazelle, il trompa les deux Râghava et fit enlever Sîtâ sans que les efforts du roi des oiseaux aient pu longtemps lui faire obstacle.

54. Cherchant Sîtâ, ils virent le vautour avec ses ailes brisées, qui payait d'un souffle prêt à sortir du gosier sa dette d'amitié envers Daçaratha.

55. L'oiseau leur apprit en quelques mots que Râvana avait enlevé la Maithilî : ses blessures attestaient ses hauts faits ; il expira.

56. Ils sentirent alors se renouveler le chagrin de la mort paternelle : ils pratiquèrent pour lui, comme pour un père, l'incinération et les autres rites funèbres.

57. Conseillé par Kabandha — la mort avait mis fin à sa malédiction — Râma fortifia son alliance avec le singe qui souffrait même infortune.

58. Prince valeureux, il tua Vâlin et, sur son trône, il mit Sugrîva qui, depuis longtemps, y aspirait : ainsi l'on met un substitut à la place d'une racine.

59. Puis les singes partirent de divers côtés chercher la Vaidêhî, sur l'instigation du mari, telles les pensées mêmes de Râma désolé.

60. On eut enfin de ses nouvelles par une entrevue avec Sampâti : alors, le Mâruti traversa l'Océan, comme traverse le cours des choses un homme dans le détachement.

61. Comme il était en quête de la Jânakî, il la vit à Lankâ,

entourée de démons, telle la grande plante que ceignent des lianes vénéneuses.

62. Le singe lui remit de la part de son époux un anneau de reconnaissance : elle le reçut avec des larmes que sa joie rendait toutes froides.

63. Il réconforta Sîtâ par les messages du bien-aimé ; puis, enhardi par le meurtre d'Aksha, il incendia la ville de Lankâ, après avoir un moment subi la captivité ennemie.

64. Heureux dans ses entreprises, le singe fit voir le joyau de reconnaissance à Râma : ce fut comme le cœur même de la Vaidêhî qui s'avançait vers lui sous une forme matérielle.

65. Alors il mit le joyau sur son cœur et le toucha en fermant les yeux : il connut ainsi la volupté d'embrasser son amante sans avoir de contact avec ses seins.

66. Quand il eut appris les nouvelles de l'amante, il pensa, tant il brûlait de la joindre, que la grande mer ceignant Lankâ n'était qu'un étroit fossé.

67. Il se mit donc en route pour détruire l'ennemi ; des armées de singes le suivaient, sur la surface de la terre comme dans l'espace, pressant leur marche.

68. Il campa sur la côte de l'Océan et vit approcher Bibhîshana : c'est son attachement à la Fortune des démons qui semblait inciter ce dernier à cet acte de sagesse.

69. Le Râghava lui promit la souveraineté sur les Rakshas, rôdeurs de nuit ; quand on prend les initiatives à temps, les actes politiques réussissent.

70. Il fit construire par les singes un pont sur l'onde amère ; ainsi, des terres inférieures, émergea Çêsha pour le sommeil du dieu cornu.

71. Il put alors franchir la mer et faire investir Lankâ par les singes au poil roux, qui semblaient autour de la ville former un second rempart d'or.

72. Une bataille s'engagea, terrible, entre les singes et les démons ; on entendit, béantes dans l'espace, à l'adresse du Kâkutstha ou du Paulastya, les acclamations de victoire.

73. Les arbres brisaient les massues, les pierres écrasaient les maillets, les ongles blessaient plus encore que les armes, les rochers détruisaient les éléphants.

74. Sîtâ vit Râma décapité et perdit connaissance : mais Trijatâ lui dit qu'elle était victime d'une illusion et la rappela à la vie.

75. « Oui, sans doute, mon seigneur est vivant », se dit-elle, et elle cessa de se tourmenter ; mais lorsqu'elle se sentit vivante, après avoir cru son mari mort, elle eut honte.

76. A l'approche de Garuda se relâcha le lien magique où l'arme de Mêghanâda avait enserré les deux Dâçarathi ; leur souffrance fut donc de courte durée, comme celle qui vient dans un rêve.

77. Ensuite, le Paulastya fendit d'un coup de lance la poitrine de Lakshmana ; Râma n'avait pas été atteint, mais son cœur fut transpercé de chagrin.

78. Des plantes curatives que le Mâruti lui apporta chassèrent

la souffrance de Lakshmana ; il put à nouveau, par ses flèches, enseigner les lamentations aux femmes de Lankâ.

79. Le hurlement de Mêghanâda, son arc pareil à l'arme d'Indra furent par lui anéantis sans retour : ainsi l'automne anéantit le grondement et l'arc du nuage.

80. Kumbhakarna avait été par le roi des singes traité comme le fut sa sœur : il barra la route à Râma, semblable à une cime dont l'arsenic rouge a été fouillé par le fer.

81. « C'est bien mal à propos que votre frère vous éveilla, vous qui aimez dormir, et bien en vain » ; sur ces mots, les flèches de Râma le firent entrer dans un long sommeil.

82. D'autres démons encore s'abattirent sur les myriades de singes : ainsi les poussières issues de la mêlée s'abattent sur les rivières de sang.

83. Le fils de Pulastya sortit alors du palais pour combattre à nouveau : « Le monde aujourd'hui sera sans Râvana ou sans Râma », dit-il, résolu.

84. Râma était à pied et le maître de Lankâ sur un char ; le Dieu briseur de villes le vit et envoya à Râma son attelage de chevaux bais.

85. L'étoffe du drapeau était secouée par les brises qu'amenaient les vagues du Gange céleste ; appuyé sur le bras du cocher divin, le Râghava prit place dans ce char victorieux.

86. Mâtali le revêtit de la cuirasse du grand Indra ; sur elle, les armes des ennemis des dieux étaient impuissantes comme des feuilles de lotus.

87. Les deux adversaires trouvèrent là l'occasion longtemps attendue de montrer leur vigueur ; le combat de Râma et de Râvana eut un heureux résultat.

88. Les bras, les têtes, les cuisses du démon, frère cadet du Maître des biens, étaient si nombreux qu'il semblait, bien qu'il fût seul désormais, siéger au milieu de ses parents maternels.

89. C'est lui qui avait vaincu les gardiens du monde, immolé ses propres têtes au Maître, surélevé le mont Kailâsa : Râma faisait grand cas de cet ennemi.

90. Le bras droit de Râma tremblait, attestant son union avec Sîtâ : le Râghava, dans l'excès de son courroux, y enfonça une flèche.

91. Râma, à son tour, fendit le cœur de Râvana d'un trait rapide qui pénétra dans la terre comme pour annoncer aux serpents la joyeuse nouvelle.

92. Les paroles se heurtaient aux paroles, les armes aux armes ; leur passion impétueuse à triompher l'un de l'autre grandissait, comme celle de deux hommes en controverse.

93. Comme ils déployaient tour à tour une égale valeur, la Fortune de la victoire fut commune à tous deux : ainsi l'est un mur de terre à deux éléphants furieux.

94. Charmés de l'attaque et de la riposte, les dieux et les Asura envoyèrent sur eux une pluie de fleurs : mais elle fut barrée par la nuée de flèches que ces guerriers dirigeaient l'un vers l'autre.

95. Alors, le démon lança contre son ennemi une massue à

pointes de fer ; il l'avait eue pour butin ; elle ressemblait à l'épine du Dieu de la mort.

96. Mais Râma, avant même qu'elle eût atteint le char, la mit en pièces — et du même coup l'espoir des ennemis des dieux — à l'aide de ses flèches à face de croissant, aussi aisément qu'il eût fait d'un bananier.

97. Puis il ficha sur l'arc, archer incomparable, le dard infaillible de Brahma qu'il destinait à Râvana ; on eût dit la plante qui devait extraire de son corps la flèche de son chagrin d'amour.

98. Cette flèche dans l'espace se divisa en dix parts ; avec sa pointe éclatante, elle ressemblait au corps du grand serpent avec le cercle de son chaperon.

99. Munie d'une formule magique, elle abattit en un clin d'œil la rangée des têtes de Râvana sans qu'elles eussent à ressentir la souffrance de leur blessure.

100. Comme on voit le jeune soleil réfléchi dans les eaux et brisé par leurs ondes, telle apparut, du corps du démon près de tomber, la série des nuques tranchées.

101. Quand ils virent tomber ces têtes, les dieux ne furent point encore tout à fait rassurés dans leur âme : ils craignaient de les voir se rejoindre à nouveau.

102. Alors, les ailes alourdies de mada, les essaims d'abeilles délaissèrent les vastes joues des éléphants divins et vinrent escorter les fleurs que, sur la tête de Râma, prête à ceindre le diadème, répandirent les dieux en pluie parfumée.

103. Le cocher d'Indra prit congé aussitôt de Râma qui

avait déposé l'arc et détendu la corde : car la besogne des dieux était accomplie ; il partit sur son char : la bannière en était marquée du nom de Râvana imprimé par ses flèches ; mille chevaux bais y étaient attelés.

104. Le maître des Raghu reçut sa bien-aimée purifiée par le feu ; à son ami Bibhîshana il conféra l'empire ennemi, puis, emmenant avec lui ce prince, le fils du soleil et la Saumitrî, il prit place dans la perle des chars, conquête de son bras, et partit pour la ville.

CHANT XIII

Le retour de Rama a Dandaka

1. Le dieu pénétra alors dans son empire, domaine du son — lui qui sait le domaine de toutes choses ; — porté sur son char, il contempla l'Océan, cette mine de joyaux, et dit à sa femme en secret — sous le nom de Râma, c'est Hari qui parlait :

2. « Vaidêhî, vois la masse de ces eaux écumeuses : jusqu'au Malaya un pont la partage, par moi-même édifié ; ainsi la voie lumineuse partage à l'automne le firmament serein où les étoiles se montrent dans leur beauté.

3. « Lorsque Kapila eut emmené aux enfers le cheval destiné au sacrifice que voulait faire leur père, nos aïeux creusèrent la terre pour le rechercher : voilà comment, dit-on, cet Océan a grandi.

4. « De lui vient l'embryon que tiennent les rayons du soleil ; ici les richesses reçoivent leur pleine extension ; c'est lui qui porte le feu — les eaux en sont le combustible ; — la bienfaisante clarté est née de lui.

5. « Il revit tour à tour les états divers ; dix quartiers du ciel occupent sa grandeur ; on ne saurait définir sa forme ni pour la qualité ni pour la mesure : il est semblable à Vishnu.

6. « C'est lui qui célèbre, assis sur un lotus né de son nombril, le Créateur originel ; c'est en lui qu'à la fin de l'Ère repose

l'Être accoutumé au sommeil contemplatif, après qu'il a résorbé les mondes.

7. « C'est à lui qu'ont recours les montagnes par centaines — le dieu briseur de cimes a fendu leurs ailes et maté leur orgueil — car il est secourable ; ainsi, les rois harcelés par l'adversaire ont recours à un médiateur qui prévaut par la justice.

8. « Le jour où des régions inférieures l'Être primordial fit surgir la terre, c'est lui dont les eaux lumineuses s'enflèrent pour le déluge : on eût dit qu'elles voulaient un instant voiler la face de la terre.

9. « Lorsqu'ils offrent leurs bouches, les fleuves sont effrontés par nature ; mais lui donne adroitement ses lèvres de vagues : il ne jouit pas des femmes comme les autres, il boit les rivières et se laisse boire d'elles.

10. « Vois ces requins qui, aux bouches des fleuves, absorbent l'eau avec les bêtes qu'elle contient ; leur face est béante ; soudain, ils ferment leurs gueules et, par les trous de leurs têtes, ils projettent en l'air des colonnes d'eau.

11. « Vois ces crocodiles qui surgissent tout à coup, fendant en deux tronçons l'écume marine ; cette écume glisse sur leurs joues et figure un instant l'aigrette, ornement des oreilles.

12. « Et voici, étendus pour recevoir la brise du rivage, les serpents : seuls les joyaux de leur chaperon les distinguent des vagues grondantes, joyaux que viennent frapper les rayons du soleil pour en rehausser l'éclat.

13. « Voici que sur les récifs de corail, rivaux de tes lèvres,

les coquillages ont été jetés par la force des vagues ; leur tête s'est empalée sur les pointes dressées du roc ; à grand'peine se dégage leur troupeau.

14. « Et ce nuage, à peine a-t-il commencé à boire les eaux que la force du tourbillon l'entraîne : ne croirait-on pas tout à fait que l'Océan se trouve pour la seconde fois baratté par la montagne?

15. « De loin, c'est un mince cercle de fer noirci par la ligne boisée des bambous et des palmiers : voilà la côte de cet Océan aux ondes amères : on dirait, sur le tranchant d'une arme, une marque de rouille qui s'est formée.

16. « Le vent du littoral décore ton visage du pollen des pandanes, princesse aux longs yeux ; ne semble-t-il pas comprendre que je supporte mal les retards que cause la parure, tant j'ai soif de tes lèvres de bimba?

17. « Nous voici sur les sables où gisent avec leurs coquilles brisées les perles en monceaux ; la vitesse du char céleste nous a conduits un instant sur ce rivage où les guirlandes de bétel plient sous la charge des fruits.

18. « Laisse maintenant, femme aux larges hanches, sur la route derrière nous tomber ton regard de gazelle ; vois, hors de l'Océan qui s'éloigne, émerger une terre avec ses bois.

19. « Tantôt il marche sur la route des dieux, tantôt sur celle des nuages, tantôt sur celle des oiseaux, suivant le souhait de mon esprit ; vois, ce char s'avance.

20. « Voici, tout parfumé de la liqueur des éléphants royaux, rafraîchi en touchant les vagues du fleuve au triple cours, le

vent de l'espace : il hume sur ta face les gouttes de sueur qu'a fait naître le jour en sa jeunesse.

21. « Ta main s'appuie sur la fenêtre du char, ô passionnée, et frôle ce nuage en ta curiosité : il semble ainsi t'offrir un second bijou en déployant le bracelet de ses éclairs.

22. « Ces hommes que voici savent que le Janasthâna est désormais libre d'obstacles ; ils commencent à élever de nouvelles huttes ; vêtus d'écorce, ils occupent chacun leur ancien séjour dans l'ermitage si longtemps délaissé.

23. « Voici la place où, te cherchant, j'ai vu glisser à terre l'anneau de ta cheville : on eût dit qu'il souffrait d'être séparé de ton pied de lotus, car il restait silencieux.

24. « O craintive, voici la route où le démon te ravit ; ces lianes, dans leur compassion, me la montraient — ne pouvant parler — à l'aide de leurs branches dont le feuillage s'incline.

25. « Et les gazelles, sans prendre garde aux bourgeons de darbha, m'instruisaient de ta route, moi qui l'ignorais encore, en détournant vers les terres du Sud leurs yeux où la ligne des cils se soulevait.

26. « Voici, devant nous, le mont Mâlyavant, avec sa cime qui touche le ciel ; c'est là que les nuages versèrent des eaux nouvelles en même temps que moi, qui pleurais ton absence.

27. « Le parfum des étangs frappés par les averses, les fleurs de kadamba aux fibres mi-écloses, les cris langoureux des paons, tout me devint insupportable sans toi.

28. « Je me rappelais les jouissances passées, et la terreur, ô timide, qui accompagnait ton étreinte : alors, avec quelle

peine j'ai senti passer, dans les cavernes où il roule, le grondement des nuages.

29. « Au contact des vapeurs de la terre qu'arrosent les averses s'ouvraient les corolles nouvelles des kandalî ; mais je me désolais de voir ces fleurs imiter tes beaux yeux quand la fumée nuptiale les avait rougis.

30. « Voici des rives couvertes d'un fourré de roseaux ; on y distingue des courlans agiles : ce sont les eaux de la Pampâ : ma vue, plongeant de loin, semble les boire avec douleur.

31. « Ici l'on voit ces oiseaux inséparables — ceux qui tirent leur nom d'un membre du char — échanger entre eux des fibres de lotus : moi qui vivais loin de toi, ô chérie, avec désir je contemplais leurs couples.

32. « Voici, sur la rive, la liane d'açôka en sa sveltesse ; elle plie sous la grappe charmante de ses seins, les fleurs ; j'ai cru t'avoir retrouvée en elle et j'ai voulu l'étreindre ; le fils de Sumitrâ, pleurant, m'en empêcha.

33. « Voici qu'au bruit des clochettes d'or suspendues aux interstices du char on voit venir, comme pour te rendre honneur et voler en s'élevant vers la nue, les longues files des courlans de la Gôdâvarî.

34. « Ici même, en dépit de ta frêle taille, tu nourrissais les jeunes manguiers avec l'eau des jarres ; maintenant, les antilopes noires dressent vers nous leur tête ; depuis longtemps je n'avais vu la Pañcavatî : comme elle charme mon cœur !

35. « C'est ici, le long de la Gôdâ, qu'au retour de la chasse, tandis que la brise de ses flots dissipait ma fatigue, la tête ap-

puyée sur ton sein, je m'en souviens, dans les berceaux de joncs, je m'endormais.

36. « Celui qui, d'un simple sourcil froncé, a, du séjour d'Indra, précipité Nahusha, celui qui rassérène l'eau troublée, cet ermite, voici la place qu'il accepta pour sa demeure sur terre.

37. « Des trois feux s'élève une fumée ; les oblations de ce sage à l'irréprochable renom l'ont embaumée ; elle a atteint la voie des chars célestes ; je l'ai humée et, depuis lors, dégagée de ses éléments poudreux, mon âme est devenue légère.

38. « Voici, ô noble femme, de l'ascète Çâtakarni le lac d'agrément qu'on appelle « les cinq nymphes » ; avec son pourtour de forêts, il ressemble de loin au disque de la lune qu'à peine on distingue au travers des nuages.

39. « Jadis, ce sage ne vivait que de touffes d'herbe darbha et demeurait parmi les gazelles ; le Maghavan s'effraya de son ascèse et tenta de le prendre à ce piège : la jeunesse de cinq nymphes.

40. « Le sage habite donc un palais sous terre où il entend un concert perpétuel de tambourins : ce bruit va jusqu'au ciel, c'est lui dont les échos frappent pour un instant les réduits qui sont au faîte de notre char.

41. « Et voici, au centre des quatre feux allumés, mortifiant son front sous le soleil aux sept chevaux, un autre ascète qui pratique ses austérités, son nom est Sutîkshna ; il est le maître de ses actes.

42. « C'est pour lui que les nymphes dans un sourire décochent leurs œillades, pour lui qu'elles montrent à demi leurs

ceintures sous quelque prétexte, mais elles ne peuvent corrompre ce sage qui fit naître la crainte chez Indra, ces filles des dieux aux voluptueux mouvements.

43. « Le voici, avec son bracelet de rosaire et sa main grattant les gazelles et coupant les pointes d'herbe kuça ; on dirait qu'en mon honneur, le bras gauche levé en l'air, il dirige son autre bras par ici.

44. « Comme il a fait vœu de retenir sa langue, il reçoit mon salut en inclinant un peu la tête ; et maintenant que mon char a cessé d'entraver son regard, il le reporte à nouveau vers l'astre aux mille rayons.

45. « Voici la secourable forêt où Çarabhanga fait pénitence, détenteur du feu purifiant ; longtemps il a rassasié le feu de combustible pour lui offrir, enfin, consacré par les formules, son propre corps.

46. « Vois ces arbres : ils écartent de leur ombre les fatigues du trajet, ils abondent en fruits estimés ; c'est à eux qu'incombe à présent le soin d'honorer les hôtes : ne sont-ils pas les dignes fils de ce sage?

47. « Vois cette montagne, là-bas, avec sa bouche de grottes vomissant le fracas des torrents ; les nuages qui s'accrochent au bout de ses cornes semblent des mottes boueuses par lui fouillées ; c'est, ô femme à l'harmonieuse structure, le Citrakûta, pareil à un taureau, qui retient mon regard.

48. « Voici la rivière sereine, au cours pacifique ; loin de nous, elle paraît mince, la Mandâkinî ; au pied du mont elle ressemble à un collier de perles qui ceindrait le cou de la terre.

49. « Ici, c'est le noble tamâla, aux flancs de la montagne ; j'ai cueilli sa branche parfumée et j'en ai combiné pour toi, brillant comme l'épi de l'orge sur tes joues un peu pâles, un ornement pour tes oreilles.

50. « C'est ici que les bêtes furent apprivoisées sans avoir eu à craindre de châtiment ; les arbres ont porté des fruits sans avoir fait éclore de fleurs : c'est la forêt, instrument des mortifications d'Atri, et qui révèle l'éminente énergie de ce sage.

51. « C'est ici encore que, pour l'ablution des ascètes, Anusûyâ fit répandre, dit-on, le fleuve où les sept sages cueillent de leurs mains les lotus d'or, le fleuve aux trois cours, guirlande sur le diadème de Çiva.

52. « Voici les autels des ermites absorbés dans la méditation du vîrâsana ; au milieu d'eux on dirait, tant l'air dénué de souffle est immobile, que les arbres aussi sont figés dans la contemplation.

53. « Tu as jadis sollicité le secours du figuier que voici, connu sous le nom de çyâma. Un monceau d'émeraudes mêlées à des rubis, voilà l'aspect qu'il offre avec ses fruits.

54. « Et ceci : on dirait tantôt un collier de perles serti de saphirs éclatants, tantôt une guirlande de blancs lotus dont les interstices sont semés de nymphées bleus ;

55. « Tantôt une rangée d'oiseaux épris du lac Mânasa et venus se joindre aux oies sauvages ; tantôt, avec ses feuilles peintes d'aloès noir, un parterre composé de santals ;

56. « Tantôt encore une clarté lunaire tachetée par les té-

nèbres qui se dissimulent dans l'ombre ; ou la ligne candide d'un nuage d'automne par les déchirures duquel on aperçoit un coin de la nue ;

57. « Ou bien, enfin, le corps du Seigneur paré de serpents noirs, oint de cendres : ô princesse à l'irréprochable corps, tel me paraît le Gange lorsque les flots de la Yamunâ viennent rompre son cours.

58. « Lorsqu'au confluent de ces deux rivières, épouses de l'Océan, les âmes se sont purifiées par le bain, elles cessent à jamais, sans même avoir la révélation de l'Être, d'être enchaînées par le corps au moment où elles quittent leur dépouille mortelle.

59. « Voici la cité du souverain des Nishâda ; c'est là que, me voyant déposer le joyau du diadème et rattacher ma natte, Sumantra dit en pleurant : « O Kaikêyî, tes désirs sont exau-« cés ! »

60. « Vois cette rivière : le sein des femmes des Punyajana savoure le pollen de ses lotus dorés ; le lac Brâhma est sa source — des personnes véridiques l'affirment — comme de l'intellect le principe invisible est la source ;

61. « Des pieux sacrés sont fichés sur ses rives ; elle pousse ses eaux à travers Ayôdhyâ, la capitale, ses eaux où descendirent les Ikshvâku pour l'ablution, lors du sacrifice du cheval, et qu'ils rendirent ainsi plus saintes encore ;

62. « Sur ses bancs de sables ont coutume de se divertir les maîtres des Uttarakôçala ; elle les nourrit de ses ondes copieuses : elle est pour ainsi dire leur commune nourrice ; mon esprit lui rend hommage ;

63. « C'est la Sarayû ; elle est pareille à ma mère séparée du roi vénérable ; j'habite loin d'elle, et pourtant, avec les bras de ses vagues d'où émane une fraîche brise, elle semble vouloir m'embrasser.

64. « Depuis un moment, rouge comme l'aurore incarnate, s'élève à mes yeux une poussière du sol : je pense que c'est Bharata : il a connu par Hanûman la nouvelle de mon arrivée et vient à ma rencontre avec son armée.

65. « Comme j'ai tenu ma promesse, c'est la Fortune royale apparemment que ce juste veut me rendre — il n'y a point goûté lui-même — ; ainsi, à son retour, après avoir tué dans la bataille Khara et d'autres ennemis, Lakshmana t'a rendue à moi.

66. « Voici mon frère : précédé de son maître, il marche à pied, par derrière, et a fait arrêter son armée ; les vieux ministres l'accompagnent ; vêtu d'écorces, l'offrande en mains, Bharata s'avance vers moi.

67. « C'est à lui que notre père a transmis la Fortune royale ; mais, par égard pour moi, il n'en a pas joui, quoiqu'il fût jeune encore et qu'il la tînt sur son sein ; on eût dit que, durant tant d'années, il observait avec elle le vœu sévère de la chasteté ! »

68. Ainsi parla le fils de Daçaratha : alors, le char céleste, connaissant son désir par l'effet du dieu protecteur, descendit de la voie lumineuse : avec émerveillement le contemplaient les habitants qui avaient suivi Bharata.

69. Bibhîshana, marchant en tête, montrait la route à Râma ; celui-ci donna la main au roi des singes, habile à l'hommage,

et descendit du char par un escalier aboutissant au sol et fait de marches de cristal.

70. Devant le maître de la race des Ikshvâku, le pieux héros s'inclina ; puis, après avoir accepté l'oblation, il embrassa son frère Bharata et fondit en larmes : l'odeur de cette tête chère lui rappelait que, par affection pour lui, elle s'était dérobée au sacre, gage du royaume paternel.

71. Leur barbe, qui avait crû, transformait l'aspect des vieux conseillers et les rendait pareils à des figuiers aux racines touffues ; ils s'inclinèrent devant lui ; il les accueillit par des regards de faveur, s'informant de leur santé en termes gracieux.

72. « Voici mon ami des jours adverses, le maître des ours et des singes ; voici le fils de Pulastya, abatteur incomparable d'ennemis dans la mêlée » ; en ces termes respectueux, le descendant de Raghu les présenta et Bharata, négligeant d'abord Lakshmana, les salua ;

73. Puis il joignit le fils de Sumitrâ et baissa la tête ; celui-ci, le redressant, l'embrassa avec vigueur : sa joue était endurcie par les blessures qu'y avait faites l'arme d'Indrajit ; la poitrine de Bharata en fut comme endolorie.

74. Sur l'ordre de Râma, les chefs des légions de singes prirent alors la forme humaine et montèrent sur des éléphants royaux qui répandaient de tous côtés des torrents de mada : ils purent ainsi savourer le plaisir d'une ascension dans les montagnes.

75. Le maître des démons, rôdeurs de nuit, prit aussi place,

avec sa suite, sur des chars que le fils de Daçaratha lui assigna : bien qu'il eût lui-même des véhicules construits par la puissance de la magie, ces chars les surpassaient encore pour la beauté de leur arrangement artistique.

76. Enfin, le maître des Raghu, avec son frère cadet, remonta sur le char à la bannière vibrante et qu'il mouvait à son gré ; ainsi, au crépuscule, lorsqu'il est embelli par la conjonction de Buddha et de Brhaspati, le maître des étoiles prend place dans un essaim de nuages à l'éclat vacillant.

77. Le Souverain des mondes avait sauvé la terre du déluge ; le terme de la saison pluvieuse sauve la clarté lunaire des nuages amoncelés ; Râma sauva ainsi la fille du Maithila des affres du démon aux dix têtes : rassurée désormais, elle reçut le salut de Bharata.

78. On vit alors ce couple adorable, les pieds de la fille de Janaka — fermes en leur vœu, ils avaient repoussé l'hommage du maître de Lankâ ; — on vit la tête de ce juste — la chevelure en était disposée en nattes pour imiter celle de l'aîné — mutuellement se sanctifier et se joindre.

79. Précédé par le peuple, le Kâkutstha franchit une demi-lieue sur son char, en modérant son allure : et, à l'endroit même où Çatrughna avait planté ses tentes, le noble roi fit halte, dans le vaste parc qui avoisine Sâkêta.

CHANT XIV

Rama répudie Sita

1. La mort de Daçaratha avait réduit ses deux femmes à une condition pitoyable ; ses deux fils eurent ensemble une entrevue avec elles : elles ressemblaient à un couple de lianes quand l'arbre qui les supporte est brisé.

2. Devant elles s'inclinèrent tour à tour ces princes meurtriers d'ennemis, parés d'exploits : elles ne les virent pas distinctement, car les larmes les aveuglaient ; mais elles les reconnurent à la sensation de plaisir que donne le contact d'un fils.

3. Les larmes froides nées de la joie rompirent les pleurs brûlants nés de la douleur : ainsi les eaux du Gange et de la Sarayû, échauffées par l'été, sont refroidies par la descente des neiges du mont Hima.

4. Sur le corps de leurs fils, elles touchèrent avec compassion les cicatrices fraîches que l'arme des démons y avait marquées ; « mère de héros » est un titre que recherchent les femmes de la race des kshatriya : pourtant elles n'eurent pour lui plus de goût.

5. « Me voici, porteuse de désastres pour mon époux, funeste Sîtâ » ; c'est en ces termes qu'elle révéla son nom ; et les deux femmes de son père qui habitait le ciel furent par elle saluées avec un égal respect.

6. « Lève-toi, ma fille, n'est-ce pas, au contraire, un effet de ta sage conduite si ton mari et ton beau-frère ont échappé à une grande calamité? » Telles furent, à Sîtâ si digne d'affection, les paroles qu'elles adressèrent, tout affectueuses et sans fausseté.

7. La consécration de la bannière des Raghu, qu'avaient déjà inaugurée les larmes de joie versées par les mères, fut célébrée par les vieux ministres avec l'eau des bains sacrés qu'on avait amenée dans des jarres d'or.

8. Rivières, mers, lacs avaient reçu la visite des chefs des démons et des singes : sur la tête du prince victorieux, ils firent alors tomber les eaux, comme sur la cime du Vindhya tombent les pluies qui naissent des nuages.

9. Sous le vêtement de l'ascète, Râma était déjà d'une étrange beauté ; mais le costume royal qu'il portait à ce moment lui donna un surcroît de splendeur.

10. Accompagné des ministres, des démons, des singes et de sa propre armée, tandis que le son des trompettes réjouissait la foule des citoyens, il entra dans la capitale de ses ancêtres : du haut des maisons on répandait une averse de grains et les arcs de triomphe étaient dressés.

11. Le Saumitri agitait doucement les deux aigrettes sur le char où il se tenait avec son frère cadet ; Bharata portait le parasol ; on eût dit l'image vivante des quatre Expédients réunis.

12. Du palais s'échappait une fumée d'aloès dont le vent capricieux brisait la ligne ; on eût dit qu'à son retour de la

forêt le chef des Raghu avait dénoué la tresse des cheveux de la ville.

13. Les belles-mères avaient arrangé un vêtement magnifique pour l'épouse du héros des Raghu ; elle se tenait dans une litière et devant elle — du haut des fenêtres du palais le geste était visible — les femmes de Sâkêta, joignant les mains, s'inclinaient.

14. Elle portait, auréolé d'un éclat vacillant, le fard immortel d'Anusûyâ : elle semblait ainsi se tenir dans des flammes, afin que son mari pût attester de nouveau à la ville qu'elle était pure.

15. Râma distribua des habitations bien pourvues à ses amis : car il était un réceptacle d'amitié. Puis, les larmes aux yeux, il pénétra dans la demeure qui contenait les offrandes pour son père, son père dont il ne restait plus qu'une image !

16. Et, joignant les mains : « mère, si notre père n'a pas failli du vrai chemin, gage du ciel, c'est, à bien le considérer, un bienfait dont tu es cause », dit-il à la mère de Bharata, lui enlevant ainsi sa honte.

17. Il gratifia Sugrîva, Bibhîshana, d'autres encore, d'objets créés par l'art, si bien qu'en voyant leurs désirs accomplis sitôt que formulés, leur esprit en fut plein d'émerveillement.

18. Les ascètes divins vinrent le féliciter ; il leur rendit hommage et les écouta raconter l'histoire entière — depuis la naissance — de l'ennemi qu'il avait tué ; elle conférait une majesté à ses propres exploits.

19. Après le départ de ces sages, trésors d'ascétisme, les chefs des démons et des singes, qui avaient passé sans s'en

douter quinze jours dans les plaisirs, reçurent des mains de Sîtâ des dons exquis, puis Râma leur donna congé.

20. Il songea ensuite à l'instrument qu'il dirigeait à son gré et qu'il avait arraché avec sa vie à l'ennemi des dieux — il lui permit de porter à nouveau le maître de Kailâsa — c'était le char Pushpaka, fleur du ciel.

21. C'est ainsi que Râma devint roi après que, sur l'ordre d'un père, il eut fixé sa demeure dans la forêt. Mérite, Pouvoir, Amour trouvèrent en lui un égal traitement : c'étaient comme ses trois jeunes frères.

22. Envers toutes les mères — tant il était affectueux — il montra la même déférence ; ainsi fait le Maître des armées envers les Pléiades, car il a bu leur sein de ses six bouches.

23. Comme il abhorrait la cupidité, ses sujets purent s'enrichir ; comme il dissipait la crainte des obstacles, ils purent sacrifier ; étant leur guide, il était pour eux un père ; écartant leurs peines, il était pour eux un fils.

24. Il examinait les affaires de la cité en temps voulu, puis il prenait son plaisir en compagnie de la fille du souverain des Vidêha ; sous la belle figure de cette princesse, c'était Lakshmî même qui semblait le courtiser, brûlant de jouir de sa personne.

25. Et tandis qu'à leur aise ils goûtaient les voluptés des sens dans les chambres ornées de peintures, les souffrances qu'ils avaient endurées chez les Dandaka se muaient en plaisirs lorsqu'ils les évoquaient.

26. Or, Sîtâ, les yeux pleins de langueur, devint pâle comme

l'herbe çara : son mari fut empli de joie ; car son visage seul, sans l'aide de la parole, proclamait qu'elle était enceinte.

27. Il la fit asseoir sur ses genoux : la tige de son corps s'était amenuisée, décolorée la pointe de ses seins : et tandis qu'elle rougissait, secrètement il lui demanda, dans sa joie, de quoi elle avait envie.

28. Il est un lieu où les offrandes de riz sont dévorées par les bêtes sauvages et où les filles des anachorètes se lient d'amitié avec les hôtes qui viennent ; c'est là qu'elle souhaita d'aller, parmi l'herbe kuça, aux bords de la Bhâgîrathî, dans les bois de pénitence.

29. Le héros des Raghu promit de satisfaire son désir ; puis, suivi de ses assistants, il voulut contempler l'heureuse Ayôdhyâ et gravit le palais que lèchent les nuages.

30. Il vit les échoppes prospères sur la route royale, la Sarayû sillonnée de bateaux, des coquettes en compagnie de jeunes gens peuplant les parcs aux portes de la ville ; il fut plein d'aise.

31. « Quel bruit court sur ma conduite? » dit alors, interrogeant Bhadra, son émissaire, le prince à la parole incomparable, à la pure conduite, aux bras longs comme le souverain des serpents — vainqueur d'un puissant ennemi.

32. Pressé de questions, Bhadra lui dit : « Les citoyens louent ce que tu as fait, sauf une chose : que tu aies repris la reine, ô roi des hommes, après qu'elle eut habité dans le palais du démon. »

33. Le reproche que Râma encourait par sa femme le frappa

lourdement, car il était funeste à son renom : et comme un fer chauffé que bat le marteau, le cœur du mari de la Vaidêhî se rompit.

34. « Dois-je négliger ces propos qui m'outragent, dois-je, en dépit de son innocence, abandonner ma femme? » Ainsi, déchirée entre des partis contraires, son âme était pareille à une escarpolette.

35. Convaincu qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, il voulut effacer l'opprobre en abandonnant sa femme. Que pèsent le corps et, à plus forte raison, les plaisirs des sens, au prix de la gloire, chez les âmes riches en gloire?

36. Il manda donc ensemble ses frères cadets ; son éclat était abattu et, lorsqu'ils virent ce changement, leur joie s'effondra ; il leur apprit la mauvaise nouvelle qui le concernait et leur tint ce langage :

37. « Sur la race des rois sages, nés du soleil, voyez quelle tache j'ai mise — race pure, pourtant, dans sa vertu. Ainsi fait le vent lorsque, tout chargé d'eau, il heurte un miroir.

38. « Or, voici qu'à travers la cité se propage — comme une goutte d'huile sur les eaux agitées — ce reproche inouï : je ne puis l'endurer : un éléphant royal n'endure pas le poteau qui l'attache.

39. « Je veux détourner le mal ; j'ai un fils près de naître ; je n'en tiendrai nul compte ; j'abandonnerai la fille du Vaidêha ; ainsi j'ai, autrefois, sur l'ordre paternel, abandonné la terre, qui a l'Océan pour roue.

40. « Je sais qu'elle est sans reproche ; mais la censure pu-

blique est d'un grand poids pour moi ; si la terre fait ombre sur la lune immaculée, les gens disent que c'est une tache.

41. « J'ai mené à son terme la destruction du démon ; mes efforts n'ont pas été vains ; j'ai vengé l'affront encouru. Lorsqu'il est irrité, est-ce par soif de sang que le serpent mord celui qui le heurta du pied ?

42. « Voilà ma résolution ; ne la contrariez point par la pitié qui mouille les cœurs, si vous voulez du moins qu'une fois extrait le dard du blâme, je supporte la vie plus longtemps. »

43. Quand le maître eut prononcé envers la fille de Janaka sa résolution si cruelle, nul d'entre ses frères n'osa contredire ni approuver.

44. Puis sur Lakshmana, son frère plus jeune, Râma jeta un regard, lui dont les trois mondes chantent la gloire ; il l'appela « cher frère » — or sa parole est véridique — et lui donna en secret l'ordre suivant — car Lakshmana exécute les ordres avec constance :

45. « Ta belle-sœur, en parlant de sa grossesse, a exprimé le désir de visiter les bois de pénitence. Mène-l'y sur ton char, sous quelque prétexte, et l'abandonne dans le domaine de Vâlmîki. »

46. Lakshmana savait que le fils de Bhrgu, sur l'ordre paternel, avait frappé sa mère comme un ennemi ; il accepta le commandement de l'aîné : la volonté des aînés ne doit pas être mise en question.

47. Heureuse de la nouvelle favorable, la fille du Vaidêha

monta sur un char attelé de coursiers intrépides ; Sumantra tenait les rênes ; Lakshmana se mit en route.

48. Comme elle était menée par des contrées plaisantes, elle pensait : « mon bien-aimé ne sait comment m'être agréable ! » et elle était dans la joie ; elle ne soupçonnait pas qu'il avait cessé d'être pour elle l'arbre des souhaits et devenait l'arbre à feuilles de glaives.

49. Lakshmana lui cacha pendant le trajet le lourd malheur qui l'attendait, mais le tremblement de son œil droit le lui révéla, cet œil qui, pour toujours, avait perdu la vue du bien-aimé.

50. Abattu par ce mauvais présage, son visage de lotus aussitôt se fana ; « puisse le roi être heureux ainsi que ses frères ! » pria-t-elle en son for intérieur.

51. Suivant l'ordre du père, le fils de Sumitrâ s'apprêta dès lors à laisser au fond du bois l'épouse fidèle ; mais il en fut empêché par la fille de Jahnu qui, dressant ses mains de vagues, se tenait devant lui.

52. Le cocher retenant les chevaux, il fit descendre sa belle-sœur du char sur la rive sablonneuse ; puis il traversa le Gange sur un bateau excellent qu'un passeur lui amenait ; c'est ainsi que tint sa promesse ce prince à la promesse sûre.

53. Alors le Saumitri, disposant ses mots tant bien que mal, la gorge suffoquée de larmes — on eût dit un nuage funeste qui répand une pluie de pierres — laissa échapper l'ordre du grand maître.

54. Le vent de l'outrage frappa et déchira la princesse ; les

fleurs, ses ornements, glissèrent ; et sur cette terre qui avait engendré sa vie matérielle, Sîtâ, telle une liane, tomba aussitôt.

55. « Comment ton mari, lui qui sort de la race des Ikshvâku, peut-il t'abandonner sans raison, ton mari de noble conduite? » dit la Terre qui, dans ses soupçons, refusa d'abord de l'admettre en son sein maternel.

56. Alors elle perdit connaissance et ne sentit plus sa détresse ; et quand le souffle lui revint, elle brûla d'un feu intérieur : le fils de Sumitrâ réussit à la réveiller, mais ce réveil lui fut plus douloureux que sa torpeur.

57. Elle n'eut pas un mot de reproche pour son mari — la noble princesse — qui, sans faute, l'avait répudiée : elle se croyait vouée à un malheur durable et sans cesse s'accusait d'être une méchante.

58. Le frère de Râma consola l'épouse fidèle et lui montra le chemin vers la demeure de Vâlmîki : « Je suis au service d'un autre ; mon maître a ordonné, ô reine, excuse ma rigueur », dit-il en s'inclinant.

59. Sîtâ, le relevant, parla en ces termes : « Je suis contente de toi, cher frère ; puisses-tu vivre longtemps ! Tu es sous les ordres de ton frère aîné, comme Vishnu est sous ceux d'Indra.

60. « A mes mères fais connaître selon leur rang que mon hommage leur est acquis, que j'ai de leur fils un enfant en mon sein et qu'elles veillent sur lui dans leur âme ;

61. « Et dis au roi en mon nom : « J'ai été purifiée dans le feu « sous tes yeux, et pourtant tu m'as abandonnée en appre-

« nant que le monde te blâmait : c'est digne de ta science sacrée « et de ta race.

62. « Ou plutôt, puisque ta pensée est tournée vers le bien, « on ne doit pas soupçonner que tu as agi arbitrairement en- « vers moi ; c'est la conséquence des péchés de ma vie anté- « rieure, et, comme le tonnerre, on n'en peut soutenir le coup.

63. « Jadis, tu négligeas la Fortune royale qui s'offrait à toi, « tu gagnas la forêt avec moi : maintenant que tu as recouvré « le trône, cette même Fortune, en l'excès de sa fureur, ne « tolère pas que j'habite dans ta maison.

64. « Lorsque les rôdeurs de nuit opprimaient les femmes des « ascètes, c'est grâce à ta faveur que je pouvais les secourir ; « irai-je maintenant laisser d'autres me secourir quand tu es « dans tout ton éclat?

65. « Séparée de toi à jamais, ma vie est vaine ; combien j'en « ferais peu de cas, de cette vie perdue, si je ne devais protéger « cet enfant de toi, dans mon ventre, qui fait obstacle à mon « dessein !

66. « Telle que je suis, je fixerai mon regard sur le soleil « dès que mon enfant sera né, je m'efforcerai à pratiquer l'as- « cèse, afin que, dans une autre naissance, je t'obtienne à nou- « veau pour époux, sans séparation.

67. « Pour un roi, protéger les castes et les conditions, voilà « le devoir tel que Manu l'a prescrit ; tu m'as exilée, tu dois « donc veiller sur moi comme tu veilles sur les ascètes. »

68. « Qu'il en soit ainsi ! » dit, recevant son hommage, le frère de Râma : puis il franchit le champ de sa vue, tandis que

Sîtâ criait à pleine gorge, sous le poids extrême de sa désolation, telle une orfraie égarée.

69. Alors, les paons délaissèrent leurs danses, les arbres leurs fleurs, les gazelles leur herbe déjà saisie ; il y eut à travers la forêt, compagne de son malheur, une immense lamentation.

70. Elle rencontra le Poète qui allait vers elle, guidé par ses gémissements ; il était parti chercher l'herbe et le bois ; il avait vu un oiseau transpercé par un homme hors caste, et le chagrin qui s'élevait en lui avait pris la forme d'un vers.

71. Il essuya les larmes qui voilaient les yeux de Sîtâ ; elle le salua, cessant de geindre ; l'ascète, voyant les signes de la grossesse, formula une bénédiction pour qu'elle eût un bon fils, et lui dit :

72. « Je sais par l'extase que ton mari t'a délaissée ; des blâmes calomnieux l'avaient ému. Ne t'afflige pas ; tu n'es plus dans le même pays, ô Vaidêhî, mais tu es encore dans la maison de ton père.

73. « Certes, Râma a extirpé le démon, épine des trois mondes, il est sincère dans ses décisions et exempt de forfanterie ; mais il a agi sans motif envers toi ; je suis irrité contre ce frère aîné de Bharata.

74. « Ton beau-père au vaste renom fut mon ami ; ton père libéra les justes de l'existence ; quant à toi, tu es le modèle de celles pour qui l'époux est un dieu ; qu'y a-t-il en toi qui ne commande ma sympathie ?

75. « Pour avoir vécu en contact avec les ermites, les bêtes ici sont devenues apprivoisées, c'est un bois de pénitence,

habite-le sans crainte. Quand tu auras heureusement mis au monde l'enfant, on célébrera les cérémonies de la naissance.

76. « Les rives de la Tamasâ ne sont pas désolées, car les ermites y demeurent ; cette rivière chasse les ténèbres, baigne-toi dans ses eaux ; sur ses bancs sablonneux, offre l'oblation et ton esprit aura la sérénité.

77. « Fleurs et fruits de la saison, grains d'offrandes croissant sans labour, toutes choses te seront apportées par les filles des ascètes ; par leurs dignes propos, elles dissiperont ton neuf désarroi.

78. « Tu feras croître en les arrosant les jeunes arbres de l'ermitage — les jarres seront proportionnées à ta force — et tu sauras ainsi, sans doute, avant même que ton enfant soit né, ce qu'est l'amour de celle qui donne son lait. »

79. Elle remercia Vâlmîki de sa faveur, et celui-ci, prenant sa main, l'âme imprégnée de pitié, la conduisit à l'endroit où, le soir, les gazelles s'accroupissent aux flancs de l'autel, vers son ermitage où les bêtes vivent en paix.

80. Il la confia, toute accablée de douleur, à des ascètes qui furent heureux de sa venue. Ainsi, lorsque les pères ont goûté le suc de l'astre aux froids rayons, Darça confie aux plantes la lune près d'expirer.

81. Une lampe nourrie d'huile d'ingudî et une peau d'antilope étendue pour sa couche, voilà ce que contenait la cabane qu'à l'issue de la réception solennelle, le jour tombant, ils lui donnèrent.

82. C'est là qu'elle habitait, se purifiant par des aspersions,

offrant l'hommage aux hôtes selon les rites, vêtue d'écorces : avec des fruits sauvages, elle entretenait son corps, afin de perpétuer la descendance de son mari.

83. « Le roi a-t-il du regret maintenant? » se demandait avec anxiété le meurtrier de Çakrajit. Il raconta tout ce qui s'était passé, les plaintes de Sîtâ, et informa son aîné que l'ordre était exécuté.

84. Râma, aussitôt, éclata en sanglots comme la lune de Pausha qui répand le frimas. Car s'il avait, par crainte de la calomnie, chassé de sa maison la fille du Vaidêha, il n'avait pu la chasser de son cœur.

85. Refrénant son chagrin, le sage roi, si vigilant à surveiller les castes et les conditions, gouverna en commun avec ses frères le riche royaume, et son esprit fut libre de passions.

86. Du jour où Sîtâ, sa seule femme, fut, en dépit de sa vertu, abandonnée par ce roi qu'effrayait la censure populaire, la Fortune royale habita sur son sein dans une félicité sans trouble : elle resplendissait comme si elle eût été délivrée d'une rivale.

87. Sîtâ, une fois délaissée, le roi, cet ennemi du démon aux dix têtes, n'épousa point d'autre femme ; il portait son image pour accomplir les sacrifices.

88. Lorsque ces nouvelles de son mari vinrent aux oreilles de Sîtâ, elle put, dès lors, supporter tant bien que mal l'intolérable douleur de la répudiation.

CHANT XV

L'ascension de Rama au svarga

1. Lorsqu'il eut fait l'abandon de Sîtâ, le maître de la terre eut comme épouse unique la Terre, qui a pour ceinture l'océan, mine de joyaux.

2. Or, comme Lavana, esprit des ténèbres, avait détruit les sacrifices des ascètes, ceux-ci vinrent trouver Râma des bords de la Yamunâ, leur demeure, et demandèrent secours à ce roi secourable.

3. Connaissant Râma, ils n'avaient point frappé le démon de leur propre énergie : c'est quand le protecteur fait défaut que les sages, armés de la malédiction, dépensent leur vertu ascétique.

4. Le Kâkutstha leur promit d'écarter les obstacles : c'est pour sauvegarder la loi qu'est apparu sur terre le dieu cornu.

5. Ils expliquèrent à Râma comment il fallait tuer l'ennemi des dieux : « Lavana est invincible avec le trident ; il faut le surprendre sans son arme. »

6. Alors, le Râghava donna l'ordre à Çatrughna de leur rendre la sécurité : il voulait que son frère justifiât le sens de son nom en écrasant l'ennemi.

7. Tous les descendants de Raghu sont le fléau de l'adver-

saire ; et, de même que l'exception détruit la règle, ils sont de taille à le détruire.

8. Pourvu des bénédictions de son frère aîné, le Dâçarathi partit sur son char vers des contrées boisées qu'il vit fleuries et odorantes.

9. L'armée qui le suivait sur l'ordre de Râma fut aussi utile au succès de son projet que l'est au sens de « lire » le préfixe *adhi* joint à la racine *i*.

10. Son chemin lui était indiqué par les sages ; il marchait ainsi, le meilleur des ascètes, tel l'astre rayonnant sur son char que précèdent les Vâlakhilya.

11. Sa route voulut qu'il fît halte en ces lieux où les gazelles lèvent la tête au bruit du char, dans le bois de pénitence de Vâlmîki.

12. Le sage reçut avec honneur le prince qui avait ses chevaux épuisés de fatigue ; par la puissance de son ascèse, il lui procura d'extraordinaires aménagements.

13. Cette nuit-là, sa belle-sœur, qui était enceinte, enfanta deux fils accomplis, tels le trésor et le sceptre qu'enfante la terre.

14. Le Saumitri apprit avec joie que son frère avait des enfants ; joignant les mains, il prit congé du sage ; le matin, il attela le char et partit.

15. Il n'eut pas plus tôt atteint Madhûpaghna que le démon, né du sein de Kumbhînasî, revint de la forêt, emmenant en guise de tribut un monceau de bêtes mortes.

16. Couleur de fumée, fleurant la graisse, les cheveux

rouges comme des flammes, entouré d'une troupe de mangeurs de chair, il ressemblait au feu d'un bûcher ambulant.

17. Le trouvant sans sa pique, le jeune frère de Lakshmana l'assaillit : la victoire favorise ceux qui frappent l'ennemi à ses points faibles.

18. « Mon ventre n'a pas son compte d'aliments aujourd'hui ; le Créateur s'en est aperçu et, dans son effroi, il t'a, par bonheur, envoyé vers moi! »

19. Le démon, menaçant ainsi Çatrughna, déracina pour le tuer un arbre élevé comme si c'eût été une tige de mustâ.

20. Mais les flèches acérées du Saumitri mirent à mi-chemin le projectile en pièces : seul le pollen des fleurs toucha les membres du prince, non point l'arbre lancé par le démon.

21. Cet arbre détruit, le rakshas fit voler sur lui une énorme pierre : on eût dit le poing du dieu de la mort séparé de son bras.

22. Çatrughna saisit l'arme d'Indra et frappa la pierre qui fut réduite en particules plus fines que le sable.

23. Le rôdeur de nuit fonça alors sur lui, levant le bras droit : telle avec son palmier solitaire une montagne qu'a ébranlée un vent sinistre.

24. Le cœur fendu par la flèche de Krshna, l'ennemi tomba et fit trembler la terre, et du même coup cessèrent de trembler les habitants de l'ermitage.

25. Des nuées d'oiseaux s'abattirent sur le démon mort ; sur la tête de son adversaire, des pluies de fleurs célestes.

26. Lorsqu'il eut tué Lavana, le héros comprit qu'il était bien le frère du prince tout-puissant, célèbre par le meurtre d'Indrajit.

27. Les ascètes le couvrirent de louanges : leur objet était accompli. Sa tête gracieuse qu'exhaussait sa prouesse, sa modestie à nouveau l'inclinait.

28. Sur la rive de la Kâlindî, il fonda la ville de Mathurâ ; pour parure, il avait sa valeur ; indifférent aux richesses, son aspect était débonnaire.

29. Sous sa juste loi, les citoyens connurent la prospérité ; on eût dit qu'il avait établi là un débouché à l'excès des populations célestes.

30. En arrivant au palais, il vit la Yamunâ avec ses flamants, comme une boucle de cheveux de la Terre, ornée de paillettes d'or, et il fut content.

31. L'ami de Daçaratha et de Janaka, sage conseiller, consacra par affection pour eux les deux fils de la Maithilî, conformément au rite.

32. L'herbe kuça et le poil lava avaient servi à enlever la moiteur de l'embryon : c'est pourquoi, dit-on, le poète donna à ces enfants les noms de Kuça et de Lava.

33. Il leur fit lire le Vêda et les annexes du Vêda lorsque leur enfance fut un peu avancée ; il leur fit aussi chanter son propre ouvrage, le premier pas de la poésie.

34. Chantant ensuite l'histoire tendre de Râma devant leur mère, les deux fils adoucirent pour elle le chagrin de la séparation.

35. Les trois autres descendants de Raghu, éclatants comme les trois feux, eurent aussi chacun deux fils, car leurs femmes avaient trouvé dans cette union des époux excellents.

36. Çatrughna reporta sur Çatrughâtin et sur Subâhu à la vaste science, ses deux fils, l'empire de Mathurâ et de Vidiçâ : car il brûlait de rejoindre son aîné.

37. Comme il voulait que Vâlmîki ne dépensât plus désormais son pouvoir ascétique, il passa par son ermitage et vit là les fils de la Maithilî chanter devant les gazelles immobiles.

38. Puis le prince, maître de ses sens, entra dans Ayôdhyâ, toute embellie de rues pavoisées : comme il avait mis à mort Lavana, les citoyens le regardaient avec un respect profond.

39. Il vit au milieu du conseil, assisté de ses conseillers, Râma qui, depuis la répudiation de Sîtâ, n'avait plus d'autre épouse que la Terre.

40. Le frère aîné reçut avec joie le destructeur de Lavana qui s'inclinait devant lui : c'est ainsi qu'Indra, content du meurtre de Kâlanêmi, reçut le dieu cornu.

41. Le roi l'interrogeant, Çatrughna l'informa que tout allait bien, mais non qu'il avait des fils : ainsi l'avait ordonné le plus ancien des poètes, qui se proposait de les lui rendre au moment voulu.

42. Sur ces entrefaites, un brâhmane qui habitait le pays, portant sur son sein, comme sur un lit funèbre, un fils mort avant la jeunesse, vint se lamenter à la porte du roi.

43. « Tu es bien à plaindre, ô terre ; depuis que tu as perdu Daçaratha et que tu es passée aux mains de Râma, tu as quitté un état misérable pour un plus misérable encore. »

44. Lorsqu'il apprit la cause de ce chagrin, Râma fut plein de honte ; car la mort, hors du temps fixé, n'a jamais touché le domaine des Ikshvâku.

45. « Aie patience un instant ! » dit-il, et il rassura le malheureux brâhmane. Puis, se souvenant du char de Kubêra, il eut la pensée de vaincre le fils de Vivasvat.

46. L'arme en mains, il prit donc place sur le char et partit ; alors, aux yeux du fils de Raghu, surgit, cachant sa vraie forme, la déesse du Discours.

47. « O roi, parmi ton peuple, quelque chose de funeste s'est instauré ; recherche-le, mets-y un frein ; ensuite tu auras le succès. »

48. A ces paroles sensées, Râma, pour refréner les écarts des castes, vola dans l'espace avec son char, si vite que le drapeau demeurait sans mouvement.

49. Le descendant des Ikshvâku vit alors un homme, l'œil rouge de fumée, qui, suspendu à la branche d'un arbre, pratiquait l'ascèse, la tête en bas.

50. Le roi lui demanda son nom et sa lignée : le buveur de fumée déclara être un çûdra, Çambuka de nom, et aspirer à la condition d'un dieu.

51. Sachant qu'un çûdra n'a pas le droit de faire l'ascèse et qu'il attirait ainsi le malheur sur le peuple, le justicier résolut de lui trancher la tête et saisit son arme.

52. La tête du çûdra, avec ses poils grillés par les étincelles du feu, ressemblait au nénuphar quand les fibres en sont dégradées par le frimas ; il la fit choir de son cou de lotus.

53. Dès qu'il eut subi ce châtiment des mains mêmes du

roi, le çûdra obtint la condition des justes — son ascèse rigoureuse ne pouvait la lui valoir, parce qu'il violait ainsi les lois de son État.

54. Le maître des Raghu fit alors sa jonction avec le tout-puissant Agastya, apparu sur sa route, comme l'automne avec l'astre des nuits.

55. Le sage né de la jarre lui donna l'ornement, gage divin, qu'à lui-même l'Océan lui avait donné lorsqu'il en eut absorbé les flots pour se racheter.

56. Râma porta donc ce bijou sur son bras déshabitué à frôler le cou de la Maithilî, et, avant qu'il fût lui-même de retour, l'enfant mort du brâhmane était de retour à la vie.

57. Le brâhmane, réuni à son fils, écarta dès lors la censure qu'il avait prononcée auparavant et l'effaça en célébrant ce roi qui sauvait un être des mains mêmes de la mort.

58. Lorsque Râma eut pour le sacrifice mis le cheval en liberté, les maîtres des démons, des singes et des hommes — comme des nuages versent l'eau sur les blés — versèrent sur lui leurs présents.

59. De diverses contrées vinrent à son invite de grands sages, quittant leur résidence sur terre et jusque dans les astres.

60. Avec ces sages campés aux approches de la ville et les quatre portes semblables à des bouches, Ayôdhyâ ressemblait au corps de l'Ancêtre avec les créatures nouvellement émises.

61. Jusqu'à la répudiation de la Vaidêhî qui fut un sujet d'éloges : car, durant le temps qu'il habita au sanctuaire, il n'avait eu d'autre épouse qu'une image d'or de Sîtâ.

62. Alors, avec un appareil qui dépassait ce qui est prescrit par le rite, le sacrifice fut inauguré : les démons fauteurs d'obstacles en étaient cette fois les gardiens.

63. Cependant, le Râmâyana, qu'avait connu en premier lieu le Prâcêtasa, était, çà et là, chanté par les deux fils de la Maithilî, Kuça et Lava, sous la direction de leur maître.

64. Une histoire de Râma, un ouvrage de Vâlmîki, des voix de kinnara, que fallait-il de plus pour ravir l'esprit des auditeurs?

65. La grâce de leurs formes et celle de leurs chants furent vantées à Râma par des connaisseurs : lui et ses frères vinrent donc les voir et les entendre avec curiosité.

66. L'assemblée prêta au chant une oreille attentive, les visages se baignèrent de larmes ; ainsi, la rosée perle au matin sur le sol d'une forêt sans brise.

67. Sauf par l'âge et par le costume, ils ressemblaient en tous points à Râma : le peuple, le remarquant, demeurait les regards fixes.

68. Les gens s'émerveillaient de leur adresse et plus encore de leur désintéressement devant les dons que le roi leur faisait par affection.

69. « Qui vous a instruits dans le chant? De quel poète est cette œuvre? » ainsi questionnait le roi ; ils disaient : « C'est Vâlmîki. »

70. Alors Râma se rendit avec son cadet chez le fils de Pracêtas et lui offrit le royaume et toutes choses, à l'exception de son corps.

71. Le poète lui apprit que les fils de la Maithilî étaient les siens et, dans sa compassion, il le pria de reprendre Sîtâ.

72. « Digne Râma, ta belle-fille est pure, le feu l'a démontré. C'est la perversité du démon qui empêcha tes sujets de croire à sa fidélité.

73. « Laisse donc la Maithilî leur démontrer quelle fut sa conduite ; je vais, si tu le permets, la faire venir avec ses fils. »

74. Le roi promit, et le sage ordonna à ses disciples d'amener la Jânakî de l'ermitage — ainsi amenait-il le succès de ses œuvres par ses austérités.

75. Le lendemain, le Kâkutstha rassembla les habitants et fit appeler le poète : il voulait prendre conseil.

76. On vit alors, avec Sîtâ et ses deux fils — comme avec une stance pourvue du ton et du rythme — le sage saluer Râma — comme on salue le soleil resplendissant.

77. A la voir enveloppée de vêtements rouges, l'œil fixé à ses pieds, on devinait qu'elle était pure, tant son apparence était sereine.

78. La foule, alors, écartant ses regards du spectacle, se tenait, tête basse, tels des épis chargés de fruits.

79. « En présence de ton époux, ordonna l'ascète, assis sur un large siège, fais en sorte, chère enfant, que le peuple n'ait plus de doute sur ta conduite. »

80. Alors, Sîtâ effleura l'eau sainte qu'un disciple de Vâlmîki avait versée sur elle et prononça ces mots véridiques :

81. « S'il est vrai qu'en parole, en pensée, en actions, je n'ai

pas enfreint la loi envers mon mari, ô dieu qui supportes l'univers, veuille me tenir dans ton sein ! »

82. A peine la chaste Sîtâ eut-elle parlé que, d'une fissure produite tout à coup dans le sol, on vit — telle une lueur de l'éclair aux cent flammes — surgir un nimbe éclatant.

83. Là, sur le chaperon d'un serpent s'élevait un trône : on y voyait apparaître, assise, avec sa ceinture d'océans, la Terre en personne, porteuse de richesses.

84. Elle fit monter sur son giron Sîtâ qui dirigeait ses yeux vers son époux : et, tandis que celui-ci criait : « non ! Non ! », elle emmenait la reine aux enfers.

85. Courroucé contre la Terre, Râma voulut reprendre Sîtâ ; mais le Maître, qui a mesuré la force du destin, l'apaisa comme il tenait déjà son arc.

86. A l'issue du sacrifice, Râma congédia les sages et ses amis, en les honorant ; puis il reporta sur ses enfants l'amour qu'il avait pour Sîtâ.

87. Sur la requête de Yudhâjit, il donna à Bharata la région qu'on nomme Sindhu, avec une part de sa puissance : car il était mainteneur de peuples.

88. Bharata vainquit les Gandharva dans une bataille et se borna à les contraindre de prendre en mains le luth et de déposer leurs armes.

89. Quant à ses fils Taksha et Pushkala, il les fit sacrer dans les villes royales qui portent leur nom — car ils étaient dignes du sacre — puis il revint auprès de Râma.

90. Quant à Lakshmana, il fit d'Angada et de Candrakêtu,

ses deux fils, avec la permission du maître des Raghu, les souverains du Kârâpatha.

91. Lorsqu'ils eurent ainsi installé leurs fils, les maîtres des hommes célébrèrent pour leurs mères — car elles avaient rejoint leurs maris dans l'autre monde — les rites funèbres suivant l'ordre prescrit.

92. Un jour, la Mort, déguisée en ermite, alla trouver le Râghava et lui dit : « Celui qui nous verra causer ensemble en secret, tu devras l'abandonner. »

93. « Soit ! » promit le roi ; alors, la Mort lui révéla qui elle était et lui dit de siéger au ciel, comme l'enjoignait l'Être suprême.

94. Lakshmana, qui pourtant connaissait le pacte — il se tenait à la porte — vint les interrompre : car il redoutait la malédiction de Durvâsas qui réclamait une entrevue avec Râma.

95. Puis il se rendit sur la rive de la Sarayû et dépouilla son corps, car il connaissait le yôga ; c'est ainsi qu'il rendit effective la promesse de son frère aîné.

96. Quand ce frère, le quart de son âme, l'eut ainsi devancé au ciel, le Râghava fut chancelant sur la terre comme la Vertu à trois pieds.

97. Il mit alors Kuça sur le trône de Kuçavatî ; ce prince était pour l'ennemi ce qu'est l'aiguillon pour l'éléphant ; et, sur le trône de Çarâvatî, il mit Lava, qui, par ses sages maximes, fit verser des larmes aux justes.

98. Puis, ferme en sa pensée, il partit pour le Nord avec ses

jeunes frères, précédé d'Agni. Le peuple d'Ayôdhyâ le suivait avec la tendresse qu'on a pour un époux et délaissait ses habitations.

99. Lorsqu'ils surent son dessein, les singes et les démons marchèrent aussi sur ses traces, qu'avaient arrosées, grosses comme des bourgeons de kadamba, les larmes de tout un peuple.

100. Un char céleste était à sa disposition : compatissant à ses fidèles, il fit de la Sarayû une échelle pour que sa suite pût accéder aux trois cieux.

101. Comme il y avait là, tel un troupeau de vaches passant une rivière, un concours d'hommes qui nageaient, le lieu, sous le nom de Gôpratara, devint célèbre sur terre comme pèlerinage consacré.

102. Ceux qui avaient part à la divinité recouvrèrent leur forme ; le Souverain, pour ces habitants de la terre devenus des dieux, fonda un paradis nouveau.

103. Lorsqu'il eut ainsi accompli la mission des dieux en brisant les têtes du démon aux dix bouches, le dieu à l'armée immense réintégra sa forme, refuge de l'univers ; mais il avait auparavant établi le maître de Lankâ et le fils du Vent, comme un double pilier de gloire, sur les montagnes du Sud et du Nord.

CHANT XVI

Le fils de Rama épouse Kumudvati

1. Les sept valeureux princes des Raghu firent de Kuça, leur aîné par l'âge et par les vertus, le bénéficiaire des plus rares trésors ; car la fraternité est de tradition dans leur famille.

2. Construire des ponts, cultiver la terre, dresser les éléphants, tels sont les soins profitables par lesquels ils se distinguèrent ; mais aucun d'eux ne franchit la limite de son domaine, non plus que l'Océan ne franchit le rivage.

3. Issue des parcelles du dieu aux quatre bras, la race de ces princes aux libéralités sans trêve prodiguées — telle la race des éléphants célestes éclose des liturgies — s'étendit au loin, divisée en huit branches.

4. Or, une fois, à minuit, dans sa chambre à coucher — les lampes avaient un éclat fixe, les serviteurs étaient dans le sommeil — Kuça, tout éveillé, vit une femme ; elle était vêtue comme celles dont le mari est en voyage ; il ne l'avait jamais encore vue.

5. Elle se tint devant ce roi qui partage avec les justes la prospérité de l'empire, ce roi brillant comme Indra, vainqueur d'ennemis, riche en famille ; elle lui jeta le cri de victoire et joignit les mains.

6. Malgré les verrous mis aux portes, elle avait pénétré

comme l'image à la surface d'un miroir ; étonné, le fils de Daçaratha prit la parole, rejetant le buste hors du lit :

7. « Tu as pu entrer dans cette maison, qui était close, et pourtant on ne distingue pas en toi le pouvoir du yôga? Tu portes l'apparence d'une personne accablée, comme un champ de lotus porte la dévastation du frimas.

8. « Qui es-tu, ô belle, et l'épouse de qui? Pourquoi es-tu venue me trouver? Explique et sache que les Raghu, maîtres d'eux-mêmes, ont des femmes d'autrui écarté le cours de leurs pensers. »

9. La femme sans reproche répondit : « Il est une cité d'où ton père emmena avec lui les habitants lorsqu'il fut proche du séjour éternel ; de cette cité, ô roi, sache que je suis la déesse tutélaire, désormais privée de soutien.

10. « Moi qui, jadis, éclipsai Alakâ par l'abondance des fêtes que permettait un règne excellent, maintenant que tu as le pouvoir absolu, ô fils de la race solaire, vois l'état pitoyable auquel je suis réduite.

11. « Démolies mes tourelles, mes terrasses par centaines, dispersés mes remparts ; sans souverain, ma situation est celle du jour à son terme, lorsque le soleil a plongé au couchant et qu'un vent violent a rompu les nuages.

12. « Vois ce qui fut, durant les nuits — les anneaux de leurs chevilles résonnaient, splendides — le domaine des courtisanes ; maintenant, à la lumière jaillie de leurs gueules hurlantes, les fauves y sont en quête de proies : l'avenue du roi est sillonnée de chacals.

13. « Battues doucement par les jeunes femmes, du bout des

doigts, les eaux imitaient jadis le son grave des tambours ; à présent les buffles sauvages les frappent de leurs cornes, elles gémissent dans les longs étangs.

14. « Vois ces bêtes couchées sur les arbres — car les perchoirs de leurs gîtes sont brisés ; — elles ont cessé leurs jeux — car le son des tambourins s'en est allé ; — l'incendie de la forêt a détruit le reste de leur parure : les paons apprivoisés sont redevenus sauvages.

15. « Sur les degrés de l'escalier où les belles imprimaient leurs pieds enduits de fard, ce sont des tigres qui, mettant à mort les daims, viennent y poser maintenant leurs pattes teintes de sang.

16. « Les peintures représentaient les éléphants descendant vers les couches de lotus et recevant de leurs femelles des tiges de nénuphars ; maintenant les griffes, tel un aiguillon, ont déchiré leur front ; ils portent la marque de l'assaut des lions enragés.

17. « Sur les pilastres, les statues des femmes, perdant leurs lignes colorées, sont devenues poudreuses ; elles ont pour couvre-seins les dépouilles que les cobras ont abandonnées.

18. « Le temps a noirci le plâtre des façades, çà et là ont poussé des touffes d'herbes, et la nuit on ne voit plus, vifs comme des colliers de perles, se dessiner sur les maisons les rayons de la lune.

19. « Jadis, courbant les branches avec ménagement, les coquettes cueillaient les fleurs ; maintenant, les singes de la forêt, tels des barbares, massacrent les plantes de mes jardins.

20. « La nuit, les fenêtres ne laissent plus se déployer l'éclat des luminaires, le jour elles ne connaissent plus la splendeur des visages aimés ; elles sont voilées par les réseaux des fils de l'araignée et les canaux de la fumée sont pleins de lézardes.

21. « Vois ce fleuve : son lit sablonneux est privé des offrandes rituelles et ne reçoit plus la poudre des ablutions ; sur la rive, j'ai vu les cabanes de joncs désertes ; les eaux de la Sarayû me font peine !

22. « Veuille donc abandonner cette demeure et prendre refuge en moi, ta métropole héréditaire, comme ton père quitta sa forme d'homme, occasionnelle, pour celle de l'Être suprême. »

23. « Soit ! » dit le plus éminent des Raghu en acceptant avec joie la requête. La Cité alors montra sur son visage une expression sereine et disparut avec l'attache de son corps.

24. A l'assemblée, le matin, le roi raconta aux brâhmanes le prodige survenu pendant la nuit ; l'ayant entendu, ils le félicitèrent d'avoir été par la Capitale elle-même choisi pour époux.

25. Il confia donc Kuçâvatî à des hommes versés dans les textes sacrés, puis, en un jour favorable au voyage, suivi de son gynécée et de ses armées — comme le vent est suivi des légions de nuées — il partit dans la direction d'Ayôdhyâ.

26. La guirlande de ses étendards lui servait de jardins ; les hauts éléphants, d'éminences disposées pour ses jeux ; les chars, de palais splendides : l'armée en marche était pour le roi comme une capitale mouvante.

27. Et lorsque, tenant le disque immaculé de son ombrelle, il fit camper sur le sol de leurs anciennes demeures le gros de ses troupes, il ressemblait à l'océan que la lune levée a conduit au rivage.

28. On eût dit que la terre, incapable de soutenir le faix de ces soldats en marche, voulait, transformée en poussière, gravir le ciel, second séjour de Vishnu.

29. Lorsqu'on voyait quelque colonne marcher en arrière-garde, ou camper à l'avant, ou progresser sur la route, elle était si nombreuse qu'on croyait tenir en elle toute l'armée royale.

30. Les éléphants laissaient suinter la liqueur du rut ; les coursiers, de leurs sabots, heurtaient le sol ; ainsi, la poussière se changeait en boue sur la route de ce capitaine, et la boue à son tour en poussière.

31. L'armée, cherchant un passage par les vallées, entre les pentes du Vindhya, se divisa en corps nombreux et, comme la Rêvâ aux puissants grondements, elle emplit d'échos les bouches des cavernes.

32. Le minerai broyé rougissait les roues de la voiture royale ; les trompettes se mêlaient au bruit de la marche ; le roi, enfin, franchit le Vindhya et vit les présents que les Pulinda lui apportèrent.

33. A cet endroit, il fit construire un pont d'éléphants qui refoula le Gange ; il traversa le fleuve et les cygnes vinrent — office naturel — lui tenir lieu d'aigrettes et d'éventail avec leurs ailes qu'ils agitaient pour s'élever dans la nue.

34. Voilà les eaux qui ouvrirent à ses ancêtres — Kapila,

irrité, avait réduit leurs corps en cendres — l'accès au séjour des dieux ; il salua donc le fleuve aux trois cours que les navires font onduler.

35. A la fin de l'étape, après quelques jours de marche, Kuça parvint au bord de la Sarayû : il vit là, érigés sur les terrasses par les Raghu, dresseurs de sacrifices, des centaines de piliers.

36. Un frisson agitait les branches des arbres en fleurs et frôlait les vagues froides de la Sarayû ; pour recevoir ce chef et son armée épuisée, du fond des parcs de la capitale on eût dit que la brise elle-même s'avançait.

37. Aux environs de la ville ce roi, ami du peuple et qui avait plongé sa flèche au cœur de l'ennemi, fit camper ses forces — ce roi fort, aux étendards mouvants, étendard lui-même de sa race.

38. Des artisans, employés en foule par le souverain, firent de cette ville misérable une ville neuve, en y amassant tous les matériaux ; ainsi, en y déversant leurs eaux, les nuages rendent neuve la vaste terre émaciée par l'ardeur.

39. Puis un hommage eut lieu : le bétail de cette ville aux éminents sanctuaires fut offert par les prêtres à jeun, versés dans le rite du Vâstu ; le roi, héros des Raghu, ordonna la célébration.

40. Dans la résidence royale (car tel est le nom qui lui appartient), il entra donc comme l'amant dans le cœur de l'amante ; et, selon l'usage, il gratifia la troupe de ses suivants d'autres demeures conformes à leur rang.

41. Avec les chevaux enfermés dans les écuries, les élé-

phants enchaînés, selon l'usage, aux poutres des étables, avec les denrées de ses boutiques, la cité semblait une femme aux attaches toutes cerclées de parures.

42. Lorsqu'il habita cette demeure des Raghu, restituée à son antique splendeur, le fils de Mithilâ n'eut plus à envier ni le Maître du ciel ni le seigneur d'Alakâ.

43. Tuniques serties de joyaux, sur des seins tout pâles les guirlandes qui retombent, les soies qui s'atténuent au point qu'un souffle les soulève : l'été qui survint conseilla ce costume aux amantes.

44. Quand, délaissant la voie marquée par Agastya, le soleil fut proche, le septentrion émit — pluie de larmes refroidies par la joie — une neige qui suinta sur l'Himavat.

45. Le jour avec son excès d'ardeur, la nuit toute menue ressemblaient à un mari et à sa femme qu'une querelle a divisés et que pénètre le remords.

46. De jour en jour, on vit l'eau déserter les gradins moussus des escaliers et se perdre ; les lotus, dressant leurs tiges dans les étangs du domaine, atteignaient presque la hauteur des hanches d'une femme.

47. Dans les forêts, les bourgeons des jasmins du soir émettaient des parfums par leur floraison béante ; l'abeille noire posait ses pattes sur eux, tour à tour, en bourdonnant, comme si elle tentait de les dénombrer.

48. Toutes marquées de moiteur, de fraîches traces d'ongles s'étaient posées sur les joues de l'amante où les fibres du çirîsha adhéraient étroitement ; aussi la fleur, bien que chue de l'oreille, ne tombait pas à terre d'un seul coup.

49. De froids cours d'eau amenés par des machines entouraient les sièges de pierres précieuses, lavés de sucs de santal ; c'est là que, dans les demeures arrosées de pluies artificielles, les riches citadins passaient la saison torride.

50. Les boucles mouillées par le bain se déliaient et les jasmins du soir, fixés sur elles, les imprégnaient de leur parfum ; alors l'Amour, qui avait vu le départ du printemps alanguir sa force, recouvrait sa puissance dans la chevelure des femmes.

51. Légèrement rougie par le pollen qu'elle portait, la longue pousse de l'arjuna ressemblait à la corde du Dieu né d'un caprice, corde que, dans sa colère, brisa le Maître des monts après qu'il eut brûlé le corps de son ennemi.

52. Le rameau du manguier au parfum enivrant, le vieux vin, le frais pâtala, tout ce qu'apporte la saison brûlante sert de rançon pour les péchés qu'il commet envers la gent amoureuse.

53. En cette période accablante, deux êtres furent singulièrement agréables au peuple : l'un et l'autre avaient le don de chasser la souffrance lorsqu'on leur rendait hommage, l'un et l'autre étaient à leur éveil : c'était le monarque et la lune.

54. Or, un jour, dans les ondes de la Sarayû où s'ébattent les cygnes affolés et qui charrie les fleurs des plantes de ses rives, le roi eut envie de s'amuser en compagnie de coquettes, tant ces eaux sont agréables l'été.

55. Sur la rive, des tentes étaient installées et les pêcheurs tiraient de l'eau les crocodiles ; il se mit alors à jouer d'une façon digne de son éclat et de sa majesté, car sa puissance était celle du dieu porte-disque.

56. En descendant la route en gradins sur la rive, les jeunes femmes heurtaient les bracelets l'un contre l'autre ; les anneaux de leurs chevilles se choquaient à leur marche, troublant les cygnes, dans la rivière.

57. Tandis qu'elles étaient occupées à s'asperger entre elles, le roi, brûlant de voir avec quelle ardeur elles plongeaient, prit place dans une barque et, s'adressant à la kirâtî qui le servait, l'aigrette en main :

58. « Vois les femmes de mon gynécée qui, par centaines, agitent le cours de la Sarayû et dissipent le fard sur leurs corps ; tel le nuage où l'éclair a surgi, la rivière déploie ses nuances multiples.

59. « Les favorites de mon palais, dans ces eaux que les navires font onduler, ont perdu leur fard, mais voici que ces mêmes eaux, en décorant leurs yeux d'une rouge ivresse, le leur restituent.

60. « Si lourds sont leurs seins et leurs hanches qu'elles ne peuvent soutenir leurs corps ; elles nagent avec une peine extrême dans ces flots, car leurs bras sont chargés de bracelets : mais la passion les domine !

61. « Ces boucles d'oreilles en fleurs de çirîsha que portent les baigneuses, voici qu'elles tombent en tournoyant dans la rivière et font illusion aux poissons, avides de mousse.

62. « Dans leur zèle à battre l'eau, elles ne remarquent pas au travers des rayons, rivaux des perles, répandus sur leurs seins, que leurs guirlandes sont défaites et qu'elles vont se rompre.

63. « Les nombrils profonds ressemblent aux tourbillons, les

sourcils aux vagues, les seins aux couples de flamants ; toutes les belles choses à quoi l'on compare les parties du corps s'offrent aux regards auprès de ces coquettes.

64. « Sur les pentes de la rive, les paons aux cris onctueux saluent avec joie, érigeant leur plumage, le doux murmure de l'eau qui frappe leurs oreilles : c'est comme un son de tambour en harmonie avec leurs chants.

65. « Sur les hanches que serrent les tuniques, les ceintures tressées sont pareilles aux étoiles effacées par le clair de lune : la trame s'imprègne d'eau par les interstices, elles demeurent silencieuses.

66. « Les jeunes femmes font jaillir de leurs mains d'audacieux jets d'eau, et leurs amies les inondent au visage ; du bout de leurs tresses roides, elles projettent des gouttes d'eau que la poudre a rougies.

67. « Cheveux dénoués, linéaments de feuilles détruits, perles d'oreilles pendantes et défaites, voilà quelle est, si charmante encore sur le visage des belles, la parure bouleversée par les jeux dans l'eau. »

68. Le roi descendit alors de son char flottant et se divertit avec elles dans l'onde, tandis que sa guirlande vacillait : on eût dit un lotus déraciné adhérant à son épaule, un haut éléphant sauvage qui jouerait avec les femelles.

69. Quand le roi les eut rejointes, les femmes resplendirent d'un éclat extraordinaire : les perles charment déjà la vue, que sera-ce lorsqu'elles s'uniront à un saphir rayonnant?

70. Lançant des eaux colorées, à l'aide de seringues en or,

les filles aux longs yeux l'aspergeaient avec amour ; il ressemblait ainsi tout à fait au Roi des monts sur qui s'écoulent des flots ferrugineux.

71. En compagnie des femmes du gynécée, il plongeait dans la meilleure des rivières ; ainsi l'on voit dans le Gange céleste jouer au milieu des nymphes le compagnon des Marut : le roi n'était-il pas son égal pour la grâce?

72. Or, Râma avait reçu d'Agastya, né de la jarre, un ornement de victoire et l'avait transmis à Kuça avec le royaume : tandis que le roi s'amusait, le bijou tomba dans l'eau sans qu'on remarquât sa chute.

73. Quand il se fut baigné à son gré, il se rendit avec sa femme dans une tente sur la rive et constata que le bracelet divin manquait à son poignet ; il n'avait point encore revêtu son costume ;

74. Ce joyau était un charme de victoire que son père avait déjà porté avant lui ; il ne put en souffrir la perte, quoiqu'il fût exempt de cupidité : le sage fait même cas des fleurs et des bijoux.

75. Il ordonna incontinent à tous les pêcheurs adroits de le rechercher : ils plongèrent dans la Sarayû, mais leur peine fut en vain ; ils lui dirent alors, sans que s'altérât la sérénité de leurs visages :

76. « Nous avons fait effort, ô roi, mais nous n'avons pas trouvé l'ornement englouti dans l'eau ; peut-être le serpent Kumuda l'a-t-il saisi dans son avidité, car il habite sous cet étang? »

77. Alors l'archer royal, tendant la corde sur l'arc, l'œil rouge de colère, se rendit sur la rive et, fort comme il était, saisit l'arme du grand aigle pour détruire le serpent.

78. A peine eut-il ajusté l'arc que l'onde se bouleversa, remuant ses mains de vagues, rompant ses rives ; tel un éléphant sauvage tombé au piège, elle gronda effroyablement.

79. Aussitôt on vit émerger de l'eau où s'agitaient les crocodiles — ainsi de l'Océan baratté émerge l'arbre du Roi des dieux avec Lakshmî — le roi des serpents, précédé d'une jeune fille.

80. Il tenait en mains le talisman et le présentait au roi ; quand il l'eut vu, le maître du peuple abaissa l'arme de l'aigle : les hommes de bien cessent d'être inexorables quand on s'incline devant eux.

81. Le fils du protecteur des trois mondes, aiguillon valeureux au flanc des ennemis, reçut le salut qu'en dépit de son orgueil hautain lui donna Kumuda, instruit dans les armes ; et le serpent parla en ces termes au roi qui avait sur sa tête reçu l'eau du sacre :

82. « Je te sais, sous une autre apparence, le fils de Vishnu qui a revêtu jadis, occasionnellement, la forme humaine ; comment pourrais-je, en vérité, faire obstacle à ton bon plaisir, être adorable ?

83. « Vois cette jeune fille : lançant en l'air une balle avec l'élan de sa main et la suivant des yeux, elle a vu avec une extrême surprise tomber tout d'un coup, comme un éclair du ciel, ton joyau de victoire, et elle s'en est emparée.

84. « Que ton bras immense, qui porte pour longtemps les

marques du frottement de la corde et qui ressemble au barreau protecteur des portes de la terre, connaisse à nouveau le contact de cette parure, ton bras puissant !

85. « Et ma sœur cadette que voici, Kumudvatî, veuille ne pas la refuser : elle écartera l'offense qu'elle a commise en rendant une longue obédience, ô prince, à tes pieds. »

86. A ces mots, lui tendant la parure, Kumuda noua les liens d'amitié rituelle avec le maître de la terre, qui répondit : « vous êtes mon parent vénérable » ; sa famille l'accompagnait, et il lui présenta la jeune fille, ornement de sa race.

87. Le maître des hommes, pour l'union conjugale toucha la main de la princesse, ornée d'un bracelet de laine auspicieux, en présence du feu sacré aux hautes flammes ; alors s'éleva un bruit de trompettes célestes, qui parvint au fond de l'horizon, puis une pluie de fleurs d'un parfum pénétrant tomba du haut de nuages miraculeux.

88. Ainsi l'enfant légitime du Maître des trois mondes, le fils de la Maithilî, entra dans la famille du serpent, et dans celle de Kuça, le serpent, cinquième descendant de Takshaka ; l'un cessa de redouter le fils de Vinatâ, qui était devenu son ennemi depuis le meurtre de son père, l'autre sur la terre où les serpents, désormais, furent inoffensifs, aimé de ses sujets, établit sa souveraineté.

CHANT XVII

Histoire d'Atithi, petit-fils de Rama

1. Kumudvatî donna au Kâkutstha un fils nommé Atithi, comme la dernière veille des nuits donne à l'intellect sa sérénité.

2. Doué d'un père éminent à l'éclat incomparable, il purifia les deux familles de son père et de sa mère comme le soleil purifie les deux voies du Nord et du Sud.

3. C'est de ce père, excellemment versé dans les sciences, qu'il reçut, avec la substance des sciences requises pour sa race, la main des filles des rois.

4. Noble, viril, sage, Kuça pensa que ce fils, noble, viril, sage, dédoublait sa propre personne.

5. Selon l'usage de sa race, il devint l'associé d'Indra ; il tua dans la bataille le démon Durjaya qui, lui-même, le mit à mort.

6. La sœur de Kumuda, roi des serpents, Kumudvatî, le suivit comme la clarté lunaire suit l'astre, délice des lotus.

7. L'un eut part à la moitié du trône où siège le Maître du ciel ; l'autre, devenue l'amie de Çacî, eut part à une fraction de l'arbre céleste.

8. Son fils fut installé sur le trône par les vieux conseillers

qui se rappelaient quelle avait été la suprême volonté du roi à son départ pour la bataille.

9. Ils firent construire en vue du sacre, par des architectes, un nouveau char, avec un autel surélevé supporté par quatre colonnes.

10. Là, tenant des jarres d'or pleines d'eau sainte, les notables rendaient hommage au roi assis sur un siège splendide.

11. Le son harmonieux et profond des trompettes, le battement des tambourins présageaient une prospérité qui dure sans interruption.

12. Des pousses de yava et de dûrvâ, des écorces de figuier, des bourgeons non éclos lui furent offerts par ses vieux parents ; c'était l'hommage de la lustration des armes.

13. Conduits par le chapelain, les brâhmanes, à l'aide des formules de l'Atharva qui donne la victoire, célébrèrent le sacre de ce roi victorieux.

14. L'eau du sacre, tombant à grands flots sur sa tête, était pareille en sa splendeur retentissante au Gange, qui tombe sur la tête du dieu ennemi de Tripura.

15. Lorsqu'en cet instant les bardes le louèrent, il parut avoir grandi, tel un nuage à qui les câtaka adressent la bienvenue.

16. Et lorsque, purifiées par de bonnes formules, les eaux lui eurent conféré l'ablution, sa splendeur s'accrut comme celle du feu de l'éclair qu'arrose la pluie.

17. A la fin du sacre, il donna aux ministres des ablutions

assez de biens pour qu'ils pussent achever leurs propres sacrifices, outre la rétribution d'usage.

18. Mais l'hommage qu'en la joie de leur âme ils lui adressèrent était laissé bien en arrière par les fruits issus de ses œuvres.

19. Il fit briser les chaînes des enchaînés, libérer de la mort les condamnés à mort, relâcher du trait les bêtes de trait ; il exempta les vaches du don de leur lait.

20. Les oiseaux d'agrément qui vivent dans les cages, perroquets et autres, obtinrent la liberté et, sur son ordre, purent aller selon leur gré.

21. Il prit place sur un siège d'ivoire candide, disposé dans sa cour intérieure et recouvert d'une housse, afin de recevoir sa suite.

22. Les volutes d'encens séchaient la pointe de ses cheveux ; des valets, après avoir lavé d'eau leurs mains, lui présentaient avec respect les divers instruments de la parure.

23. Ils lui ornaient la crête des cheveux, nouée de perles, entrelacée de guirlandes, avec des rubis qui resplendissaient dans un nimbe de lumière.

24. A l'aide du santal, ils achevaient d'oindre son corps parfumé de musc ; puis ils traçaient sur lui des feuilles peintes avec du fard jaune.

25. Ainsi paré, avec sa guirlande et les cygnes dessinés sur sa tunique de soie, il fut singulièrement beau, ce prince que la Fortune royale avait élu pour époux.

26. Il jeta un regard sur ses atours, et sa silhouette dans le

miroir d'or apparut, telle, au soleil levant, sur le Mêru, l'image de l'arbre kalpa.

27. Les mains chargées des insignes royaux, les assistants, à ses côtés, prononcèrent son panégyrique, puis il se rendit dans l'assemblée qui ne le cédait point à la cour des dieux.

28. Il s'assit sur le siège traditionnel, pourvu d'un dais : tant de couronnes royales avaient frotté leurs joyaux contre son escabelle !

29. Lorsqu'il occupa la vaste salle des fêtes du Çrîvatsa, elle lui parut semblable au sein de Kêçava qui a pour signe le joyau kaustubha.

30. Comme il avait, au sortir de l'enfance, atteint le pouvoir suprême, son éclat surpassait encore l'éclat de l'astre qui, au sortir de la croissance, s'élève jusqu'à la plénitude.

31. En voyant son visage au teint serein et le sourire qui précédait toujours ses paroles, les gens de sa suite comprirent qu'il était la Confiance personnifiée.

32. Sa beauté était celle du Dieu-tant-invoqué ; lorsqu'il traversa la ville où ses drapeaux ressemblaient aux arbres du désir, il fit d'elle un nouveau firmament ; un éléphant le portait, vigoureux comme Airâvata.

33. Son front seul était surmonté de l'ombrelle à l'éclat sans tache, l'ombrelle qui dissipa le chagrin cuisant que le décès de l'ancien roi avait causé au monde entier.

34. C'est après la fumée que les flammes s'élèvent du feu ; après le lever du soleil, les rayons ; mais lui, outrepassant la

nature des corps lumineux, s'éleva d'un seul coup avec ses vertus.

35. De leurs yeux rayonnant d'amour, les femmes de la cité le suivaient comme les nuits d'automne rassérénées par les astres suivent l'étoile immobile.

36. Les divinités d'Ayôdhyâ, honorées dans des temples spacieux, l'agréèrent avec faveur — car il méritait la faveur —, présentes par leurs images.

37. Avant que ne séchât l'autel humide encore des eaux du sacre, il fit jusqu'au fond des rivages parvenir son insoutenable énergie.

38. Les conseils de son maître Vaçishtha et les flèches de ce roi-archer, où donc, parmi les choses accessibles, ne peuvent avoir accès ces deux forces réunies?

39. Ami du juste, il examinait constamment, en personne, les litiges entre plaignants et défendeurs ; si le doute réclamait une décision, il la donnait sans négligence.

40. Et déjà l'évidence de son bon vouloir attestait que ses serviteurs, dans leurs requêtes, avaient obtenu par ses soins de toutes prochaines satisfactions.

41. Son père avait accru déjà ses sujets comme juillet accroît les rivières ; ils eurent par lui une croissance plus vigoureuse encore, ainsi par septembre ces mêmes rivières.

42. Ce qu'il disait n'était pas faux : ce qu'il donnait, il ne le retirait point ; cependant, il transgressa son vœu en rétablissant sur leur sol les ennemis qu'il avait extirpés.

43. Jeunesse, beauté, richesse, un de ces dons suffit à eni-

vrer ; ils étaient réunis en lui sans que son âme en fût infatuée.

44. C'est ainsi qu'il inspirait plus d'amour à son peuple de jour en jour ; dès lors, il fut inébranlable comme un arbre nouveau qui porte déjà des racines vigoureuses.

45. Les ennemis de l'extérieur ne sont pas constants et leur domaine est au loin ; il commença donc par vaincre les six ennemis de l'intérieur, qui sont constants.

46. De ce roi si enclin aux faveurs, la Fortune, toute volage qu'elle est par nature, ne s'écarta point, non plus que l'or ne s'écarte de la pierre de touche qu'il a rayée.

47. La politique sans les armes, c'est de la timidité ; les armes sans la politique, c'est mœurs de bêtes ; il chercha donc le succès en associant ces deux méthodes.

48. Ce roi projetait dans tout son domaine les feux de ses espions, et rien n'échappait à sa vue, tel l'astre lumineux dans un ciel sans nuages.

49. Tout ce que les moments successifs du jour et de la nuit commandent aux maîtres de la terre, il l'exécutait résolument, tant il abhorrait l'hésitation.

50. Chaque jour, il tenait un conseil avec ses ministres, et, pour habituel qu'il fût, il en surveillait les approches : rien ne transpirait au dehors.

51. A travers adversaires et amis, il lançait des espions qui s'ignoraient l'un l'autre ; ceux-ci le tenaient en éveil, bien qu'il dormît en temps voulu.

52. Il avait d'imprenables forteresses, mais ne laissait pas

de presser l'ennemi au dehors ; le lion qui bondit sur les éléphants, ce n'est point par peur qu'il a pour antre le creux des montagnes.

53. Toujours en quête de succès, il s'engageait après mûre réflexion et ignorait ainsi l'échec : les épis du riz mûrissent sous l'enveloppe, avec mystère.

54. Il n'égara jamais ses pas, lors même qu'il fut adulte ; lors même qu'elle est en pleine croissance, c'est par la bouche seule des fleuves que l'onde amère se décharge.

55. Assurément, il était de taille à enrayer sur-le-champ toute désaffectation de ses sujets ; mais il ne laissait pas survenir l'occasion où ce remède dût être employé.

56. Ses expéditions ne visaient que des buts possibles, quelle que fût sa puissance : l'incendie dans la forêt, même associé au vent, ne s'attaque point à l'eau.

57. On ne le voyait sacrifier ni la justice à la richesse ou au désir, ni ceux-ci à celle-là, ni la richesse au désir, ni le désir à la richesse ; il traitait en égales ces trois vertus.

58. Misérables, les amis ne servent à rien ; haut placés, ils agissent de travers ; il les mettait par suite dans une fortune intermédiaire.

59. Il pesait le fort et le faible de sa puissance et de la puissance ennemie : s'il était le plus fort il attaquait, sinon il demeurait tranquille.

60. « C'est par ses biens que l'homme se fait respecter » pensait-il, et il amassait des richesses ; c'est lorsque son sein est empli d'eau que les châtaka saluent le nuage.

61. En détruisant les œuvres de ses adversaires, il restait attentif aux siennes ; il dissimulait ses points faibles en frappant les ennemis aux leurs.

62. Son père avait sans cesse renforcé son armée ; elle était instruite aux armes et apte à la guerre, pareille donc au corps de ce roi, maître de ses sens.

63. Et de même qu'on ne peut arracher le joyau sur la tête d'un serpent, l'ennemi ne put à ce prince arracher le triple pouvoir ; ce fut lui qui attira ce pouvoir hors de l'ennemi comme un aimant attire le fer.

64. Les rivières étaient comme des retranchements, les montagnes comme des maisons, les forêts comme des parcs : les caravanes circulaient à l'aise.

65. Il protégeait les ascètes contre les obstacles et les fortunes contre les voleurs ; aussi reçut-il des castes et des conditions, selon leur avoir, la sixième part de la récolte.

66. La terre produisit pour lui des diamants de ses mines, des blés de ses champs, des éléphants de ses forêts ; elle lui octroya des bénéfices proportionnés à la protection qu'il exerçait.

67. Lui dont la vigueur égale celle du dieu aux six têtes, il savait se servir des six vertus et des six forces lorsqu'il voulait s'assurer quelque objet.

68. C'est ainsi que, mettant à profit, selon l'ordre, les quatre modes de gouvernement, jusqu'au Tîrtha, il en obtint un bénéfice ininterrompu.

69. Il connaissait l'art des combats déloyaux, mais il com-

battait toujours dans les voies de la justice ; sur lui veillait, déguisée en courtisane, la déesse de la Victoire, impartie aux héros.

70. La plupart du temps, comme son énergie seule suffisait à rompre les ennemis, il n'avait pas l'occasion de combattre ; un éléphant gandha met en déroute les autres éléphants par la seule odeur de ses tempes fendues.

71. La lune croît, puis diminue ; de même l'océan ; lui seul partageait leur croissance sans connaître leur déclin.

72. Quand des justes, dans l'excès de leur misère, cherchaient recours en ce grand roi, ils partaient mendiants et revenaient donateurs : tels les nuages lorsqu'ils vont vers l'océan.

73. Il avait honte d'être loué, parce qu'il ne faisait rien qui ne fût louable, et, détestant ceux qui le célébraient, il accroissait ainsi sa gloire.

74. Frappant le mal par un regard, par la vérité chassant les ténèbres, il laissa toujours à son peuple la libre disposition de soi : ainsi fait le soleil à son lever.

75. Les rayons de la lune n'ont pas accès au lotus du jour, ni ceux du soleil au lotus de la nuit ; mais les vertus de ce roi vertueux jusqu'en l'adversaire eurent accès.

76. Il s'ingéniait à tromper les ennemis ; mais, comme c'est pour le sacrifice du cheval qu'il voulait vaincre, sa conduite était légitime.

77. C'est ainsi qu'il grandit en puissance, selon la voie prescrite par les traités, et, comme Indra est le dieu des dieux, il fut le roi des rois.

78. « Le cinquième des gardiens du peuple », ainsi l'appela-t-on, ou encore « le sixième des grands éléments », « le huitième des monts Kula » : mêmes prérogatives, même nom.

79. Les rois, écartant leurs ombrelles à distance, agréaient ses ordres écrits en inclinant la tête, comme les dieux font l'ordre du Briseur-de-montagnes.

80. Il honora les prêtres de ses présents lors du Grand Sacrifice, en sorte que son nom et le nom du Donneur-de-richesses se confondirent.

81. Indra envoya la pluie ; Yama barra le cours croissant des maladies ; Varuna, maître des monstres aquatiques, rendit les routes marines sûres pour le travail des navigateurs ; Kubêra, lui aussi, par égard pour ses aïeux, accrut le trésor de ce monarque ; c'est ainsi qu'on vit, pareillement aux rois courbés sous le sceptre d'Atithi, se comporter les protecteurs du monde.

CHANT XVIII

Les descendants de Rama

1. La fille d'Arthapati, roi des Nishadha, donna à Atithi, destructeur d'ennemis, un fils égal en force à Nishadha, roi des montagnes, et qu'on appela lui aussi Nishadha.

2. Sa grande vigueur plut à son père, parce qu'elle le désignait pour la protection du peuple ; ainsi, favorisé par de bonnes pluies, le blé plaît aux humains parce qu'il tend à une parfaite maturité.

3. Lorsqu'il eut joui des sons et d'autres plaisirs, le fils de Kumudvatî transféra pour une longue période le titre de roi sur son fils et monta vers le ciel, que lui avaient acquis ses œuvres limpides comme des lotus.

4. Le petit-fils de Kuça avait des yeux de nymphéas, un esprit profond comme la mer ; il gouverna la terre sous son ombrelle, unique souverain, héros unique aux bras longs comme les barres des portes de la ville.

5. A sa mort, son fils, à la splendeur de feu, obtint le titre héréditaire de roi ; son nom était Nala ; tel un éléphant écrasant des roseaux, il écrasa les armées ennemies, ce prince au visage de lotus.

6. Les habitants du ciel chantèrent sa gloire ; il eut un fils au corps bleu d'azur, connu sous le nom de Nabhas et aussi cher au peuple que le mois du même nom.

7. C'est lui qui, dans sa vertu éminente, conféra la souveraineté des Uttarakôçala à son fils puissant, puis il tint compagnie aux gazelles — son vieil âge lui recommandait ces liens, afin qu'il pût se libérer d'autres liens, ceux du corps.

8. Les éléphants ne peuvent vaincre l'éléphant Pundarîka, de même les rois ne purent vaincre le roi Pundarîka, son fils ; c'est vers lui qu'à la mort du père, un lotus blanc à la main, la Fortune royale se rendit, comme elle se rend auprès du dieu à l'œil de lotus.

9. Ce roi à l'arc infaillible fit à son fils Kshêmadhanvan, habile à assurer la paix et doué de patience, prendre la terre pour sujette ; puis il partit lui-même, plus patient encore, dans une forêt, afin de pratiquer l'ascèse.

10. A son tour, Kshêmadhanvan eut un fils à l'image d'un dieu, qui, dans la mêlée, marchait à la tête des armées ; son nom, formé du mot dêva et du suffixe anîka, était célèbre jusqu'au troisième ciel.

11. Ce prince, si zélé à gagner la faveur de son père, fut pour celui-ci un vrai fils, et son père qui l'aimait fut pour ce fils excellent un vrai père.

12. Le prince remit à son fils, son égal, le joug des quatre castes qu'il avait si longtemps porté, car il était le seul réceptacle des vertus ; puis, grand sacrificateur, il partit pour le monde des sacrifiants.

13. Maître de ses sens, son fils était, pour ses propos aimables, aimé des siens et de ses adversaires ; en dépit de leur frayeur passagère, les antilopes se laissent attirer par une voix empreinte de douceur.

14. Ahînagu gouverna ensuite la terre entière ; il avait pour richesse la puissance de ses bras ; détestant le commerce des misérables, il était, bien que jeune, dénué de vices.

15. Son père mort, ce prince qui connaît les secrets des êtres devint pareil à l'Être primitif descendu sur terre ; à l'aide des quatre Expédients infaillibles, il se rendit par son habileté maître des quatre quartiers du ciel.

16. A son tour il partit pour le voyage de l'autre monde, après avoir vaincu ses ennemis, et son fils qui, la tête haute, avait vaincu Pâriyâtra, fut, dit-on, courtisé par la Fortune ; il s'appelait lui-même Pâriyâtra.

17. Il eut, lui aussi, un fils au noble caractère, Çila ; sa poitrine était large comme une dalle de pierre ; il vainquit le parti ennemi par des flèches aux pointes vives, mais il avait honte qu'on l'en félicitât.

18. Ame sans reproche, il fit de son fils, à l'âme accomplie, jeune encore, l'héritier du trône ; ce fut là le seul plaisir dont il jouit, car la vie des rois est contraire aux plaisirs et ressemble à celle des captifs.

19. Ce roi n'était point blasé encore de ces voluptés qui provoquent les passions ; il savait encore jouir des raffinements amoureux des coquettes, quand la vieillesse, qui ne sait s'amuser et jalouse l'homme en vain, le ravit.

20. Unnâbha fut le nom illustre de son fils, au nombril profond ; semblable au dieu qui porte un lotus sur son nombril, il était lui-même le nombril du cercle des souverains.

21. Puis vint un roi puissant comme le dieu Porte-tonnerre ;

son cri dans la bataille était celui du tonnerre ; il épousa la terre, qui a les mines de diamants pour parures : ce fut Vajranâbha.

22. Lorsqu'il partit pour le ciel que ses bonnes œuvres lui valurent, la terre, bornée d'océans, fit à son fils Çankhana, disperseur d'ennemis, hommage de joyaux provenant de ses mines.

23. A sa mort, son fils, splendide comme le dieu aux chevaux bais et pareil aux Açvin, reçut l'empire paternel, et comme il avait sur les bords de la mer fait camper soldats et chevaux, les conteurs du passé l'appellent Vyushitâçva.

24. Ce souverain de la terre implora la faveur de Viçvêçvara et mit au monde Viçvasaha, qui sut protéger la terre entière et aima toutes choses : il fut de son père la propre essence incarnée.

25. Et quand il eut lui-même engendré Hiranyanâbha, parcelle du dieu qui combattit Hiranyâksha, ce roi, versé dans la politique, devint irrésistible pour l'ennemi comme l'est pour les arbres le feu à la semence dorée, lorsqu'il s'allie au vent.

26. Libéré de la dette de ses pères, son père voulut, à la fin de sa vie, obtenir les plaisirs éternels ; il fit roi son fils, dont les bras pendaient à la hauteur de ses genoux, et, satisfait, il revêtit l'écorce.

27. Kauçalya fut le nom du fils légitime de ce roi, maître des Uttarakôçala, ornement de la race solaire, pressureur de sôma ; il était le régal des yeux de son père, nouvel astre des nuits.

28. Sa renommée le rendait illustre jusqu'à la cour de

Brahma ; il s'identifia avec Brahma et établit sur le trône Brahmishtha, son fils unique, éminent dans les sciences de Brahma.

29. Tant que ce prince, guirlande du diadème héréditaire, doué d'un bon fils, maître de ses sujets, gouverna sans l'opprimer, avec justice, la terre marquée de sa loi, le peuple fut content, l'allégresse mouilla les regards.

30. Son fils Putra s'honora en rendant hommage à son père ; il ressemblait au dieu qui porte la bannière de Garuda ; son œil était un pétale de lotus ; c'est par lui que son père s'éleva au premier rang de ceux qui ont des fils.

31. Le dieu qui crée les races lui permit d'assurer la sienne ; car il était désigné à l'amitié d'Indra ; c'est ainsi que, se baignant aux trois étangs, s'abstenant des plaisirs des sens, il parvint à la condition des dieux.

32. La reine mit au monde, le jour de Pushya, un fils, nommé Pushya, dont l'éclat effaçait la topaze. Lorsqu'il surgit, nouveau Pushya, le peuple jouit d'une prospérité parfaite.

33. Ce roi magnanime dévolut la terre à son fils, puis il se voua au service du sage Jaimini, maître du yôga, et apprit de lui le yôga et la non-existence, car l'existence lui semblait redoutable.

34. Puis le fils de Pushya, Dhruvasandhi, le rival de Dhruva, eut la terre en partage ; ce prince, allié de la vérité, l'emporta sur les ennemis, et conclut avec eux une alliance solide lorsqu'ils se furent soumis.

35. Son fils était jeune encore — il se nommait Sudarçana

et plaisait aux regards comme la lune libérée des ténèbres — quand ce roi, à l'œil long comme celui d'une gazelle, fut tué par un lion au cours des plaisirs de la chasse, lui qui était un lion parmi les hommes.

36. Ce roi, une fois parti pour le ciel, le groupe des ministres vit le peuple malheureux faute de protecteur et fit de cet enfant, fils unique qui soutenait la race, le maître de Sâkêta, selon les rites.

37. On croyait voir le ciel avec un croissant de lune, la forêt avec le petit d'un lion, l'eau avec un bourgeon de lotus, lorsqu'on vit la famille des Raghu avec ce prince encore enfant.

38. Le peuple pensait qu'il égalerait son père parce qu'il avait accepté la couronne ; car un nuage qui a la taille d'un jeune éléphant semble occuper tout l'espace lorsqu'il se joint au vent soufflant sur lui de front.

39. Tandis qu'il allait, précieusement vêtu, dans la route royale, sur un éléphant tenu par un cornac, ce prince, qui n'avait que six ans, était, parce que roi, l'objet des respects du peuple, comme l'avait été son père.

40. Certes, il ne pouvait occuper entièrement le trône de son père, mais si grande était sa splendeur, éclatante comme l'or, que sa personne, se multipliant, semblait le remplir tout entier.

41. Ses pieds pendaient à peine sous le siège, sans même atteindre l'escabelle dorée ; ils étaient salués par les rois qui, de leurs couronnes richement ornées, en effleuraient le fard.

42. Le saphir porte le nom de « grand diamant bleu » ; ce

n'est pas à tort, car il est éclatant, si petit soit-il ; de même le titre de grand roi, titre célèbre, était justement appliqué à ce prince, si jeune fût-il.

43. Autour de lui flottaient les aigrettes, sur sa joue se mouvaient les boucles de ses tempes ; mais, lorsqu'il était prononcé par sa bouche, un ordre demeurait inébranlable jusqu'aux rivages de l'océan.

44. Appliquée sur son front que ceignait une tiare d'or, il portait une marque de tilaka ; ce même tilaka dont il destitua les visages des femmes ennemies, le prince au souriant visage.

45. La tendresse de son corps surpassait celle de la fleur du çirîsha ; il semblait que la parure même dût le fatiguer, et pourtant, ce joug si pesant de la terre, il en portait la charge avec sa majesté.

46. Dès qu'il eut possédé à fond les caractères qu'on trace sur les tablettes, il jouit de tous les fruits de la justice, parce qu'il s'était associé avec des hommes vieillis dans la science.

47. La Gloire voulut alors embrasser l'enfant : mais, voyant que sur sa poitrine elle n'avait pas assez d'espace et devait attendre sa croissance à venir, elle le baisa avec une sorte de honte, sous le déguisement de l'ombre du parasol.

48. Son bras ne pouvait être comparé à un joug ; il ne portait pas les cicatrices de la corde ; il n'avait pas touché la garde de l'épée — et pourtant il protégeait déjà la terre !

49. Avec le temps, les membres de son corps grandirent et les vertus de sa race, tant aimées du peuple, minces à l'origine, prirent toute leur extension.

50. Comme s'il n'eût qu'à évoquer les autres termes qu'il avait visés dans sa naissance antérieure, sans causer nulle peine à ses maîtres, il fit siennes les trois sciences — source de l'acquisition du triple groupe — et siens les ministres de son père.

51. Le haut du corps légèrement tendu, les mèches nouées, le genou gauche contracté, la flèche de l'arc tirée à l'oreille, ce roi splendide s'entraînait au maniement des armes.

52. Alors, ce miel que doivent posséder les yeux des femmes, cette fleur de l'arbre du désir avec ses bourgeons simulant les liens amoureux, cet ensemble qui orne naturellement tous les membres : la jeunesse — arriva pour le prince.

53. De jeunes femmes, plus belles encore que leurs portraits montrés par les messagères, lui furent présentées par des ministres soucieux de descendance pure ; et les deux déesses qu'il avait eues jusque-là pour épouses, la Gloire et la Terre, cédèrent la place à ces princesses.

CHANT XIX

La vie amoureuse d'Agnivarna

1. Lorsqu'il eut installé sur le trône Agnivarna, son fils, à l'éclat de feu, le Râghava, premier d'entre les connaisseurs du Vêda, prit sa retraite au Naimisha dans ses dernières années et se soumit à la règle.

2. Là, l'eau des bains sacrés lui fit oublier ses étangs ; le sol recouvert d'herbes — son lit ; la hutte de feuillage — sa demeure fastueuse : sans désir de récompense, il accumula les austérités.

3. Le fils protégea la terre sans mal, car son père, au moment où il lui en remit la charge, avait déjà vaincu l'ennemi de son propre bras : il voulait qu'elle fût pour le prince un objet de jouissance et non point de conquête.

4. Le prince voluptueux dirigea en personne les affaires, selon l'usage de sa famille, durant quelques années ; puis il remit ce soin à ses ministres et voua au service des femmes la fraîcheur de sa jeunesse.

5. En compagnie d'amantes, amant lui-même, il passa son temps dans les palais tout résonnants de tambourins ; à une fête magnifique succédait une autre plus magnifique, et la nouvelle effaçait l'ancienne.

6. Incapable de supporter qu'un seul instant restât vide de plaisirs, il passait le jour et la nuit dans ses appartements,

sans même jeter un regard sur son peuple, avide pourtant de le contempler.

7. Si, par égard pour ses conseillers, il tolérait que ses sujets vissent sa personne tant désirée, c'était, pendant à l'œil-de-bœuf ouvert, son pied seul qui servait à cet office.

8. Les sujets s'inclinaient devant ce pied oint du lustre rose de ses tendres ongles, lui rendaient hommage ; lorsque le jeune soleil l'effleurait de son éclat, il se haussait à l'égal du lotus.

9. Les seins des jeunes femmes, roides de jeunesse, faisaient trembler les nymphéas en agitant l'onde des lacs ; auprès des eaux, des pavillons d'agrément étaient dissimulés ; le roi plongeait, et la passion plongeait avec lui en son cœur.

10. Elles s'aspergeaient d'eau, dissipant le fard de leurs yeux ; le rouge pâle peint sur leurs lèvres s'effaçait, détrempé ; le roi prenait un plaisir extrême à les voir ainsi rendues à leur teint naturel.

11. Là où exerce sa séduction le parfum des vins si plaisant à l'odorat, dans les buvettes qu'il avait édifiées, il se rendait en compagnie de ses bien-aimées ; ainsi, en compagnie de la femelle, l'éléphant se rend vers les parterres de lotus en fleurs.

12. Le vin fauteur d'ivresse excessive, lorsqu'en secret le roi leur en donnait, elles en étaient avides ; et lui-même buvait le suc que de leurs bouches elles lui offraient avec une envie égale à celle du bakula.

13. Deux choses avaient coutume de jouer sur son sein sans jamais laisser la place vide : un luth au son pénétrant — une femme à la voix harmonieuse, aux yeux charmeurs.

14. Lui-même frappait le tambourin, agitant guirlandes et

bracelets, ravissant les cœurs, et quand les jeunes danseuses se fourvoyaient dans leurs mouvements, en présence de leurs maîtres, il leur faisait honte.

15. La danse achevée, il buvait leur tendre visage où les traits du tilaka étaient rompus par la moiteur, tant elles étaient lasses ; amoureusement, il leur donnait l'haleine de sa bouche ; n'est-ce point là vivre mieux que les maîtres d'Amarâ et d'Alakâ?

16. Lorsqu'il négociait en secret ou au grand jour — de nouveaux objets attachant son amour —, ses favorites venaient à l'improviste, et il ne pouvait jouir qu'à demi des fruits de ce nouveau commerce.

17. Alors elles le menaçaient avec la pointe de leurs doigts, pareils à des rameaux, elles lui lançaient un regard courbe, fronçant les sourcils, et plus d'une fois l'enchaînaient de leurs ceintures : tel était le traitement réservé à ses tromperies.

18. Il s'asseyait, caché derrière elles — ses messagères seules le sachant — durant les nuits choisies pour l'amour, et il écoutait la voix mélancolique des amantes redoutant l'abandon.

19. Détenu par les reines, il pouvait difficilement atteindre les danseuses, vers qui sa passion le portait ; il s'occupait alors quelque temps à peindre leur corps avec une plume que la moiteur de ses doigts faisait glisser.

20. Jalouses de leurs rivales que l'amour enorgueillissait, passionnément éprises du roi, les reines prenaient prétexte d'une fête à célébrer et, dépouillant leur courroux, l'amenaient à leurs fins.

21. Lorsqu'au matin il se rendait près d'elles, l'œil tout brillant encore de volupté, le chagrin les harcelait ; il joignait alors les mains, apaisait les amantes, mais sa mollesse dans l'amour les affligeait à nouveau.

22. S'il prononçait en rêve le nom d'une rivale, ses femmes le repoussaient sans dire un mot ; des larmes tombaient sur le bord de la couverture, la colère brisait les bracelets, les corps se détournaient.

23. Des couches fleuries étaient préparées sous des berceaux de verdure ; il s'y rendait, des messagères lui montrant le chemin, et il jouissait du commerce des suivantes, le corps tout tremblant, de crainte du gynécée.

24. « Puisque j'ai appris de toi le nom de ta favorite, je brûle, moi aussi, de partager sa fortune ; ah ! de quelle ardeur mon âme le désire ! » Ainsi parlaient ces femmes, lorsqu'il se trompait sur leur nom.

25 Jaunie de safran, jonchée de guirlandes défaites et de ceintures brisées, ointe de fard, la couche du prince débauché, lorsqu'il se levait, attestait ses joyeuses voluptés.

26. C'est lui-même qui disposait la peinture sur les pieds des jeunes femmes, mais il n'y apportait pas un soin extrême, car ses yeux convoitaient à travers les robes déliées les belles hanches, séjour accoutumé des ceintures.

27. Dans le baiser, les lèvres qui se détournent, la main qui empêche de défaire la ceinture, tout ce qui met obstacle au désir ne faisait qu'attiser le feu de ses appétits charnels.

28. Tandis qu'elles regardaient dans le miroir les marques

de l'étreinte, il se tenait derrière elles, en manière de jeu, et son reflet embelli d'un sourire les forçait à baisser la tête.

29. Autour de son cou, elles attachaient la tendre liane de leurs bras, tandis que la plante de leurs pieds se posait sur l'extrémité des siens ; c'est ainsi que les amantes, lorsqu'il quittait leur couche à la fin de la nuit, sollicitaient le baiser d'adieu.

30. Lorsqu'il voyait sur la face d'un miroir son costume royal surpasser en beauté celui d'Indra, ce prince n'en concevait pas tant de joie qu'à voir les marques évidentes, parures des étreintes.

31. Prétextant une affaire avec un ami, s'il cherchait à quitter ses amantes et ne tenait pas en place, elles lui disaient : « traître, nous savons quelles sont tes ruses pour nous échapper », et elles l'empêchaient de partir en le retenant aux cheveux.

32. Quand elles étaient alanguies par l'épuisement d'une excessive volupté, les jeunes femmes, sous prétexte de l'embrasser au cou, reposaient sur sa large poitrine où leurs seins gonflés effaçaient le santal.

33. Allait-il en secret vers un rendez-vous nocturne, les messagères espionnes le dénonçaient à ses femmes : celles-ci le précédant alors, lui disaient : « comment peux-tu nous tromper, amoureux, enveloppé de ténèbres comme tu l'es? » et elles l'attiraient vers elles.

34. Les femmes étaient pour lui comme les rayons de la reine des étoiles ; il ressentait un plaisir à les toucher et deve-

nait pareil au lac de nénuphars qui veille avec persévérance la nuit et qui, le jour, se repose.

35. La flûte leur faisait mal, car leurs lèvres étaient mordues par ses dents ; le luth aussi, car leurs seins étaient marqués par ses ongles ; expertes dans les arts, c'est avec leurs œillades obliques qu'elles le charmaient.

36. L'art de la danse dépend du corps, du sentiment, de la voix : il l'enseignait en secret à ses femmes, puis, rivalisant avec les maîtres experts aux choses de la scène, il les produisait en présence de ses amis.

37. De ses épaules pendaient des guirlandes de kutaja et d'arjuna : le pollen des nîpa colorait son corps ; c'est à la saison des pluies, dans les monts artificiels pleins de paons en rut, qu'il commençait ses jeux lascifs.

38. Lorsqu'à la suite d'une querelle les femmes détournaient leur corps sur la couche, il ne se hâtait pas de les apaiser ; il aspirait à les voir, bouleversées par les nuages grondants, se retourner et plonger dans ses bras.

39. Durant les nuits de Kârtika, dans les palais surmontés de terrasses, il vivait en compagnie de ses belles maîtresses et jouissait de la clarté lunaire qui dissipe les fatigues de l'étreinte et que la fuite des nuages rassérène.

40. La Sarayû déployait ses rives sablonneuses, image des hanches dont les cygnes seraient la ceinture ; elle imitait le jeu d'amour de ses bien-aimées ; il la regardait par les fenêtres grandes ouvertes du palais.

41. Les robes d'hiver, odorantes de fumées d'aloès, laissant

voir les ceintures dorées et toutes cliquetantes, l'attiraient ; il brûlait de défaire par quelque bout ou de renouer les cordelets serrant leurs belles tailles.

42. Les lampes immobiles, dans les chambres sans brise, sont comme les yeux figés des nuits d'hiver : ces nuits, sachant donner cours à tous les plaisirs, devenaient ainsi les témoins de ce roi.

43. Lorsqu'elles voyaient la brise du sud emporter la floraison du manguier avec ses feuilles, les femmes faisaient trêve à leurs querelles, cherchaient à attirer leur amant ; car elles ne pouvaient supporter la séparation.

44. Il les prenait sur son sein, avec elles il se balançait sur l'escarpolette poussée par les servantes, et soudain, tandis qu'elles abandonnaient la corde en feignant d'avoir peur, leurs bras venaient avec force enserrer son cou.

45. Les seins imprégnés de santal, les belles parures ornées de nœuds de perles, elles lui rendaient hommage par leurs toilettes d'été ; sur les hanches des bien-aimées pendaient des ceintures de joyaux.

46. Il buvait le jus mêlé de tranches de manguiers, odorant du contact des rouges pâtala ; l'Amour, né du caprice, amenuisé par le départ du printemps, trouvait là son renouveau.

47. Ainsi, jouissant des plaisirs des sens, étranger à toute autre tâche, ce roi passait les saisons que sur son corps leurs marques propres signalaient —, entraîné par l'Amour.

48. En dépit de sa négligence, il était si puissant que les autres rois ne purent le dominer ; mais une maladie née de ses

passions amoureuses le consuma, comme la malédiction de Daksha consume la lune.

49. Les objets auxquels il s'attachait lui causaient un mal manifeste ; il n'y renonça pas pourtant et ne prêta pas oreille aux médecins ; lorsqu'elle est entraînée par de douces images, la troupe des sens s'en écarte avec peine.

50. Visage pâle, parures réduites, démarche soutenue, voix débile, tout le déclin causé par la consomption rendait le roi semblable à un amoureux.

51. Comme apparaît le ciel quand la lune arrive à son dernier doigt, ou le lac quand l'été l'a réduit à une tourbe, ainsi apparut alors la race du roi dépérissant ; ou encore, comme un flambeau lumineux dont la flamme est devenue naine.

52. « Nous assurons que le roi accomplit ces jours-ci un sacrifice pour obtenir un fils », disaient sans trêve les conseillers ; comme le peuple redoutait quelque calamité, ils ne lui révélaient point le mal.

53. Bien que des femmes nombreuses eussent été ses compagnes, il n'avait pas vu de postérité le sanctifier ; enfin, la maladie l'emporta sur l'effort des hommes de science, comme le vent sur une flamme.

54. Dans le parc du palais, les conseillers, unis au chapelain qui connaît les rites suprêmes — ils prétextèrent une propitiation contre le mal — confièrent son corps en secret aux flammes du bûcher.

55. Puis ils assemblèrent les notables parmi les sujets : et la reine légitime, qui portait clairement les signes d'une heureuse grossesse, obtint le titre glorieux de souveraine.

56. Le sort si lamentable du monarque l'affligeait ; des larmes brûlantes jaillies de ses yeux vinrent échauffer l'embryon, que calma ensuite l'eau froide versée des jarres d'or pour la cérémonie héréditaire du sacre.

57. Ce fut pour le bonheur de ses sujets, ardemment soucieux du temps de sa délivrance, que la reine, portant l'enfant dans son sein — ainsi la terre porte la poignée de grains au mois de Nabhas — assistée des vieux ministres de la famille, assise sur un trône d'or, gouverna selon les lois le royaume de son époux, sans que nul fît obstacle à son commandement.

ГОСУДАРСТВЕННАЯ БИБЛИОТЕКА ИНОСТРАННОЙ ЛИТЕРАТУРЫ

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
AVANT-PROPOS.		IX
CHANT	I. Dilîpa arrive à l'ermitage de Vaçishtha.	1
CHANT	II. Nandinî accorde une faveur à Dilîpa	12
CHANT	III. Raghu reçoit l'onction royale.	22
CHANT	IV. Raghu conquiert l'univers.	32
CHANT	V. Aja se rend au svayamvara d'Indumatî	43
CHANT	VI. Description du svayamvara	55
CHANT	VII. Aja épouse Indumatî.	68
CHANT	VIII. Lamentations d'Aja.	79
CHANT	IX. La chasse de Daçaratha.	92
CHANT	X. L'avatar de Râma	105
CHANT	XI. Râma défait le Bhârgava	125
CHANT	XII. Râma met à mort Râvana.	129
CHANT	XIII. Le retour de Râma à Dandaka.	142
CHANT	XIV. Râma répudie Sîtâ.	154
CHANT	XV. L'ascension de Râma au svarga	165
CHANT	XVI. Le fils de Râma épouse Kumudvatî.	179
CHANT	XVII. Histoire d'Atithi, petit-fils de Râma.	192
CHANT	XVIII. Les descendants de Râma.	202
CHANT	XIX. La vie amoureuse d'Agnivarna.	210

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR